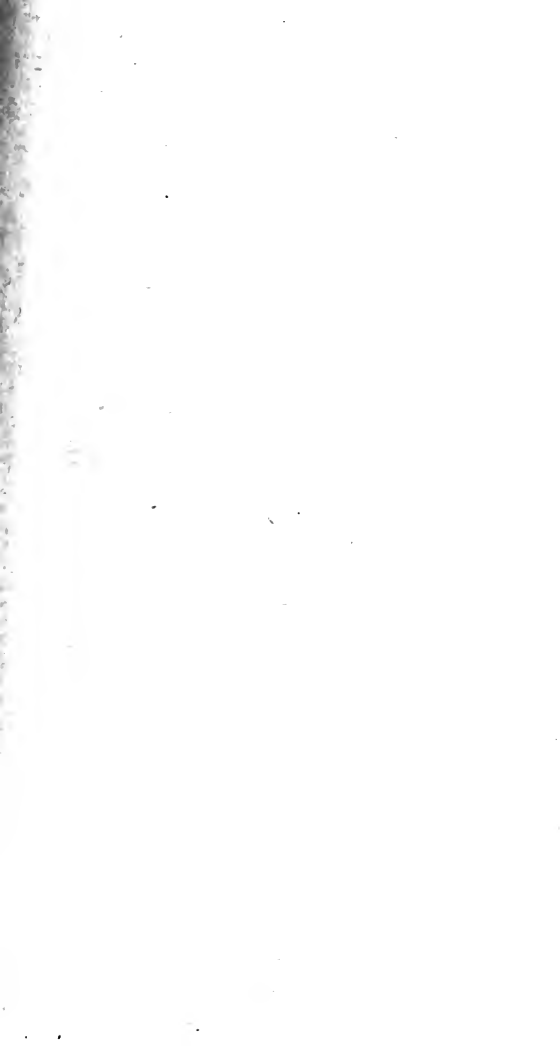


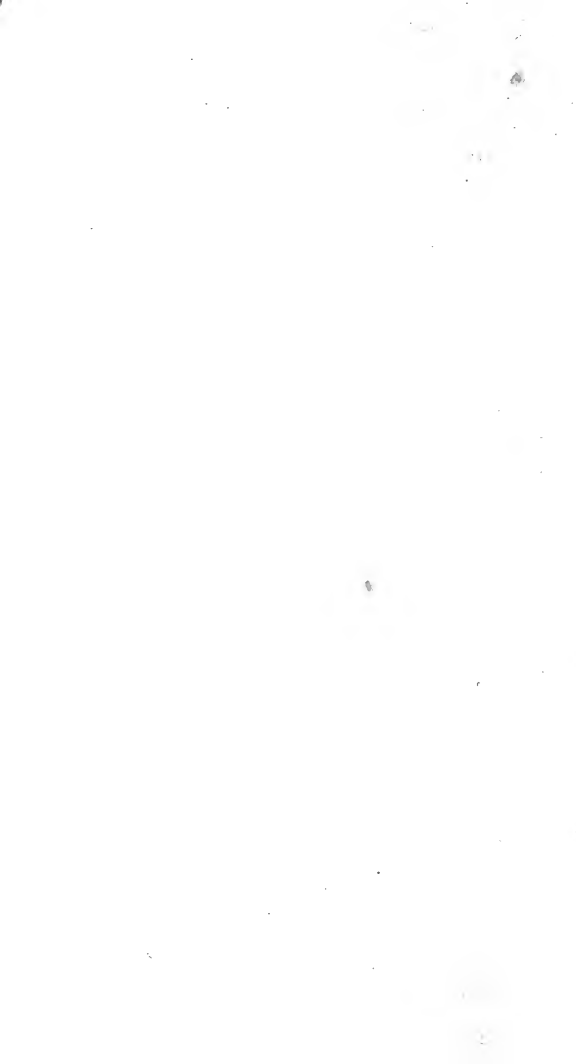
U d/of OTTAWA



39003002372497







#14 Nov

THEATRE

DE

P. CORNEILLE

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier Whatman.

50 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.





P. CORNEILLE

THEATRE
DE
P. CORNEILLE

Texte de 1682

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

DIBLON

PQ

1741

1881

v.1



AVERTISSEMENT.



ETTE édition du *Théâtre de P. Corneille* est la réimpression de celle qu'il donna en 1682, deux ans avant sa mort ; c'est le texte définitif de

toutes ses œuvres dramatiques, avec le système orthographique innové par le poète, système sanctionné depuis par l'usage dans presque tous les cas, et dont plusieurs membres de l'Académie française proposèrent l'adoption officielle¹.

1. Observations de l'Académie françoise touchant l'orthographe, rédigées par Mézeray et soumises, en 1673, à l'examen de plusieurs académiciens.

Fidèle au plan de nos autres publications, nous avons reproduit ce texte aussi exactement que possible. Cette édition de 1682 étant des plus défectueuses au point de vue typographique, nous avons dû faire disparaître toutes les fautes d'impression dont elle fourmille, rétablir les vers bassés, corriger les mots estropiés et remplacer les expressions impropres que des compositeurs négligents ont laissé passer. Nous ne nous sommes toutefois permis aucun changement sans v être autorisé par la rédaction de Corneille dans les impressions antérieures ; et, à part les coquilles typographiques incontestables, nous n'avons jamais manqué de mentionner nos corrections dans les notes.

Les imprimeurs ayant eu également de la peine à s'accoutumer au système orthographique dont Corneille a exposé les règles principales dans son avis au lecteur, et n'ayant pas suivi ce nouvel ordre si ponctuellement, qu'il ne s'y soit coulé des fautes, d'après l'aveu du poète qui termine par cette prière au lecteur : Vous me ferez la grace d'y suppléer¹, il devenait nécessaire de tenter une révision complète, d'après les

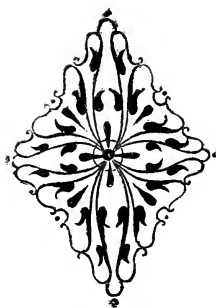
1. Avis au lecteur, p. 10.

règles indiquées par l'auteur et d'après l'orthographe adoptée par lui.

Contrairement à nos habitudes, nous ne donnerons aucune variante. Elles sont tellement nombreuses et tellement considérables que nous ne pourrions les reproduire toutes, même en collationnant seulement l'édition originale de chaque pièce. Un choix des variantes d'un grand intérêt historique ou littéraire nous paraît offrir peu d'avantages et avoir beaucoup d'inconvénients ; nous préférons nous abstenir cette fois et réserver ce travail pour l'édition des Œuvres complètes qui doit faire partie de la Collection Lemerre.

A. P.







NOTICE

SUR

PIERRE CORNEILLE.



NE notice sur Pierre Corneille est-elle bien nécessaire en tête d'une nouvelle édition de son Théâtre? « Corneille, a-t-on dit¹, ne brilla qu'au théâtre. C'est là qu'il faut chercher sa vie, ce qu'on a trop négligé jusqu'ici de faire dans ses biographies; » et l'on peut répéter

1. *Encyclopédie des gens du monde*, article de Villenave.

avec Guizot ¹ : « Jusqu'à Racine, l'histoire du théâtre est tout entière dans Corneille ; l'histoire de Corneille est tout entière dans ses ouvrages. » En effet quel intérêt réel peuvent offrir les menus détails de cette existence si paisible qui s'écoula, sans grande agitation extérieure, en commun avec la famille de son frère Thomas ? De plus la biographie du créateur de la poésie dramatique en France a été trop souvent et trop complètement écrite pour que l'on puisse espérer un travail nouveau et intéressant.

On ne devra donc point être surpris si nous sommes encore plus concis que dans nos publications précédentes, et si notre notice ressemble à ces articles des Dictionnaires historiques destinés à rafraîchir la mémoire de ceux qui ont oublié et à instruire ceux qui sont restés dans une complète ignorance sur des sujets généralement connus.

Pierre Corneille naquit à Rouen, rue de la Pie, le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître particulier des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe Le Pesant : il fut l'aîné de sept enfants, dont le dernier vint au monde

1. *Corneille et son temps*, nouvelle édition, 1866, p. 198.

23 ans plus tard. Après de brillantes études au collège des Jésuites de Rouen, où il obtint plusieurs prix ¹, il se livra à l'étude du droit et se fit recevoir avocat en 1624. Sa première plaidoirie n'ayant pas réussi, probablement à cause du « peu de netteté de sa prononciation, » suivant Fontenelle, il renonça au barreau ; mais, en 1628, son père lui acheta les charges d'avocat du roi aux sièges généraux de l'amirauté et des eaux et forêts de la Normandie, en la table de marbre du Palais à Rouen, « fonctions honorables, peu exigeantes et assez lucratives, » d'après Taschereau.

Les historiens de Corneille ne sont pas d'accord sur ses débuts poétiques : ils hésitent entre une traduction en vers d'un morceau de

1. Un de ces prix se trouve à la Bibliothèque nationale parmi les volumes exposés dans la Galerie Mazarine. C'est un Hérodien imprimé à Lyon en 1611, volume in-8°, aux armes du duc de Luynes, donné à Corneille le 12 février 1618 comme second prix de poésie latine dans la classe de troisième. Un autre prix, remporté en 1620, la *Notitia utraque dignitatum, cum orientis, tum occidentis... Lugduni*, 1608, figure sous le n° 969 du *Catalogue des principaux livres de la bibliothèque de feu M. Willenave, Paris, 1848* ; c'était un volume in-fol., relié aux armes d'Alphonse Ornano, lieutenant-général au gouvernement de Normandie.

la Pharsale, des compositions en vers latins, des pièces galantes qu'il brûla deux ans avant sa mort, les *Mélanges poétiques* publiés à la suite de *Clitandre*, et le *Sonnet* fait soit pour Marie Courant, devenue plus tard M^{me} du Pont, qu'il avait connue pendant son séjour au collège, soit pour M^{lle} Milet dont il aurait donné le nom à sa première comédie *Mélite*.

Cette pièce, d'après Édouard Fournier ¹, « ne fut d'abord qu'un simple sonnet inspiré par une personne aimée. Il courut la ville et eut tant de succès que Corneille voulut le rendre public, c'est-à-dire le faire entendre sur un théâtre. Il fallait une pièce pour cela : il l'écrivit, en prenant pour thème une aventure galante qui de compagnie avec le sonnet qu'il sut y enchasser, fit grand bruit dans les entretiens du monde rouennais. » *Mélite*, jouée à Paris en 1629, produisit d'abord peu d'effet ; mais elle obtint ensuite un succès *prodigieux* qui appela l'attention publique sur le jeune provincial de 23 ans dont le premier essai dramatique était un triomphe. Ce brillant

1. Notes sur la vie de Corneille, en tête de : *Corneille à la butte Saint-Roch*, p. ix.

début décida de l'avenir de Corneille : il consacra dès lors son temps et ses soins au théâtre. Aussi lui voit-on donner successivement *Clitandre* (1632), *La Veuve* (1633), *La Galerie du Palais* (1634), *La Suivante* (1634), et *La Place royale* (1634).

Les relations de notre poète avec le cardinal Richelieu commencèrent en 1633. Le roi, la reine et le Cardinal étant venus aux eaux de Forges, l'archevêque de Rouen, François de Harlay de Champvallon, demanda à Corneille de composer des vers en l'honneur de ces augustes visiteurs. La pièce de vers latins faite à cette occasion le mit en rapport avec le Cardinal, qui voulut l'adjoindre aux poètes chargés de travailler sous sa direction. Ce genre de collaboration ne pouvait convenir au caractère indépendant de Corneille ; aussi ne tarda-t-il pas à trouver un prétexte pour retourner à Rouen s'occuper de ses propres œuvres.

Cette conduite déplut au Cardinal qui en garda longtemps rancune à son ancien collaborateur ; jamais les vers de Corneille ne furent payés au poids de l'or comme ceux de Colletet. Il n'eut pas lieu toutefois de regretter ce qu'il avait fait : ses nombreux succès le dédomma-

gèrent bien de la perte d'un protecteur qui lui aurait vendu un peu trop cher ses faveurs et lui aurait fait partager l'oubli attaché aux noms des auteurs des *Thuilleries*, de *L'Aveugle de Smyrne* et de *La grande Pastorale*. Ne serait-ce pas la secrète influence du Cardinal qui amena l'accueil glacial fait à la tragédie de *Médée* (1635), et l'enthousiasme outré excité par l'*Illusion comique* (1636), « cet étrange monstre », suivant l'expression de l'auteur ?

L'apparition du *Cid* (1636) fut saluée d'un cri d'enthousiasme. Les fureurs comiques de Scudéry, la jalousie « enragée »¹ de Richelieu, les taquineries, *par ordre*, de l'Académie française, ne purent faire revenir le public de sa première impression : « *Le Cid*, dit Taschereau², joué au théâtre du Marais, fut reçu avec enthousiasme par la ville ; la Cour ne lui fit pas un accueil moins empressé ; trois fois il fut représenté au Louvre et valut à Corneille les félicitations du roi, de la reine, des princesses et de leur entourage... On ne pouvait se lasser de voir *Le Cid* ; il était le sujet de

1. D'après les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

2. *Histoire de la vie de Corneille*, 3^e édit., 1869, p. 61 et suiv.

toutes les conversations ; chacun en récitait des passages ; bientôt il se trouva dans la mémoire des enfants... Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de de l'Europe, hormis l'esclavonne et la turque... Enfin Pellisson nous apprend qu'en plusieurs provinces de la France il était en proverbe de dire : *cela est beau comme LE CID*. » La persécution exercée contre ce chef-d'œuvre et les critiques académiques dont il fut l'objet, loin de nuire à ce succès sans précédent, ne servirent qu'à l'accroître. Boileau est bien l'écho de l'opinion publique dans les vers suivants ¹ :

En vain contre le Cid un Ministre se ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Cependant, découragé par l'acharnement de ses ennemis et dégoûté par toutes les intrigues dont il avait été victime, Corneille se retira à Rouen, où l'attendait un nouveau déboire. La nomination, en octobre 1638, d'un second avocat du roi à la table de marbre du Palais à Rouen, porta un coup terrible à ses intérêts en lui

1. Édit. Lemerre, t. I, p. 87.

enlevant une partie de ses revenus. Ses réclamations au Conseil privé, ses requêtes au roi lui-même restèrent sans effet : un arrêt du 31 octobre 1640 le débouta de son opposition et le condamna aux dépens. Son retour à Paris, au commencement de 1639¹, ne fut pas de longue durée à cause de la mort de son père survenue le 12 février. Toutes ces circonstances expliquent son éloignement de la scène pendant quatre années, qui ne furent cependant pas perdues : en 1640, eurent lieu les représentations d'*Horace*, de *Cinna*, et peut-être de *Polyeucte*².

Son mariage avec Marie de Lamperrière, fille du lieutenant-général aux Andelys, date de cette époque. Fontenelle, dans la Vie de son oncle, raconte à ce sujet que l'auteur du *Cid*, ne pouvant obtenir la main de celle qu'il aimait, s'adressa au cardinal Richelieu, qui « voulut que ce père difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu,

1. Voir *Lettre de Chapelain à Balzac*, 12 février 1639.

2. Pour *Polyeucte* comme pour *Pompée*, *Le Menteur* et *La Suite du Menteur*, M. Marty-Laveaux a cru devoir changer les dates assignées à ces pièces par les frères Parfait et tous les historiens de Corneille, même par Taschereau dans la dernière édition de sa biographie.

et s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avait tant de crédit. » Sur le faux bruit de la mort du nouveau marié la première nuit de ses noces, par suite d'une péripneumonie, Ménage s'empressa de composer une pièce de vers intitulée : *Epicedium Petri Cornelii poetæ tragici*; aussi dut-il, quand il l'imprima, en 1652, expliquer dans une note les motifs de cette épitaphe prématurée ¹.

On est indécis sur les dates précises des premières relations de Corneille avec l'Hôtel de Rambouillet, de sa collaboration à *La Guirlande de Julie*, et des représentations de *La Mort de Pompée*, du *Menteur*, de *La Suite du Menteur*, de *Rodogune* et de *Théodore*. D'après le dire du poète, *Pompée* et *Le Menteur*, ces deux pièces si différentes, « sont parties toutes deux de la même main dans le même hiver; » mais s'agit-il de l'hiver de 1641-1642, ou de celui de 1643-1644? Ce point est demeuré obscur.

1. *Hos Versus scripsi cum falso nobis nuntiatum fuisset Cornelium quo die uxorem duxerat diem suum ex peripneumonia obiisse : nam vivit Cornelius, & precor vivat.* Miscellanea, p. 17.

Théodore, accueillie très froidement, disparut bientôt de l'affiche. Le dépit causé à Corneille par cet échec fut adouci par l'honneur que lui fit le roi Louis XIV en lui écrivant (octobre 1645), « de l'avis de la reine régente, » pour le prier de vouloir bien s'occuper de la partie poétique des *Triumphes de Lovis le ivste XIII^e du nom, Roy de France et de Navarre*, dont Valdor devait exécuter les dessins. A la fin de 1646, ou dans les premiers jours de 1647, fut joué *Héraclius*, dont les représentations eurent un véritable succès, malgré la complication de l'intrigue de cette pièce, que Boileau appelait « une espèce de logogriphe. »

Le 22 janvier 1647, il devint enfin membre de l'Académie française; il en avait deux fois vainement brigué les suffrages, sous le prétexte de sa non-résidence ordinaire à Paris. Cette condition n'était pas encore règlementairement indispensable, mais on en tenait toujours compte dans le choix des candidats. Aussi, quand l'on sut « qu'il avoit disposé ses affaires de telle sorte qu'il pourroit passer une partie de l'année à Paris, » son admission eut-elle lieu à la première vacance.

Pendant les troubles de la Fronde, Corneille,

peu absorbé par la politique, composa *Andromède*, *Don Sanche d'Aragon* et *Nicomède*, dont les représentations en 1650 n'obtinrent qu'un succès d'estime. L'ancien élève des Jésuites, découragé par ces échecs successifs, aborda un genre d'écrits tout différents. Ses premiers maîtres avaient plusieurs fois essayé de le retirer de la voie déplorable pour son salut vers laquelle l'avaient entraîné des succès sans précédents. Sur leurs pressantes instances, l'auteur du *Cid*, qu'ils avaient déjà fait marquer de sa paroisse, se décida à entreprendre la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont les vingt premiers chapitres parurent le 15 novembre 1651. Cette œuvre pieuse, patronnée partout par les Jésuites, fut une entreprise lucrative pour son auteur : elle eut dix-sept éditions en quinze jours, et le traducteur était très flatté de pouvoir montrer à un de ses amis un exemplaire de la 32^e édition.

La chute de *Pertharite* (1652) fournit à ceux qui voulaient l'arracher à la carrière dramatique un nouveau prétexte dont ils s'empresèrent de profiter. On persuada à Corneille qu'il était trop âgé pour le théâtre, et on lui fit

prendre la résolution d'y renoncer pour se consacrer tout entier à l'achèvement de sa traduction. Les rares petites pièces de poésie composées pendant quelques années ont toutes un caractère des plus sérieux ; mais les partisans de son salut spirituel avaient compté sans un incident qui contraria leurs espérances.

La troupe de Molière étant venue, vers Pâques 1658, donner des représentations à Rouen, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre dramatiques ne put résister au désir de fréquenter de nouveau le théâtre, surtout quand on y joua ses pièces. Malgré ses cinquante-deux ans, il ne resta pas insensible aux beaux yeux et à la grâce de l'actrice du Parc, surnommée *la Marquise* ; il lui adressa une longue pièce de vers dignes d'un amoureux beaucoup plus jeune, et sa passion déborda dans l'élégie *Sur le départ d'Iris*, quand les comédiens quittèrent Rouen pour venir jouer à Paris comme troupe de Monsieur, frère du roi.

Un de ses protecteurs, le surintendant Fouquet, profita du changement opéré dans l'esprit du traducteur de l'*Imitation* pour lui proposer le choix entre trois sujets de tragédies. *Œdipe*, qu'il choisit, fut représenté le 24 janvier 1659 ;

il excita de vifs applaudissements, auxquels vinrent se joindre, le 8 février suivant, ceux du roi et d'une partie de la famille royale. Corneille était de nouveau acquis à la littérature du théâtre. Les trois *Discours de l'utilité, et des parties du poème dramatique, de la tragédie, et des trois unités*; les *Examens* de chacune de ses pièces, *La Toison d'or* (1660), sont certes des ouvrages n'ayant aucun caractère religieux. Absorbé par ses démarches pour faire placer son second fils comme page chez la duchesse de Nemours, et surtout préoccupé de l'idée de son déménagement pour venir se fixer à Paris¹, il trouva seulement le temps de composer *Sertorius* pendant les années 1661-1662.

Colbert chargea, en 1662, Costar et Chapelain de dresser une double liste des savants et des écrivains ayant le plus de droit à des pensions du roi; Corneille fut porté sur les deux listes, et, le 1^{er} janvier 1663, il obtenait 2,000 livres, tandis que l'on en accordait 3,000 à Chapelain et 4,000 à Mézeray; aussi l'expression de sa reconnaissance au ministre se fit-elle attendre.

1. Voir *Lettre à l'abbé de Pure*, avril 1662.

Dans ce même mois de janvier, il donna *Sophonisbe* avec assez de succès ; et, l'année suivante, il fit représenter *Othon* devant la cour à Fontainebleau, puis à l'hôtel de Bourgogne, avec un enthousiasme qui dut lui rappeler les beaux jours du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*. « La cabale dévote, dit Édouard Fournier¹, ne fut pas satisfaite. Il lui fallait Corneille sans partage ; le poète ne pouvait être pardonné que s'il faisait quelque poésie exclusivement pieuse. Il s'exécuta en 1665, ayant choisi, pour mieux faire acte de contrition, le sujet le plus ingrat ; il traduisit en vers les rimes latines consacrées par saint Bonaventure aux *Louanges de la Vierge*... Les dévots ne furent pas encore contents, parce que Corneille, vers la même époque, se permit deux tragédies : *Agésilas* et *Attila*²... Il fallut encore une pénitence. Corneille se mit à traduire le reste du bréviaire pour un nouveau volume de 528 pages en 1670... Les Génovéfains lui imposèrent la traduction en strophes françaises des *Hymnes du propre de l'Abbaye Sainte-Geneviève*... »

1. *Corneille à la butte Saint-Roch*, p. LXXV.

2. 1666-1667.

A l'âge de soixante-quatre ans, Corneille, affaibli par les années et surmené par les nombreux travaux que lui avaient imposés son manque de fortune et l'entretien de ses six enfants, dut soutenir une lutte inégale avec Racine pour satisfaire aux caprices d'Henriette d'Angleterre. Cette princesse, désirant qu'on mît sur la scène les adieux de Titus et de Bérénice, avait eu la singulière fantaisie de faire engager secrètement les deux poètes à traiter ce sujet. Son échec avec *Tite et Bérénice* (1670) ne surprit personne, tant était bizarre cette idée germée dans le cerveau d'une femme qui avait trouvé piquant de provoquer un duel littéraire entre le jeune Racine et le vieil auteur de *Cinna*.

Corneille fut plus heureux dans sa collaboration avec Molière pour la tragédie-ballet de *Psyché* (1671). La scène si délicate et si tendre où Psyché déclare à l'Amour ses sentiments, révèle une vigueur et un feu de jeunesse que l'on ne rencontre pas d'ordinaire chez un vieillard. Ce furent, hélas ! les derniers éclairs d'un génie qui s'éteignait. Que dire de *Pulchérie* (1672), de *Suréna* (1674), et de quelques poésies en l'honneur du roi (1672-1678) ?

Les dernières années du grand poète furent très tristes et même très misérables. Dououreusement affecté en 1674 par la perte d'un de ses fils mortellement frappé au siège de Graves, à la tête de la compagnie de cavalerie dont il était lieutenant, le pauvre père fut obligé, en 1676, dans un *Placet au roi* dont le dernier vers est célèbre¹, de rappeler la promesse, pour son quatrième fils, d'un bénéfice, qu'on lui faisait attendre depuis quatre ans. Il chercha des consolations dans le travail, et en 1682 il publia une nouvelle édition de son *Theatre reveu & corrigé par l'Auteur*, dont la correction typographique laisse beaucoup à désirer, comme nous l'avons dit; une révision aussi délicate et aussi minutieuse réclamait des yeux plus jeunes et un esprit moins fatigué par l'âge et par de graves préoccupations.

L'aliénation devenue nécessaire, en 1683, de la maison paternelle de la rue de la Pie, à

1. Le Pere de la Chaife auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un Grand Roy ne promet que ce qu'il veut tenir

Ce placet n'est pas resté, comme on l'a prétendu, inédit parmi les papiers de l'auteur, car il est imprimé dans le *Mercure* de 1677, 2^e édit., t. I, p. 27.

Rouen, fut pour Corneille un sacrifice d'autant plus pénible que, sur le prix de la vente, il ne toucha que 1300 livres, le surplus de la somme servant de garantie pour la pension de sa fille Marguerite au couvent des Dominicaines. Son dénûment devint tel, qu'il manqua pour ainsi dire de tout pendant les derniers mois de sa vie. Boileau, indigné d'une semblable situation, alla demander au roi le rétablissement de la pension de l'illustre tragique, offrant en échange l'abandon de la sienne. L'auteur de tant d'œuvres immortelles étant mort dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre 1684, les 200 louis envoyés alors par le roi servirent surtout à acquitter les frais de ses obsèques.

La misère, qui assombrit les dernières années du plus grand poète dramatique de France ¹, est une honte pour Louis XIV et ses ministres. Corneille ignorait que, pour réussir auprès des grands, le génie et l'habileté sont peu de chose. S'il avait eu plus de savoir-faire

1. On connaît sa lettre à Colbert (1678) où il se plaint amèrement du « malheur qui l'accable depuis quatre ans de n'avoir plus de part aux gratifications dont Sa Majesté honore les gens de lettres ».

et moins de grandeur d'âme, il eût laissé une belle fortune à ses enfants, et Richelet n'aurait pas eu à imprimer, dès 1679, dans son *Dictionnaire françois*¹, les réflexions suivantes : « Le Poëte Martial disoit autrefois que pour faire fortune à Rome, il falloit être violon. Quand on diroit aujourd'hui la même chose de Paris, on diroit peut être assez la vérité. *Le Peintre*, l'un des meilleurs Joueurs de violon de Paris, gagne plus que Corneille l'un des plus excellens & de nos plus fameux Poëtes François. »

ALPHONSE PAULY.

1. Seconde partie, p. 533, au mot *violon*.



LE
THEATRE
DE
P. CORNEILLE.

Reveu & corrigé par l'Autheur.

I. PARTIE.



A PARIS,
Chez GUILLAUME DE LUYNE,
Libraire Juré, au Palais, en la Galerie des
Merciers, sous la montée de la Cour des
Aydes, à la Justice.

M. DC. LXXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

POÈMES

Contenus en cette première Partie.

MELITE,	Comédie.
CLITANDRE,	Tragédie.
LA VEFVE,	Comédie.
LA GALLERIE DU PALAIS,	Comédie.
LA SUIVANTE,	Comédie.
LA PLACE ROYALLE,	Comédie.
MEDÉE,	Tragédie.
L'ILLUSION,	Comédie.



AU LECTEUR.



ES quatre Volumes contiennent trente deux Pièces de Théâtre. Ils sont réglés à huit chacun. Vous pourrez trouver quelque chose d'étrange aux innovations en l'orthographe que j'ay hazardées icy, & je veux bien vous en rendre raison. L'usage de nostre Langue est à présent si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'Estats où elle ne soit connue; c'est ce qui m'a fait croire qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux Estrangers, qui s'y trouvent souvent embarrassés par les divers sons qu'elle donne quelquefois aux mesmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le chemin, & donné ou-

verture à y mettre distinction par de différens Caractères, que jusqu'icy nos Imprimeurs ont employé indifféremment. Ils ont séparé les i & les u consones d'avec les i & les u voyelles en se servant toujours de l'j & de l'v, pour les premières, & laissant l'i & l'u pour les autres, qui jusqu'à ces derniers temps avoient été confondus. Ainsi la prononciation de ces deux lettres ne peut estre douteuse, dans les impressions où l'on garde le mesme ordre, comme en celle-cy. Leur exemple m'a enhardy à passer plus avant. J'ay veu quatre prononciations différentes dans nos i, & trois dans nos e, & j'ay cherché les moyens d'en oster toutes ambiguité, ou par des caractères différens, ou par des règles générales, avec quelques exceptions. Je ne sçay si j'y auray reüssi, mais si cette ébauche ne déplait pas, elle pourra donner jour à faire un travail plus achevé sur cette matière, & peut-estre que ce ne sera pas rendre un petit service à nostre Langue & au Public.

Nous prononçons l'i de quatre diverses manières : tantost nous l'aspirons, comme en ces mots, peste, chaste ; tantost elle allonge la syllabe, comme en ceux-cy, paste, teste ; tantost elle ne fait aucun son, comme à esbloüir, esbranler, il estoit ; & tantost elle se prononce comme un z, comme à presider, presumer. Nous n'avons que deux différens caractères, i, & s, pour ces quatre différentes prononciations ; il faut donc établir

quelques maximes générales pour faire les distinctions entières. Cette lettre se rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement elle aspire toujours; foy, fien, fauver, fuborner : à la fin, elle n'a presque point de son, & ne fait qu'allonger tant soit peu la syllabe, quand le mot qui suit se commence par une consone; & quand il commence par une voyelle, elle se détache de celui qu'elle finit pour se joindre avec elle, & se prononce toujours comme un z, soit qu'elle soit précédée par une consone, ou par une voyelle.

Dans le milieu du mot, elle est, ou entre deux voyelles, ou après une conjone, ou avant une consone. Entre deux voyelles elle passe toujours pour z, & après une consone elle aspire toujours, & cette différence se remarque entre les verbes composez qui viennent de la mesme racine. On prononce presumer, rezister, mais on ne prononce pas conzumer, ny perzister. Ces règles n'ont aucune exception, & j'ay abandonné en ces rencontres le choix des caractères à l'Imprimeur, pour se servir du grand ou du petit, selon qu'ils se font le mieux accommoder avec les lettres qui les joignent. Mais je n'en ay pas fait de mesme, quand l's est avant une consone dans le milieu du mot, & je n'ay pû souffrir que ces trois mots, reste, tempeste, vous estes, fussent écrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations si diffé-

rentes. J'ay réservé la petite s pour celle où la syllabe est aspirée, la grande pour celle où elle est simplement allongée, & l'ay supprimée entièrement au troisième mot où elle ne fait point de son, la marquant seulement par un accent sur la lettre qui la précède. J'ay donc fait orthographier ainsi les mots suivants & leurs semblables, peste, funeste, chaste, résiste, espoir : tempeste, haste, teste : vous êtes, il étoit, ébloüir, écouter, épargner, arrêter. Ce dernier verbe ne laisse pas d'avoir quelques temps dans sa conjugaison, où il faut luy rendre l'i, parce qu'elle allonge la syllabe ; comme à l'impératif arrête, qui rime bien avec teste : mais à l'infinitif & en quelques autres où elle ne fait pas cet effet, il est bon de la supprimer & écrire, j'arrétois, j'ay arrêté, j'arrêteray, nous arrétons, &c.

Quant à l'e nous en avons de trois sortes. L'e féminin qui se rencontre toujours, ou seul, ou en diphtongue dans toutes les dernières syllabes de nos mots qui ont la terminaison féminine, & qui fait si peu de son, que cette syllabe n'est jamais comptée à rien à la fin de nos vers féminins, qui en ont toujours une plus que les autres. L'e masculin, qui se prononce comme dans la langue Latine, & un troisième e qui ne va jamais sans l's, qui luy donne un son élevé qui se prononce à bouche ouverte, en ces mots, succès, accès, expres. Or comme ce seroit une grande

confusion, que ces trois e en ces trois mots, apres, verite, & apres, qui ont une prononciation si differente, eussent un caractère pareil, il est aisé d'y remédier, par ces trois sortes d'e que nous donne l'Imprimerie, e, é, è, qu'on peut nommer l'e simple, l'e aigu, & l'e grave. Le premier servira pour nos terminaisons féminines, le second pour les Latines, & le troisième pour les élevées, & nous écrirons ainsi ces trois mots & leurs pareils, apres, verité, après, ce que nous étendrons à succès, excès, procès, qu'on avoit jusqu'icy écrits avec l'e aigu, comme les terminaisons Latines, quoy que le son en soit fort différent. Il est vray que les Imprimeurs y avoient mis quelque différence, en ce que cette terminaison n'étant jamais sans s, quand il s'en rencontroit une après un é Latin, ils la changeoient en z, & ne la faisoient précéder que par un e simple. Ils impriment veritez, Deitez, dignitez, & non pas, verités, Deïtés, dignités ; & j'ay conservé cette Ortographe : mais pour éviter toute sorte de confusion entre le son des mots qui ont l'e Latin sans s, comme verité, & ceux qui ont la prononciation élevée, comme succès, j'ay cru à propos de nous servir de différens caractères, puisque nous en avons, & donner l'è grave à ceux de cette dernière espèce. Nos deux articles pluriels, les & des, ont le mesme son, quoy qu'écris avec l'e simple : & il est si mal-aisé de les brononcer

autrement, que je n'ay pas crû qu'il fust besoin d'y rien changer. Je dy la mesme chose de l'e devant deux ll, qui prend le son aussi élevé en ces mots, belle, fidelle, rebelle, &c. qu'en ceux-cy succès, excès ; mais comme cela arrive toujours quand il se rencontre avant ces deux ll, il suffit d'en faire cette remarque sans changement de caractère. Le mesme arrive devant la simple l, à la fin du mot, mortel, appel, criminel, & non pas au milieu, comme en ces mots, celer, chanceler, où l'e avant cette l, garde le son de l'e féminin.

Il est bon aussi de remarquer qu'on ne se sert d'ordinaire de l'é aigu, qu'à la fin du mot, ou quand on supprime l'i qui le suit ; comme à établir, étonner : cependant il se rencontre souvent au milieu des mots avec le mesme son, bien qu'on ne l'écrive qu'avec un e simple ; comme en ce mot severité, qu'il faudroit écrire sévérité, pour le faire prononcer exactement, & je l'ay fait observer dans cette impression, bien que je n'aye pas gardé le mesme ordre dans celle qui s'est faite in folio.

La double ll dont je viens de parler à l'occasion de l'e, a aussi deux prononciations en nostre Langue, l'une sèche & simple, qui suit l'Orthographe, l'autre molle qui semble y joindre une h. Nous n'avons point de différens caractères à les distinguer ; mais on en peut donner cette règle

infaillible. Toutes les fois qu'il n'y a point d'i avant les deux ll, la prononciation ne prend point cette mollesse : En voicy des exemples dans les quatre autres voyelles, baller, rebeller, coller, annuller. Toutes les fois qu'il y a un i avant les deux ll, soit seul, soit en diphtongue, la prononciation y adjoust une h. On écrit bailler, éveiller, briller, chatoüiller, cueillir, & on prononce baillher, éveillher, brillher, chatouillher, cueillhir. Il faut excepter de cette Règle tous les mots qui viennent du Latin, & qui ont deux ll dans cette Langue, comme ville, mille, tranquille, imbécille, distille, illustre, illégitime, illicite, &c. Je dis qui ont deux ll en Latin, parce que les mots de fille & famille en viennent, & se prononcent avec cette mollesse des autres, qui ont l'i devant les deux ll, & n'en viennent pas ; mais ce qui fait cette différence, c'est qu'ils ne tiennent pas les deux ll des mots Latins, filia & familia, qui n'en ont qu'une, mais purement de nostre Langue. Cette règle & cette exception sont générales & assurées. Quelques Modernes, pour ôter toute l'ambiguité de cette prononciation, ont écrit les mots qui se prononcent sans la mollesse de l'h, avec une l simple, en cette manière, tranquile, imbécile, distile, & cette Ortographe pourroit s'accommoder dans les trois voyelles a, o, u, pour écrire simplement, baler, affoler, annuler, mais elle ne s'accommoderoit point du tout

avec l'e, & on auroit de la peine à prononcer fidelle & belle, si on écrivoit fidele & bele; l'i mesme sur lequel ils ont pris ce droit, ne le pourroit pas souffrir toujours, & particulièrement en ces mots ville, mille, dont le premier si on le réduisoit à une l simple, se confondroit avec vile, qui a une signification toute autre.

Il y auroit encor quantité de remarques à faire sur les différentes manières que nous avons de prononcer quelques lettres en nostre Langue : mais je n'entreprends pas de faire un Traité entier de l'Ortographie & de la prononciation, & me contente de vous avoir donné ce mot d'avis touchant ce que j'ay innové icy; comme les Imprimeurs ont eu de la peine à s'y accoustumer, ils n'auront pas suivy ce nouvel ordre si ponctuellement, qu'il ne s'y soit coulé bien des fautes, vous me ferez la grace d'y suppléer.



DISCOURS

DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES

DU

POEME DRAMATIQUE.





DISCOURS
DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES
DU
POEME DRAMATIQUE.



RIEN que selon Aristote le seul but de la Poësie Dramatique soit de plaire aux Spectateurs, & que la plupart de ces Poëmes leur ayent plû, je veux bien avoüer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'Art. *Il ne faut pas prétendre*, dit ce Philosophe, *que ce genre de Poësie nous donne toute sorte de plaisir, mais seulement celui qui luy est propre*; & pour trouver ce plaisir qui luy est propre, & le donner aux Spectateurs, il faut suivre les Préceptes de l'Art, & leur plaire se-

lon ses Régles. Il est constant qu'il y a des Préceptes, puisqu'il y a un Art, mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose, & on s'accorde sur les paroles, pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu, & de jour, personne n'en doute; mais ce n'est pas une petite difficulté de sçavoir ce que c'est que cette unité d'action, & jusques où peut s'étendre cette unité de jour, & de lieu. Il faut que le Poëte traite son Sujet selon le vray-semblable & le nécessaire; Aristote le dit, & tous ses interprètes répètent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs & si intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que luy, ce que c'est que ce vray-semblable & ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier, qui accompagne toujours l'autre chez ce Philosophe, hormis une seule fois, où il parle de la Comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une Maxime tres-fausse, qu'il faut que le *Sujet d'une Tragédie soit vray-semblable*, appliquant aussi aux conditions du Sujet la moitié de ce qu'il a dit de la manière de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une Tragédie d'un Sujet purement vray-semblable, il en donne pour exemple la Fleur d'Agaton, où les noms & les choses étoient de pure invention, aussi bien qu'en la Comédie : mais les grands Sujets qui

remuënt fortement les paffions, & en oppofent l'impétüofité aux loix du devoir, ou aux tendreffes du fang, doivent toujourns aller au delà du vray-semblable, & ne trouveroient aucune croyance parmy les Auditeurs, s'ils n'étoient fôutenus, ou par l'autorité de l'Histoire qui perfuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mefmes Auditeurs déjà tous perfuadez. Il n'eft pas vray-semblable que Médée tuë fes enfans, que Clytemneftre affaffine fon mary, qu'Orefte poignarde fa mère : mais l'Histoire le dit, & la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'eft ny vray, ny vray-semblable qu'Andromède expofée à un Monftre marin aye été garantie de ce péril par un Cavalier volant, qui avoit des aifles aux pieds ; mais c'eft une fiction que l'Antiquité a receüe & comme elle l'a transmise jufqu'à nous, perfonne ne s'en offense, quand on la voit fur le Théâtre. Il ne feroit pas permis toutefois d'inventer fur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter feroit rejeté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une refsemblance à cette vérité, ou à cette opinion. C'eft pourquoy nostre Docteur dit que *les Sujets viennent de la Fortune*, qui fait arriver les chofes, & *non de l'Art* qui les imagine. Elle eft maîtrefle des Evénemens, & le choix qu'elle nous donne de

ceux qu'elle nous présente envelope une secrète défense d'entreprendre sur elle, & d'en produire sur la Scène qui ne soient pas de la façon. Aussi *les anciennes Tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choses dignes de la Tragédie.* Les Siècles suivans nous ont assez fourny, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus sur les pas des Grecs ; mais je ne pense pas qu'ils nous aient donné la liberté de nous écarter de leurs Régles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, & les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des Chœurs nous oblige à remplir nos Poèmes de plus d'Episodes qu'ils ne faisoient, c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs Maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc sçavoir quelles sont ces Régles, mais nostre malheur est, qu'Aristote, & Horace après luy, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprètes, & que ceux qui leur en ont voulu servir jusques icy ne les ont souvent expliquez qu'en Grammairiens, ou en Philosophes. Comme ils avoient plus d'étude & de spéculation que d'expérience du Théâtre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumières fort seures pour y réussir.

Je hazarderay quelque chose sur cinquante ans de travail pour la Scène, & en diray mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage à les soutenir, & sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conceuës.

Ainsi ce que j'ay avancé dès l'entrée de ce Discours, que *la Poësie Dramatique a pour but le seul plaisir des Spectateurs*, n'est pas pour l'emporter opiniaftrement sur ceux qui pensent ennoblir l'Art, en luy donnant pour objet, de profiter aussi bien que de plaire. Cette dispute même seroit tres-inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les Régles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vray qu'Aristote dans tout son Traité de la Poétique n'a jamais employé ce mot une seule fois; qu'il attribue l'origine de la Poësie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il préfère la partie du Poème qui regarde le sujet à celle qui regarde les Mœurs, parce que cette première contient ce qui agrée le plus, comme les Agnitions & les Péripiéties; qu'il fait entrer dans la définition de la Tragédie l'agrément du discours dont elle est composée, & qu'il l'estime enfin plus que le Poème Epique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure & la Musique, qui delectent puissamment, & qu'étant plus courte & moins diffuse,

le plaisir qu'on y prend est plus parfait : mais il n'est pas moins vray qu'Horace nous apprend que nous ne sçaurions plaie à tout le monde, si nous n'y meslons l'utile, & que les gens graves & sérieux, les vieillards, les amateurs de la vertu, s'y ennuyent, s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.

Ainsi, quoy que l'utile n'y entre que sous la forme du délectable, il ne laisse pas d'y estre nécessaire, & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter, comme je l'ay déjà dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de Poëmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La première consiste aux Sentences & instructions Morales qu'on y peut semer presque par tout : mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours généraux, ou ne les pousser guère loin, sur tout quand on fait parler un homme passionné, ou qu'on luy fait répondre par un autre ; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude d'esprit pour les concevoir & les dire. Dans les délibérations d'Etat, où un homme d'importance consulté par un Roy

s'explique de sens rassis, ces fortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue ; mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la Thèse à l'Hypothèse, & j'aime mieux faire dire à un Acteur, *l'Amour vous donne beaucoup d'inquiétudes*, que *l'Amour donne beaucoup d'inquiétudes aux esprits qu'il possède*.

Ce n'est pas que je voulusse entièrement bannir cette dernière façon de s'énoncer sur les Maximes de la Morale & de la Politique. Tous mes Poèmes demeureroient bien estropiez, si on en retranchoit ce que j'y en ay mêlé ; mais encor un coup, il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier, autrement c'est un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'Auditeur, parce qu'il fait languir l'action, & quelque heureusement que réussisse cet étalage de Moralitez, il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux, qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avouerai toutefois que les discours généraux ont souvent grace, quand celui qui les prononce & celui qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille, pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatrième Acte de *Mélite*, la joye qu'elle a d'estre aimée de Tircis luy fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa Nourrice, qui de son côté

fatisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle sçavoit que Tircis la crût infidelle, & qu'il en fust au désespoir, comme elle l'apprend en suite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires, pour appuyer des sentimens, dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particulières de ceux dont on parle. Rodogune au premier Acte ne sçauroit justifier la défiance qu'elle a de Cléopatre, que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des Grands après une offense signalée, parce que depuis le Traité de Paix cette Reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine, qu'elle luy conserve dans le cœur. L'assurance que prend Melisse au quatrième de la Suite du Menteur sur les premières protestations d'amour que luy fait Dorante, qu'elle n'a veu qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité & la promptitude que deux Amants nez l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent; & les douze vers qui expriment cette Moralité en termes généraux ont tellement plû, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez icy quelques autres de cette nature. La seule règle qu'on y peut établir, c'est qu'il

les faut placer judicieusement, & sur tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit sans embarras, & qui ne soient point emportez par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du Poëme Dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, & que les traits en sont si reconnoissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ny prendre le vice pour vertu. Celle-cy se fait alors toujours aimer, quoyque malheureuse, & celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les Anciens se sont fort souvent contentez de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, & punir les mauvaises. Clytemnestre & son adultère tuënt Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ses enfants, & Atrée de ceux de son frère Thyeste, qu'il luy fait manger. Il est vray qu'à bien considérer ces actions qu'ils choisissent pour la Catastrophe de leurs Tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frère; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout; mais massacrer ses enfants à ses yeux est

quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troye ; mais il n'avoit point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne : & ces Maîtres de l'Art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tuë pour venger son père, encor plus grand que le sien, puisqu'ils luy ont donné des Furies vengereffes pour le tourmenter, & n'en ont point donné à sa mère, qu'ils font jouir paisiblement avec son Aegiste du Royaume d'un mary qu'elle avoit assassiné.

Nostre Théâtre souffre difficilement de pareils Sujets : le *Thyeste* de Sénèque n'y a pas été fort heureux : sa *Médée* y a trouvé plus de faveur, mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason & la violence du Roy de Corinthe la font paroître si injustement opprimée, que l'Auditeur entre aisément dans ses intérêts, & regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-mesme de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux qui a obligé d'en venir à cette autre manière de finir le Poëme Dramatique par la punition des mauvaises actions & la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'Art, mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses périls. Il étoit dès le temps d'Aristote, & peut-être

qu'il ne plaîsoit pas trop à ce Philosophe, puisqu'il dit, *qu'il n'a eu vogue que par l'imbécillité du jugement des Spectateurs, & que ceux qui le pratiquent s'accommodent au goût du Peuple, & écrivent selon les souhaits de leur Auditoire.* En effet, il est certain que nous ne sçaurions voir un honneste homme sur nostre Théâtre, sans luy souhaiter de la prospérité, & nous fascher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé, nous sortons avec chagrin, & remportons une espèce d'indignation contre l'Auteur & les Acteurs : mais quand l'événement remplit nos souhaits, & que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joye, & remportons une entière satisfaction, & de l'Ouvrage, & de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses & des périls, nous excite à l'embrasser, & le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'appréhension d'un pareil malheur.

C'est en cela que consiste la troisième utilité du Théâtre, comme la quatrième en la purgation des passions par le moyen de la pitié, & de la crainte. Mais comme cette utilité est particulière à la Tragédie, je m'expliqueray sur cet Article au second Volume, où je traiteray de la Tragédie en particulier, & passe à l'examen

des parties qu'Aristote attribué au Poëme Dramatique. Je dis au Poëme Dramatique en général, bien qu'en traitant cette matière il ne parle que de la Tragédie; parce que tout ce qu'il en dit convient aussi à la Comédie & que la différence de ces deux espèces de Poëmes ne consiste qu'en la dignité des Personnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ny aux choses qui servent à cette imitation.

Le Poëme est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appellées parties de quantité, ou d'extension, & Aristote en nomme quatre, le Prologue, l'Épisode, l'Exode, & le Chœur. Les autres se peuvent nommer des parties intégrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces premières pour former tout le corps avec elles. Ce Philosophe y en trouve six, le Sujet, les Mœurs, les Sentimens, la Diction, la Musique, & la Décoration du Théâtre. De ces six, il n'y a que le Sujet dont la bonne constitution dépende proprement de l'Art Poétique; les autres ont besoin d'autres Arts subsidiaires. Les Mœurs, de la Morale; les Sentimens, de la Rhétorique; la Diction, de la Grammaire; & les deux autres parties ont chacune leur Art, dont il n'est pas besoin que le Poëte soit instruit, parce qu'il y peut faire suppléer par d'autres que luy, ce qui fait qu'Aristote ne les

traite pas. Mais comme il faut qu'il exécute luy même ce qui concerne les quatre premières, la connoissance des Arts dont elles dépendent luy est absolument nécessaire, à moins qu'il aye receu de la Nature un sens commun assez fort & assez profond, pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du Sujet sont diverses pour la Tragédie, & pour la Comédie. Je ne toucheray à présent qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Aristote définit simplement, *une imitation de personnes basses, & fourbes*. Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point, & puisque beaucoup de Sçavants tiennent que son Traité de la Poétique n'est pas venu tout entier jusques à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé, il s'en rencontroit une plus achevée.

La Poësie Dramatique selon luy est une imitation des actions, & il s'arrête icy à la condition des personnes, sans dire quelles doivent estre ces actions. Quoy qu'il en soit, cette définition avoit du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisoit parler dans la Comédie que des personnes d'une condition tres-médiocre; mais elle n'a pas une entière justesse pour le nostre, où les Rois même y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au dessus d'elle. Lors qu'on met sur la Scène un simple intrigue d'amour entre des Rois, & qu'ils ne

courent aucun péril, ny de leur vie, ny de leur Etat, je ne croy pas que bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la Tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'Etat, ou quelque passion plus noble & plus masle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance ; & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une Maîtresse. Il est à propos d'y mesler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, & peut servir de fondement à ces intérêts, & à ces autres passions dont je parle ; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le Poëme, & leur laisse le premier.

Cette Maxime semblera nouvelle d'abord : elle est toutefois de la pratique des Anciens, chez qui nous ne voyons aucune Tragédie, où il n'y aye qu'un intérêt d'amour à démesler. Au contraire, ils l'en bannissoient souvent, & ceux qui voudront considérer les miennes, reconnoîtront qu'à leur exemple je ne luy ay jamais laissé y prendre le pas devant, & que dans le Cid mesme, qui est sans contredit la Pièce la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naissance & le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux Amants que j'y fais parler.

Je diray plus. Bien qu'il y aye de grands

intérêts d'Etat dans un Poëme, & que le soin qu'une personne Royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche; s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'Etats, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il aye droit de prendre un nom plus relevé que celui de Comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'Epithète d'Héroïque pour le distinguer d'avec les Comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les Anciens; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des Rois sur le Théâtre, sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous mêmes, quand cela ne renverse point les Régles de l'Art : ne fust-ce que pour mériter cette louange que donnoit Horace aux Poëtes de son temps.

*Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausî deferere,*

& n'avoir point de part en ce honteux Eloge,

O imitatores, servum pecus.

Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, a été autrefois sans exemple, & ce que

nous faisons sans exemple en pourra servir un jour.

La Comédie diffère donc en cela de la Tragédie, que celle-cy veut pour son Sujet, une action illustre, extraordinaire, sérieuse ; celle là s'arrête à une action commune & enjouée : celle-là se contente de l'inquiétude & des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmy ses Acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit estre complète & achevée ; c'est à dire, que dans l'événement qui la termine, le Spectateur doit estre si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il forte l'esprit en repos, & ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, la conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le Poëme en demeuroid-là, l'action ne feroit pas complète, parce que l'Auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet Empereur auroit ordonné de cet ingrat favory. Ptolomée craint que César qui vient en Egypte ne favorise sa Sœur dont il est amoureux, & ne le force à luy rendre sa part du Royaume, que son Père luy a laissée par Testament : pour en attirer la faveur de son costé par un grand service, il luy immole Pompée ; ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice. Il arrive, il s'en fâche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'im-

moler les Confeillers de cét attentat à cet illustre mort ; ce Roy surpris de cette réception si peu attenduë se résout à prévenir César, & conspire contre luy, pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé ; ce n'est pas encor assez, il faut sçavoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis, & Ptolomée périssant dans un combat avec ses Ministres, laisse Cléopatre en paisible possession du Royaume dont elle demandoit la moitié, & César hors de péril ; l'Auditeur n'a plus rien à demander, & sort satisfait, parce que l'action est complète.

Je connois des gens d'esprit, & des plus sçavants en l'Art Poétique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, & quelques autres de mes Poèmes, parce que je n'y conclus pas précisément le Mariage des premiers Acteurs, & que je ne les envoie point marier au sortir du Théâtre. A quoy il est aisé de répondre, que le Mariage n'est point un achèvement nécessaire pour la Tragédie heureuse, ny mesme pour la Comédie. Quant à la première, c'est le péril d'un Héros qui la constituë, & lors qu'il en est fort, l'action est terminée. Bien qu'il aye de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa Maîtresse quand la bienfiance ne le permet pas, & il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empeschemens, sans luy

en faire déterminer le jour. Ce feroit une chose infupportable que Chiméne en convint avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué fon père, & Rodrigue feroit ridicule, s'il faisoit la moindre démonstration de le defirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grace, dans l'instant que sa mère se vient d'empoisonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire périr avec elle. Pour la Comédie, Aristote ne luy impose point d'autre devoir pour conclusion, *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis*. Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter, & l'étendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes grâces d'un père, qu'on a veu en colère contre luy pour ses débauches, ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes Comédies; ou que deux Amants, séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettoient obstacle; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres, qui n'ont que tres-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un

événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénoüement d'une Pièce, si après l'avoir soutenuë durant quatre Actes sur l'autorité d'un père qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils, ou de sa fille, il y consentoit tout d'un coup au cinquième par cette seule raison que c'est le cinquième, & que l'Autheur n'oseroit en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'Amant de sa fille luy fauvoit la vie en quelque rencontre, où il fust prest d'estre assassiné par ses ennemis, ou que par quelque accident inespéré il fust reconnu pour estre de plus grande condition, & mieux dans la fortune qu'il ne paroïssoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit complète, il faut aussi n'ajouter rien au delà, parce que quand l'effet est arrivé, l'Auditeur ne souhaite plus rien & s'ennuye de tout le reste. Ainsi les sentimens de joye qu'ont deux Amants qui se voyent réunis après de longues traverses, doivent estre bien courts, & je ne sçais pas quelle grace a eu chez les Athéniens la contestation de Ménélas & de Teucer, pour la sépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatrième Acte ; mais je sçay bien que de nostre temps la dispute du mesme Ajax & d'Ulysse pour les armes d'Achille après sa mort, lassa fort les oreilles, bien qu'elle partist d'une bonne main

Je ne puis déguiser même que j'ay peine encore à comprendre comment on a pû souffrir le cinquième de *Mélite* & de la *Vefve*. On n'y voit les premiers Acteurs que réunis ensemble, & ils n'y ont plus d'intérêt qu'à ſçavoir les Autheurs de la fauffeté ou de la violence qui les a ſéparez. Cependant ils en pouvoient eſtre déjà instruits, ſi je l'euffe voulu, & ſemblent n'eſtre plus ſur le Théâtre que pour ſervir de témoins au Mariage de ceux du ſecond ordre, ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'oſe attribuer le bonheur qu'eurent ces deux Comédies à l'ignorance des Préceptes, qui étoit aſſez générale en ce temps là, d'autant que ces mêmes Préceptes bien, ou mal obſervez, doivent faire leur effet, bon, ou mauvais, ſur ceux même qui faute de les ſçavoir s'abandonnent au courant des ſentimens naturels : mais je ne puis que je n'avouë du moins, que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné a été cauſe qu'on ne s'eſt pas indigné contre ces défauts, & que la nouveauté d'un genre de Comédie tres-agréable, & qui juſque-là n'avoit point paru ſur la Scène, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaſoit à la veuë, bien qu'il n'eut pas toutes ſes proportions dans leur juſteſſe.

La Comédie & la Tragédie ſe reſſemblent

encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur*, c'est à dire, *qu'elle ne doit estre, ny si petite, qu'elle échape à la veüe comme un atome, ny si vaste, qu'elle confonde la mémoire de l'Auditeur, & égare son imagination*. C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du Poëme, & ajouste que *pour estre d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu, & une fin*. Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien ; mais à les bien entendre, ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut estre la mort de la sœur d'Horace qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois Actes qui la précèdent, & je m'assure que si Cinna attendoit au cinquième à conspirer contre Auguste, & qu'il consumast les quatre autres en protestations d'amour à Æmilie, ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre premiers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action pour estre d'une juste grandeur aye un commencement, un milieu, & une fin. Cinna conspire contre Auguste, & rend compte de sa conspiration à Æmilie, voilà le commencement ; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu ; Auguste luy pardonne

voilà la fin. Ainfi dans les Comédies de ce premier Volume, j'ay presque toujours étable deux Amants en bonne intelligence, je les ay brouillez ensemble par quelque fourbe, & les ay réunis par l'éclaircissement de cette meſme fourbe qui les féparoit.

A ce que je viens de dire de la juſte grandeur de l'action j'ajouſte un mot touchant celle de ſa representation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques uns réduiſent le nombre des Vers qu'on y récite à quinze cens, & veulent que les Pièces de Théâtre ne puiſſent aller juſqu'à dix-huit, ſans laifſer un chagrin capable de faire oublier les plus belles choſes. J'ay été plus heureux que leur Règle ne me le permet, en ayant pour l'ordinaire donné deux mille aux Comédies, & un peu plus de dix-huit cens aux Tragédies, ſans avoir ſujet de me plaindre que mon Auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'eſt aſſez parlé du Sujet de la Comédie, & des conditions qui luy ſont néceſſaires. La vrayſemblance en eſt une dont je parleray en un autre lieu ; il y a de plus, que les événemens en doivent toujours eſtre heureux, ce qui n'eſt pas une obligation de la Tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a

pas besoin de Commentaire, je viens à la seconde Partie du Poëme, qui sont les Mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, *qu'elles soient bonnes, convenables, semblables, & égales*. Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de bonnes, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plupart des Poèmes tant anciens que modernes demeureroient en un pitoyable état si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchants, ou vicieux, ou tachez de quelque foiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, & leur attribué plus de défauts que de perfections, & quand il nous prescrit de peindre Médée fière & indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colère, jusqu'à maintenir que les loix ne sont pas faites pour luy, & ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs, & s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je croy que c'est le caractère brillant & élevé d'une habitude vertueuse, ou criminelle, selon qu'elle est propre & convenable à la personne qu'on

introduit. Cléopâtre dans Rodogune est très-méchante, il n'y a point de parricide qui luy fasse horreur, pourveu qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfère à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent ; mais tous ces crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut, qu'en même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du menteur. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir, mais il débite ses mengeries avec une telle préférence d'esprit, & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, & fait confesser aux Spectateurs que le talent de mentir ainsi est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisième exemple, ceux qui voudront examiner la manière dont Horace décrit la colère d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote qui suit d'assez près celui que je tâche d'expliquer. *La Poësie, dit-il, est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été, & comme les Peintres font souvent des portraits flattez, qui sont plus beaux que l'Original, & conservent toutefois la ressemblance, ainsi les Poètes représentant des hommes colères, ou fainéants, doivent tirer une haute idée de ces qualitez qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité,*

ou de dureté, & c'est ainsi qu'Homère a fait Achille bon. Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homère a donné aux emportemens de la colère d'Achille, cette bonté nécessaire aux Mœurs, que je fais consister en cette élévation de leur caractère, & dont Robortel parle ainsi. *Unumquodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, & absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans a sua natura & effigie pristina.*

Ce texte d'Aristote que je viens de citer peut faire de la peine, en ce qu'il porte *que les Mœurs des hommes colères, ou fainéants, doivent estre peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemple d'équité, ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colère, & c'est ce qu'attribuë Horace à celle d'Achille en ce vers.

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot Grec *ἀρετή*, a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprètes Latins que j'ay suivis. Pacius le tourne *desides*, Victorius, *inertes*, Heinsius, *segnes*, & le mot de *fainéants*, dont je me suis servy pour le mettre en nostre Langue répond assez à ces trois versions : mais

Castelvétro le rend en la sienne par celui de *mansueti, débonnaires, ou pleins de mansuétude*; & non seulement ce mot a une opposition plus juste à celui de *colères*, mais aussi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Aristote appelle, ἐπιείκεια, dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprètes traduisent ce mot Grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *mansueti* de l'Italien, qu'à leurs *segnes, desides, inertes*, pourveu qu'on n'entendist par là qu'une bonté naturelle, qui ne se fasche que mal aisément; mais j'aimerois mieux encor celui de *piacevolezza*, dont l'autre se fert pour l'exprimer en sa Langue, & je croy que pour luy laisser sa force en la nostre, on le pourroit tourner par celui de *condescendance, ou facilité équitable d'approuver, excuser, & supporter tout ce qui arrive*. Ce n'est pas que je me veuille faire juge entre de si grands hommes; mais je ne puis dissimuler que la version Italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois Latines. Dans cette diversité d'interprétations, chacun est en liberté de choisir, puisque même on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plaist davantage, & que les opinions des plus sçavants ne sont pas des loix pour nous.

Il me vient encor une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de

Mœurs, qu'il leur impose pour première condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses, tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux, ou de criminels sur le Théâtre, si le Sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui même à cette pensée, lors que voulant marquer un exemple d'une faute contre cette Règle, il se sert de celui de Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvétro une troisième explication qui pourroit ne déplaire pas, qui est, que cette bonté de Mœurs ne regarde que le premier personnage qui doit toujours se faire aimer, & par conséquent être vertueux, & non pas ceux qui le persécutent, ou le font périr : mais comme c'est rétraindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette première condition, à cette élévation, ou perfection de caractère dont j'ay parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la Scène, & je ne pourrois suivre cette dernière interprétation, sans condamner le menteur dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la Comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les Mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à en-

tendre que la première. Le Poëte doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'employ, & le païs de ceux qu'il introduit : il faut qu'il sçache ce qu'on doit à sa Patrie, à ses parens, à ses amis, à son Roy ; quel est l'office d'un Magistrat, ou d'un Général d'Armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux Spectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr ; car c'est une Maxime infaillible, que pour bien réüssir, il faut intéresser l'Auditoire pour les premiers Acteurs. Il est bon de remarquer encor que ce qu'Horace dit des Mœurs de chaque âge n'est pas une Règle, dont on ne se puisse dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, & les vieillards avarés ; le contraire arrive tous les jours sans merveille, mais il ne faut pas que l'un agisse à la manière de l'autre, bien qu'il aye quelquefois des habitudes & des passions qui conviendroient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux, & non pas d'un vieillard, cela n'empêche pas qu'un vieillard ne le devienne ; les exemples en sont assez souvent devant nos yeux ; mais il passeroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écouterà, mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, & non

pas sur ses mérites; & ses prétensions ne peuvent estre raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée, pour déferer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de semblables, qu'Aristote demande aux Mœurs, regarde particulièrement les personnes que l'Histoire ou la Fable nous fait connoître, & qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Ulisse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soûmise, s'exposeroit à la risée publique. Ainsi ces deux qualitez, dont quelques Interprètes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entre elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourveu qu'on les sépare, & qu'on donne celle de convenables aux personnes imaginées qui n'ont jamais eu d'estre que dans l'esprit du Poëte, en reservant l'autre pour celles qui sont connues par l'Histoire, ou par la Fable, comme je le viens de dire.

Il reste à parler de l'égalité, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos Personnages les

Mœurs que nous leur avons données au commencement.

*Servetur ad inum
Qualis ab incepto procefferit, & sibi constet.*

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger & inégal, mais encore lorsqu'en conservant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chimène du côté de l'amour, elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur, mais cet amour agit autrement en la présence du Roy, autrement en celle de l'infante, & autrement en celle de Rodrigue, & c'est ce qu'Aristote appelle des Mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matière, touchant ce qu'entend Aristote, lors qu'il dit, *que la Tragédie se peut faire sans Mœurs, & que la plupart de celles des Modernes de son temps n'en ont point.* Le sens de ce passage est assez malaisé à concevoir, vu que selon luy même c'est par les Mœurs qu'un homme est méchant, ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardy, constant ou irrésolu, bon ou mauvais Politique, & qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le Théâtre qui ne soit

bon, ou méchant, & qu'il n'aye quelqueune de ces autres qualitez. Pour accorder ces deux sentimens qui semblent opposez l'un à l'autre, j'ay remarqué que ce Philosophe dit en suite, que *si un Poëte a fait de belles Narrations Morales, & des discours bien sententieux, il n'a fait encor rien par là qui concerne la Tragédie.* Cela m'a fait considérer que les Mœurs ne sont pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit & raisonne en homme de bien, un méchant agit & raisonne en méchant, & l'un & l'autre étale de diverses Maximes de Morale suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces Maximes, que cette habitude produit, que la Tragédie peut se passer, & non pas de l'habitude même, puisqu'elle est le principe des actions, & que les actions sont l'ame de la Tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agissant, & pour agir. Ainsi pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre, nous pouvons dire, que quand il parle d'une Tragédie sans Mœurs, il entend une Tragédie où les Acteurs énoncent simplement leurs sentimens, ou ne les appuyent que sur des raisonnemens tirez du fait, comme Cléopatre dans le second Acte de Rodogune, & non pas sur des Maximes de Morale ou de Politique, comme Rodogune dans son premier Acte. Car, je le répète encor, faire un Poëme de Théâtre, où aucun des Acteurs ne soit bon ny mé-

chant, prudent ny imprudent, cela est absolument impossible.

Après les Mœurs viennent les Sentimens, par où l'Acteur fait connoître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoy il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnemens moraux, comme je le viens de dire. Cette partie a besoin de la Rhétorique pour peindre les passions & les troubles de l'esprit, pour en consulter, délibérer, exagérer, ou exténuer, mais il y a cette différence pour ce regard entre le Poëte Dramatique, & l'Orateur, que celui-cy peut étaler son Art, & le rendre remarquable avec pleine liberté, & que l'autre doit le cacher avec soin parce que ce n'est jamais luy qui parle, & que ceux qu'il fait parler ne sont pas des Orateurs.

La Diction dépend de la Grammaire. Aristote luy attribué les Figures, que nous ne laissons pas d'appeller communément Figures de Rhétorique. Je n'ay rien à dire là dessus, sinon que le langage doit estre net, les Figures placées à propos & diversifiées, & la versification aisée & élevée au dessus de la Prose, mais non pas jusqu'à l'enflure du Poëme Epique, puisque ceux que le Poëte fait parler ne sont pas des Poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des Chœurs, a retranché la Musique de nos Poëmes. Une chanson y a quelquefois bonne grâce, &

dans les Pièces de Machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'Auditeur, cependant que les Machines descendent.

La décoration du Théâtre a besoin de trois Arts pour la rendre belle, de la Peinture, de l'Architecture, & de la Perspective. Aristote prétend que cette partie non plus que la précédente ne regarde pas le Poëte, & comme il ne la traite point, je me dispenseray d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ay plus qu'à parler des parties de quantité, qui sont le Prologue, l'Episode, l'Exode, & le Chœur. *Le Prologue est ce qui se récite avant le premier chant du Chœur. L'Episode, ce qui se récite entre les chants du Chœur. Et l'Exode, ce qui se récite après le dernier chant du Chœur.* Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plutôt la situation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entre elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à nostre usage, le Prologue est nostre premier Acte, l'Episode fait les trois suivans, l'Exode le dernier.

Je dis que le Prologue est ce qui se récite devant le premier chant du Chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la première entrée du Chœur*, ce qui nous embarrasseroit fort,

veu que dans beaucoup de Tragédies Grecques le Chœur parle le premier, & ainfi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eut pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ay confidéré qu'encor le mot grec παράδοος dont se fert icy ce Philosophe signifie communément l'entrée en un chemin ou Place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos Anciens faisoient parler leurs Acteurs : en cét endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du Chœur. C'est ce qu'il m'apprend luy-mefme un peu après, en difant que le παράδοος du Chœur est la première chose que dit tout le Chœur ensemble. Or quand le Chœur entier disoit quelque chose, il chantoit, & quand il parloit fans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parloit au nom de tous. La raison en est que le Chœur alors tenoit le lieu d'Acteur, & ce qu'il disoit fervoit à l'action, & devoit par conféquent estre entendu, ce qui n'eust pas été possible, si tous ceux qui le composoient, & qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé, ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejeter ce premier παράδοος du Chœur, qui est la borne du Prologue, à la première fois qu'il demeuroit seul sur le Théâtre, & chantoit : jusque là il n'y étoit introduit que parlant avec un Acteur par une seule bouche,

ou s'il y demeueroit seul fans chanter, il se sépareroit en deux demy Chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur costé que par un seul organe, afin que l'Auditeur pût entendre ce qu'ils disoient, & s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprît pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce Prologue à nostre premier Acte, suivant l'intention d'Aristote, & pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je diray qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale que pour les Episodiques, en sorte qu'il n'entre aucun Acteur dans les Actes suivans, qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle & assez sévère, & je ne l'ay pas toujours gardée ; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaison de toutes celles qui concurrent dans le Poëme. Les Anciens s'en sont fort écartez, particulièrement dans les Agnitions, pour lesquelles ils se sont presque toujours servis de gens qui survenoient par hazard au cinquième Acte, & ne seroient arrivez qu'au dixième, si la Pièce en eust eu dix. Tel est ce Vieillard de Corinthe dans l'*Oedipe* de Sophocle & de Sénèque, où il semble tomber des Nuës par miracle, en un temps où les Acteurs ne sçauroient

plus par où en prendre, ny quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ay introduit qu'au cinquième Acte non plus qu'eux ; mais j'ay préparé la venuë dès le premier, en faisant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour la Nouvelle de la mort de son père. Ainsî dans la Vefve, bien que Célidan ne paroisse qu'au troisième, il y est amené par Alcidon qui est du premier. Il n'en est pas de mesme des Maures dans le Cid, pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier Acte. Le Plaideur de Poitiers dans le menteur avoit le mesme défaut, mais j'ay trouvé le moyen d'y remédier en cette Edition, où le Dénoüement se trouve préparé par Philiste, & non plus par luy.

Je voudrois donc que le premier Acte contiust le fondement de toutes les actions, & fermast la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du Poëme. Encor que souvent il ne donne pas toutes les lumières nécessaires pour l'entière intelligence du Sujet, & que tous les Acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroistre ayent besoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des Personnages qui agissent dans la Pièce par quelque propre intérêt considérable, ou qui apportent une Nouvelle importante qui produit un notable

effet. Un Domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un Confident qui reçoit le secret de son amy, & le plaint dans son malheur, un père qui ne se montre que pour consentir ou contredire le Mariage de ses enfants, une femme qui console & conseille son mary, en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'estre infinüez au premier Acte ; & quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna j'aurois pû la faire entrer au quatrième, sans pécher contre cette Règle. Mais je souhaiterois qu'on l'observast inviolablement, quand on fait concurrencer deux actions différentes, bien qu'en suite elles se meslent ensemble. La conspiration de Cinna, & la consultation d'Auguste avec luy & Maxime n'ont aucune liaison entre elles, & ne font que concurrencer d'abord, bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, & soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet Empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier Acte, où Auguste mande Cinna & Maxime. On n'en sçait pas la cause, mais enfin il les mande, & cela suffit pour faire une surprise tres-agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'Empire, ou non, avec deux hommes qui ont conspiré contre luy. Cette surprise auroit perdu la moitié de ses graces, s'il ne les eust point mandez dès le premier Acte, ou si on n'y eust point connu

Maxime pour un des Chefs de ce grand dessein. Dans Don Sanche, le choix que la Reine de Castille doit faire d'un mary, & le rappel de celle d'Arragon dans ses Etats, sont deux choses tout à fait différentes, aussi sont elles proposées toutes deux au premier Acte, & quand on introduit deux sortes d'Amours, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier Acte s'appelloit Prologue du temps d'Aristote, & communément on y faisoit l'ouverture du Sujet, pour instruire le Spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, & de tout ce qu'il falloit qu'il sçeut pour comprendre ce qu'il alloit voir. La manière de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossièrement, en introduisant, tantost un Dieu dans une Machine, par qui les Spectateurs recevoient cet éclaircissement, & tantost un de ses principaux Personnages qui les en instruisoit luy même, comme dans son Iphigénie, & dans son Hélène, où ces deux Héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, & l'apprennent à l'Auditeur, sans avoir aucun Acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je vueille dire, que quand un Acteur parle seul, il ne puisse instruire l'Auditeur de beaucoup de choses ; mais il faut que

ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite, & non pas par une simple Narration. Le Monologue d'Æmilie, qui ouvre le Théâtre dans Cinna, fait assez connoître qu'Auguste a fait mourir son père, & que pour venger sa mort elle engage son Amant à conspirer contre luy; mais c'est par le trouble & la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame, que nous en avons la connoissance. Sur tout le Poëte se doit souvenir, que quand un Acteur est seul sur le Théâtre, il est présumé ne faire que s'entretenir en luy même, & ne parle qu'afin que le Spectateur sçache dequoy il s'entretient, & à quoy il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable, si un autre Acteur aprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle force d'éclater, bien qu'on n'aye personne à qui la faire entendre, & je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute a crû remédier à ce desordre d'Euripide, en introduisant un Prologue détaché, qui se récitoit par un Personnage, qui n'avoit quelquefois autre nom que celui de Prologue, & n'étoit point du tout du corps de la Pièce. Aussi ne parloit-il qu'aux Spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit précédé, & amener le Sujet jusques au premier Acte, où commençoit l'action.

Térence, qui est venu depuis luy, a gardé ces Prologues, & en a changé la matière. Il les a employez à faire son Apologie contre ses envieux, & pour ouvrir son Sujet, il a introduit une nouvelle sorte de Personnages, qu'on a appellez Protatiques, parce qu'ils ne paroissent que dans la Protase, où se doit faire la proposition & l'ouverture du Sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre Acteur, & par ce récit qu'on leur en faisoit, l'Auditeur demeuroit instruit de ce qu'il devoit sçavoir, touchant les intérêts des premiers Acteurs, avant qu'ils parussent sur le Théâtre. Tels sont Sosie dans son Andrienne, & Davus dans son Phormion, qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne servent qu'à l'écouter. Cette Méthode est fort artificieuse, mais je voudrois pour la perfection que ces mêmes Personnages servissent encor à quelque autre chose dans la Pièce, & qu'ils y fussent introduits par quelque autre occasion que celle d'écouter ce récit. Polux dans Médée est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, & s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyoit en Thessalie; il apprend de luy sa fortune, & son divorce avec Médée, pour épouser Créüse, qu'il aide en fuite à sauver des mains d'Ægée qui l'avoit fait enlever, & raisonne avec le Roy sur la défiance qu'il doit avoir des présens de Mé-

dée. Toutes les Pièces n'ont pas besoin de ces éclairciffemens, & par conféquent on fe peut paffer fouvent de ces Perfonnages, dont Térence ne s'eft fervy que ces deux fois dans les fix Comédies que nous avons de luy.

Nofre Siècle a inventé une autre espèce de Prologue pour les Pièces de Machines, qui ne touche point au Sujet, & n'est qu'une louange adroite du Prince devant qui ces Poèmes doivent estre representez. Dans l'Androméde, Melpoméne emprunte au Soleil fes rayons pour éclairer fon Théâtre en faveur du Roy, pour qui elle a préparé un fpectacle magnifique. Le Prologue de la Toifon d'Or fur le mariage de fa Majesté, & la Paix avec l'Efpagne, a quelque chofe encor de plus éclatant. Ces Prologues doivent avoir beaucoup d'invention, & je ne penfe pas qu'on y puiſſe raifonnablement introduire que des Dieux imaginaires de l'Antiquité, qui ne laiffent pas toutefois de parler des chofes de noſtre temps, par une fiction Poétique, qui fait un grand accommodement de Théâtre.

L'Epifode felon Aristote en cét endroit, font nos trois Actes du milieu, mais comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui font hors de la principale, & qui luy fervent d'un ornement dont elle fe pourroit paffer, je diray que bien que ces trois Actes s'appellent Epifode, ce n'est pas à dire qu'ils ne foient com-

posez que d'Episodes. La consultation d'Auguste au second de Cinna, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Æmilie, & l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuir avec luy, ne sont que des Episodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'Empereur, les irrésolutions de ce Prince, & les conseils de Livie, sont de l'action principale; & dans Héraclius, ces trois Actes ont plus d'action principale, que d'Episodes. Ces Episodes sont de deux sortes, & peuvent estre composez des actions particulières des principaux Acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des intérêts des seconds Amants qu'on introduit, & qu'on appelle communément des Personnages Episodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le premier Acte, & estre attachez à l'action principale, c'est à dire, y servir de quelque chose, & particulièrement ces Personnages Episodiques doivent s'embarasser si bien avec les premiers, qu'un seul intrigue brouille les uns & les autres. Aristote blasme fort les Episodes détachez, & dit *que les mauvais Poëtes en font par ignorance, & les bons en faveur des Comédiens, pour leur donner de l'employ.* L'Infante du Cid est de ce nombre, & on le pourra condamner, ou luy faire grace par ce texte d'Aristote, suivant le

rang qu'on voudra me donner parmy nos Modernes.

Je ne diray rien de l'Exode, qui n'est autre chose que nostre cinquième Acte. Je pense en avoir expliqué le principal employ, quand j'ay dit que l'action du Poëme Dramatique doit estre complète. Je n'y ajousteray que ce mot ; qu'il faut, s'il se peut, luy réserver toute la Catastrophe, & mesme la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la diffère, plus les esprits demeurent suspendus, & l'impatience qu'ils ont de sçavoir de quel costé elle tournera, est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet Acte. L'Auditeur qui la sçait trop tost n'a plus de curiosité, & son attention languit durant tout le reste, qui ne luy apprend rien de nouveau. Le contraire s'est veu dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatrième Acte du cinquième, n'a pas empêché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement. Mais je ne conseillerois à personne de s'asseurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours, & quoy que son Auteur eust bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs de ce Monarque, peut-estre que l'excellence de l'Acteur, qui en sou-

tenoit le Personnage, y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilitez, & les parties du Poëme Dramatique. Quelques Personnes de condition, qui peuvent tout sur moy, ont voulu que je donnasse mes sentimens au Public, sur les Régles d'un Art qu'il y a si long-temps que je pratique assez heureusement. Comme ce Recueil est séparé en trois Volumes, j'ay séparé les principales matières en trois Discours, pour leur servir de Préfaces. Je parle au second des conditions particulières de la Tragédie, des qualitez des Personnes & des événemens qui luy peuvent fournir de Sujet, & de la manière de le traiter selon le vray semblable ou le nécessaire. Je m'explique dans le troisiéme sur les trois unitez, d'action, de jour, & de lieu. Cette entreprise méritoit une longue & tres exacte étude de tous les Poëmes qui nous restent de l'Antiquité, & de tous ceux qui ont commenté les Traitez, qu'Aristote & Horace ont faits de l'Art Poétique, ou qui en ont écrit en particulier : mais je n'ay pû me résoudre à en prendre le loisir ; & je m'assure que beaucoup de mes Lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, & ne feront pas fâchez, que je donne à des productions nouvelles le temps qu'il m'eust fallu consumer à des remarques sur celles des autres Siècles. J'y fais quelques courtes, & y prens des

exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de Modernes que chez moy, tant parce que je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, & en suis plus le maître, que parce que je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chose, ou que je ne louerois pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris sans ambition, & sans esprit de contestation, je l'ay déjà dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Aristote dans les matières qu'il a traitées, & comme peut-estre je l'entens à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le Commentaire dont je m'y fers le plus, est l'expérience du Théâtre, & les réflexions sur ce que j'ay veu y plaire ou déplaire. J'ay pris pour m'expliquer un stile simple, & me contente d'une expression nue de mes opinions, bonnes ou mauvaises, sans y rechercher aucun enrichissement d'Eloquence. Il me suffit de me faire entendre, je ne prétens pas qu'on admire icy ma façon d'écrire, & ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fust-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut estre la variété ne diroit pas si justement ce que je veux dire. J'ajouste à ces trois Discours généraux l'examen de chacun de mes Poèmes en particulier, afin de voir en quoy ils s'écartent,

ou se conforment aux Régles que j'établis. Je n'en dissimuleray point les defauts, & en revanche je me donneray la liberté de remarquer ce que j'y trouveray de moins imparfait. Balzac accorde ce Privilége à une certaine espèce de gens, & soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne sçay si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moy pour n'en defespérer pas.



EXAMEN

DES

POÈMES CONTENUS

EN CETTE PREMIÈRE PARTIE.





EXAMEN

DES

POÈMES CONTENUS

EN CETTE PREMIÈRE PARTIE.

MELITE.



CETTE Pièce fut mon coup d'essay, & elle n'a garde d'estre dans les Régles ; puisque je ne sçavois pas alors qu'il y en eust. Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine étoit plus féconde que polie, & de quelques Modernes, qui commençoient à se produire, & qui n'étoient pas plus Réguliers que luy. Le succès en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de Comé-

diens à Paris, malgré le mérite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusqu'alors, & me fit connoître à la Cour. Ce sens commun, qui étoit toute ma Règle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre Amants par un seul intrigue, & m'avoit donné assez d'aversion de cét horrible dérèglement qui mettoit Paris, Rome, & Constantinople sur le mesme Théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de Comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune Langue, & le stile naïf, qui faisoit une peinture de la conversation des honnestes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais veu jusque-là que la Comédie fît rire sans Personnages ridicules, tels que les Valets bouffons, les Parasites, les Capitans, les Docteurs, &c. Celle cy faisoit son effet par l'humour enjouée de gens d'une condition au dessus de ceux qu'on voit dans les Comédies de Plaute & de Térence, qui n'étoient que des Marchands. Avec tout cela, j'avouë que l'Auditeur fut bien facile à donner son approbation à une Pièce, dont le nœud n'avoit aucune justesse. Eraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, & les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'estre aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenuë, dont il ne connoit point l'écrit-

ture, & qui luy défend de l'aller voir ; cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa jœur. Il fait plus, sur la légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il étoit assuré, & qui étoit presté d'avoir son effet. Eraste n'est pas moins ridicule que luy, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui seroit toutefois inutile à son dessein, s'il ne sçavoit de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il luy fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que cét Amant favorisé, croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa Maîtresse ; & qu'il rompra avec elle sans luy parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétension d'Eraste ne pouvoit estre supportable à moins d'une révélation, & Tircis qui est l'honneste homme de la Pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au desespoir par une mesme facilité de croyance, à la veüe de ce caractère inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut legitimately concevoir, devoient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahy, & luy donner par là l'occasion de le desabuser. La folie d'Eraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnois deslors en mon ame ; mais comme

c'étoit un ornement de Théâtre qui ne manquoit jamais de plaire, & se faisoit souvent admirer, j'affectay volontiers ces grands égaremens, & en tiray un effet que je tiendrois encor admirable en ce temps. C'est la manière dont Eraste fait connoître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il luy a faite, & l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ay fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième Acte peut passer pour inutile. Tircis & Mélite se sont raccommodez avant qu'il commence, & par consequent l'action est terminée. Il n'est plus question que de sçavoir qui a fait la supposition des lettres, & ils pouvoient l'avoir sçeu de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour se justifier. Il est vray que cét Acte retire Eraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux Amants, & fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action Epifodique, qui ne doit pas amuser le Théâtre, quand la principale est finie ; & sur tout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose, que pour satisfaire à la coutume de ce temps là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la Scène. Il semble mesme que le Personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, & qu'il luy fallloit

quelque cousine de Mélite, ou quelque sœur d'Eraste pour le reünir avec les autres. Mais deslors je ne m'affujettissois pas tout à fait à cette mode, & je me contentay de faire voir l'affiette de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour, mais ce n'en est pas le seul défaut; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les Actes qu'il faut éviter. Il doit s'estre passé huit ou quinze jours entre le premier & le second, & autant entre le second & le troisième; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, & il en faut encor moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se rallentir à cette chaleur, qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sçay mesme si les Personnages qui paroissent deux fois dans un mesme Acte (posé que cela soit permis, ce que j'examineray ailleurs), je ne sçay, dis je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la Ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent estre si éloignez l'un de l'autre, que les Acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnoistre. Au premier Acte, Tircis après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez luy, où il rencontre Philandre avec sa sœur, & n'en a guère davantage au second à refaire le mesme chemin. Je sçay bien que la représentation racourcit la

durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la Règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer : mais je voudrois que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageast dans les intervalles des Actes, & que le temps qu'il faut perdre s'y perdît, en sorte que chaque Acte n'en eust pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essay a sans doute encor d'autres irrégularitez, mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune : je pense avoir marqué les plus notables, & pour peu que le Lecteur aye d'indulgence pour moy, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

CLITANDRE.

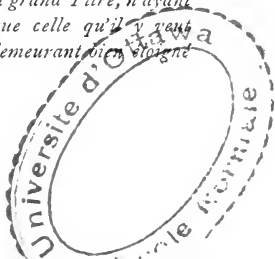
Un voyage que je fis à Paris pour voir le succès de Mélite, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt & quatre heures. C'étoit l'unique Règle que l'on connût en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blasmoient de peu d'effets, & de ce que le stile en étoit trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, & montrer que ce genre de Pièces avoit les vraies beautés de Théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est à dire dans ces vingt & quatre heures) pleine d'incidens, & d'un stile plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout ; en quoy je réussis parfaitement. Le stile en est véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes, comme dans cette première, mais ce n'étoit pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la Scène en dût estre entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si déordonnée, que vous avez de la

peine à deviner qui sont les premiers Acteurs. Rosidor & Caliste sont ceux qui le paroissent le plus par l'avantage de leur caractère, & de leur amour mutuel; mais leur action finit dès le premier Acte avec leur péril, & ce qu'ils disent au troisième & au cinquième ne fait que montrer leurs vjages, attendant que les autres achèvent. Pymante & Dorise y ont le plus grand employ, mais ce ne sont que deux criminels, qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont mesme le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la Pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, & les dernières à le justifier, n'en peut estre qu'un Héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, & ne parle pas mesme à cette Maîtresse, dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième Acte languit comme celuy de Mélite après la conclusion des Epiodes, & n'a rien de surprenant, puisque dès le quatrième on devine tout ce qui doit arriver, horsmis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui est encor plus étrange que celuy d'Eraste; & dont on n'a garde de se défier.

Le Roy & le Prince son fils y paroissent dans un employ fort au dessous de leur Dignité. L'un n'y est que comme juge, & l'autre comme confident de son favory. Ce défaut n'a pas accoûtumé

de passer pour défaut, aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me suis fait une Règle, qui peut-estre ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un Roy, un héritier de la Couronne, un Gouverneur de Province, & généralement un homme d'autorité, peut paroître sur le Théâtre en trois façons : comme Roy, comme homme, & comme Juge ; quelquefois avec deux de ces qualitez, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paroît comme Roy seulement, quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son Trône, ou de sa vie qu'on attaque pour changer l'Etat, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière ; & c'est ainsi qu'Auguste agit dans Cinna, & Phocas dans Héraclius. Il paroît comme homme seulement, quand il n'a que l'intérêt d'une passion à suivre, ou à vaincre, sans aucun péril pour son Etat ; & tel est Grimoald dans les premiers Actes de Pertharite, & les deux Reines dans Don Sanche. Il ne paroît enfin que comme Juge, quand il est introduit sans aucun intérêt pour son Etat, ny pour sa personne, ny pour ses affections, mais seulement pour régler celui des autres, comme dans ce Poëme & dans le Cid, & on ne peut defavoüer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la Dignité d'un si grand Titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres & demeurant bien éloigné



de l'éclat des deux autres manières. Aussi on ne le donne jamais à représenter aux meilleurs Acteurs, mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second, ou du troisième ordre. Il peut paroître comme Roy & comme homme tout à la fois, quand il a un grand intérêt d'Etat & une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans Rodogune, & Nicomède dans la Tragédie qui porte son nom; & c'est à mon avis, la plus digne manière, & la plus avantageuse de mettre sur la Scène des gens de cette condition; parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'être représentés par les premiers Acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire où un Roy paroisse comme homme & comme Juge, avec un intérêt de passion pour luy, & un soin de régler ceux des autres, sans aucun péril pour son Etat: mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux Gouverneurs d'Arménie, & de Syrie, que j'ay introduits, l'un dans Polyeucte, & l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, & l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paroître comme hommes, agit si faiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un & l'autre de conserver sa Dignité, dont ils font tous deux leur capital, & qu'ainsi on peut dire en rigueur, qu'ils ne pa-

roissent que comme Gouverneurs qui craignent de se perdre, & comme Juges qui par cette crainte dominante, condamnent, ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudroient conserver.

Les Monologues sont trop longs & trop fréquens en cette Pièce : c'étoit une beauté en ce temps là, les Comédiens les fouhaitoient, & croyoient y paroître avec plus d'avantage. La Mode a si bien changé, que la plupart de mes derniers Ouvrages n'en ont aucun, & vous n'en trouverez point dans *Pompée*, la *Suite du Menteur*, *Théodore*, & *Pertharite*, ny dans *Héraclius*, *Andromède*, *Oedipe*, & la *Toison d'Or*, à la réserve des *Stances*.

Pour le lieu, il a encor plus d'étendue, ou si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage icy, que dans *Mélite* : il comprend un Chateau d'un Roy avec une forest voisine comme pourroit estre celui de Saint Germain, & est bien éloigné de l'exaëtitude que les sévères Critiques y demandent.

LA VEUFVE.

*Cette Comédie n'est pas plus régulière que Mé-
lite en ce qui regarde l'unité de lieu, & a le
mesme defect au cinquième Acte, qui se passe
en complimens pour venir à la conclusion d'un
amour Epifodique, avec cette différence toutefois,
que le mariage de Célidan avec Doris a plus de
justesse dans celle-cy, que celui d'Eraste avec
Cloris dans l'autre. Elle a quelque chose de mieux
ordonné pour le temps en général, qui n'est pas si
vague que dans Mélite, & a ses intervalles mieux
proportionnez par cinq jours consécutifs. C'étoit
un tempérament que je croyois lors fort raison-
nable entre la rigueur des vingt & quatre heures,
& cette étendue libertine qui n'avoit aucunes
bornes. Mais elle a ce mesme defect dans le par-
ticulier de la durée de chaque Acte, que souvent
celle de l'action y excède de beaucoup celle de la
representation. Dans le commencement du pré-
mier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des
visites avec Clarice, & paroît en la dernière
Scène avec elle au sortir de ces visites qui doivent
avoir consumé toute l'après-disnée, ou du moins la*

meilleure partie. La mesme chose se trouve au cinquième. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son Chasteau, où il la croit encor prisonnière, & se résout de faire part de sa joye à la Nourrice, qu'il n'oseroit voir de jour, de peur de faire soupçonner l'intelligence secrette & criminelle qu'ils ont ensemble; & environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit estre qu'environ Midy quand il en a formé le dessein, puisque Célidan venoit de ramener Clarice (ce que vray-semblablement il a fait le plûtost qu'il a pû, ayant un intérêt d'amour qui le pressoit de luy rendre ce service en faveur de son Amant) & quand il vient pour exécuter cette résolution, la nuit doit avoir déjà assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il luy va rendre. L'excuse qu'on pourroit y donner, aussi-bien qu'à ce que j'ay remarqué de Tircis dans Méliste, c'est qu'il n'y a point de liaison de Scènes, & par consequent point de continuité d'action. Ainsi on pourroit dire que ces Scènes détachées qui sont placées l'une après l'autre, ne s'entresuivent pas immédiatement, & qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au mesme instant que l'autre finit.

Cette Comédie peut faire connoître l'aversion naturelle que j'ay toujours eüe pour les A parte. Elle m'en donnoit de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque, qui parust dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, & de mettre des complimens d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, & qui sont toutefois obligez par des considérations particulières de s'en rendre des témoignages mutuels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part si fréquens chez les Anciens & chez les Modernes de toutes les Langues : cependant j'ay si bien fait par le moyen des confidences qui ont précédé ces Scènes artificieuses, & des réflexions qui les ont suivies, que sans emprunter ce secours, l'amour a parû entre ceux qui n'en parlent point, & le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixième Scène au quatrième Acte, semble commencer par ces A parte, & n'en a toutefois aucun. Célidan & la Nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais en sorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La Nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur tres-vive qu'elle n'a point, & en affecte d'autant plus les dehors pour l'ébloüir ; & Célidan de son costé veut qu'elle aye lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est,

Et qu'ainsi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette Scène est fort adroit par la manière dont il dupe cette vieille, & luy arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit prendre luy-mesme pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne fasse encor quelque pièce qui trouble son dessein, & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième. Mais ces fortes de Personnages, qui n'agissent que pour l'intérêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de sçavoir leurs sentimens sur l'événement de la Comédie, où ils n'ont plus que faire, quand on n'y a plus affaire d'eux ; & d'ailleurs Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs, & renduë à son Amant, pour penser en sa présence à cette Nourrice, & prendre garde si elle est en sa maison, ou si elle n'y est pas.

Le stile n'est pas plus élevé icy que dans Mélite, mais il est plus net, & plus dégagé des pointes dont l'autre est semée, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourbe, qu'Eraste de la sienne.

LA GALLERIE DU PALAIS.

Ce titre feroit tout à fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le Spectacle du premier Acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hyppolite, s'il n'étoit autorisé par l'exemple des Anciens, qui étoient sans doute encor bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs Tragédies que le nom des Chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme les Trachiniennes, & les Phœniciennes. L'Ajax mesme de Sophocle ne porte pas pour titre, La mort d'Ajax, qui est sa principale action, mais Ajax porte-foüet, qui n'est que l'action du premier Acte. Je ne parle point des Nuës, des Guespes, & des Grenouilles d'Aristophane ; cecy doit suffire pour montrer que les Grecs nos premiers maîtres ne s'attachoient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs Ouvrages, & qu'ils ne gardoient aucune Règle sur cét Article. J'ay donc pris ce titre de la Gallerie du Palais, parce que la promesse de ce Spectacle extraordinaire, & agréable pour

sa naïfveté, devoit exciter vray-semblablement la curiosité des Auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ay fait paroître ce mesme Spectacle à la fin du quatriême Acte, où il est entièrement inutile, & n'est renouë avec celui du premier que par des valets, qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs Maistres y avoient acheté, ou voir si les Marchands ont receu les nippes qu'ils attendoient. Cette espèce de renouëment luy étoit nécessaire, afin qu'il eust quelque liaison qui luy fist trouver sa place, & qu'il ne fust pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice est ce qui le fixe particulièrement en ce lieu-là, & sans cét incident il eust été aussi propre à la fin du second, & du troisiême, qu'en la place qu'il occupe. Sans cét agrément la Pièce auroit été tres régulière pour l'unité du lieu, & la liaison des Scènes, qui n'est interrompuë que par là. Célidée & Hypolite sont deux voisines, dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, & ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs Amants les entretiennent à leur porte. Il est vray que ce qu'elles y disent seroit mieux dit dans une chambre, ou dans une Salle, & mesme ce n'est que pour se faire voir aux Spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient estre retranchées, & viennent parler au milieu de la Scène; mais c'est un accommode-

ment de Théâtre qu'il faut souffrir, pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands Réguliers. Il fort un peu de l'exacte vray-semblance, & de la bien-séance mesme; mais il est presque impossible d'en user autrement, & les Spectateurs y sont si accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les Anciens, sur les exemples desquels on a formé les Régles, se donnoient cette liberté. Ils choisissoient pour le lieu de leurs Comédies, & mesme de leurs Tragédies, une Place publique : mais je m'affeure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui seroit mieux dit dans la maison, qu'en cette Place. Je n'en produiray qu'un exemple sur qui le Lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du Marché avec des valets chargez de ce qu'il vient d'acheter pour les nopces de son fils; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, & retient avec luy Sosie, pour luy apprendre que ces nopces ne sont que des nopces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il luy conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il seroit mieux dans sa Salle à luy faire confidence de ce secret, que dans une rue. Dans la seconde Scène, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour trou-

bler ces nopces ; il le menaceroit plus à propos dans sa maison, qu'en Public, & la seule raison qui le fait parler devant son logis, c'est afin que ce Davus demeuré seul puisse voir Myfis sortir de chez Glycère, & qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux Scènes : ce qui ne regarde pas l'action présente de cette première, qui se passeroit mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoient point, & qui est plutôt du dessein du Poëte qui force un peu la vraisemblance, pour observer les Règles de son Art, que du choix des Acteurs qui ont à parler, & qui ne feroient pas où les met le Poëte, s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette Comédie de Térence, & je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit jort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette Pièce, elle est dans le même ordre que la précédente, c'est à dire dans cinq jours consécutifs. Le Stile en est plus fort, & plus dégagé des pointes dont j'ay parlé, qui s'y trouveront assez rares. Le Personnage de Nourrice qui est de la vieille Comédie, & que le manque d'Actrices sur nos Théâtres y avoit conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve icy métamorphosé en celui de Suivante, qu'une femme re-

présente sur son visage. Le caractère des deux Amantes a quelque chose de choquant en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, & Célidée particulièrement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-mesme. On la pourroit excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'estre veüe méprisée par son Amant, qui en sa presence mesme a conté des fleurettes à une autre, & j'aurois de plus à dire, que nous ne mettons pas sur la Scène des Personnages si parfaits, qu'ils ne soient sujets à des défauts, & aux foibleesses qu'impriment les passions : mais je veux bien avoüer que cela va trop avant, & passe trop la bien-séance, & la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense le cinquième Acte est moins traînant que celui des précédentes, & conclut deux mariages sans laisser aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.

LA SUIVANTE.

Je ne diray pas grand mal de celle-cy, que je tiens assez régulière, bien qu'elle ne soit pas sans taches. Le Stile en est plus foible que celui des autres. L'amour de Géraste pour Florise n'est point marqué dans le premier Acte, & ainsi la Protase comprend la première Scène du second, où il se présente avec sa confidente Célie, sans qu'on les connoisse ny l'un, ny l'autre. Cela ne feroit pas vicieux, s'il ne s'y presentoit que comme père de Daphnis, & qu'il ne s'expliquast que sur les intérêts de sa fille : mais il en a de si notables pour luy, qu'ils font le nœud & le dénouement. Ainsi c'est un défaut, selon moy, qu'on ne le connoisse pas dès ce premier Acte. Il pourroit estre encor souffert comme Célidan dans la Veufve, si Florame l'alloit voir pour le faire consentir à son mariage avec sa fille, & que par occasion il luy proposast celui de sa sœur pour luy-mesme ; car alors ce feroit Florame qui l'introduiroit dans la Pièce, & il y feroit appelé par un Acteur

agissant dès le commencement. Clarimond qui ne paroît qu'au troisiéme, est insinué dès le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, & avouë qu'elle ne le dédaigneroit pas, s'il ressembloit à Florame. Ce mesme Clarimond fait venir son oncle Polemon au cinquiéme, & ces deux Acteurs ainsi sont exempts du défaut que je remarque en Géraste. L'entretien de Daphnis au troisiéme avec cet Amant dédaigné a une affectation assez dangereuse, de ne dire que chacun un vers à la fois. Cela fort tout-à-fait du vray-semblable, puisque naturellement on ne peut estre si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide & de Sénèque pourroient autoriser cette affectation qu'ils pratiquent si souvent, & mesme par discours généraux, qu'il semble que leurs Acteurs ne viennent quelquefois sur la Scène, que pour s'y battre à coups de Sentences; mais c'est une beauté qu'il ne leur faut pas envier. Elle est trop fardée pour donner un amour raisonnable à ceux qui ont de bons yeux, & ne prend pas assez de soin de cacher l'artifice de ses parures, comme l'ordonne Aristote.

Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il ne traite l'amour que par tierce personne, qu'il ne prétend estre considérable que par son bien, & qu'il ne se produit point aux yeux de sa Maîtresse, de peur de luy donner du dégoût par sa présence. On peut douter s'il ne soit

point du caractère des Vieillards, en ce qu'étant naturellement avarés, ils considèrent le bien plus que toute chose dans les mariages de leurs enfants, & que celui-cy donne assez libéralement sa fille à Florame, malgré son peu de fortune, pourveu qu'il en obtienne sa sœur. En cela j'ay suivy la peinture que fait Quintilian d'un vieux mary qui a épousé une jeune femme, & n'ay point fait de scrupule de l'appliquer à un Vieillard qui se veut marier. Les termes en sont si beaux, que je n'ose les gâster par ma traduction. Genus infirmissimæ servitutis est senex maritus, & flagrantius uxorix charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus. C'est sur ces deux lignes que je me suis crû bien fondé à faire dire de ce bon-homme.

Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendrait encor heureusement acquise.

Il peut naistre encor une autre difficulté sur ce que Théante & Amarante forment chacun un dessein, pour traverser les amours de Florame & Daphnis, & qu'ainsi ce sont deux intrigues qui rompent l'unité d'action. A quoy je répons premièrement, que ces deux desseins formez en meyme temps, & continüez tous deux jusqu'au bout, font une concurrence qui n'empesche pas cette unité, ce qui ne seroit pas, si après celui de Théante avorté, Amarante en formoit un nou-

veau de sa part : En second lieu, que ces deux desseins ont une espèce d'unité entr'eux, en ce que tous deux sont fondez sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui sert de prétexte à l'un & à l'autre ; & enfin, que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet, l'autre se détruisant de soy-mesme, & qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul véritable nœud de cette Comédie, où le dessein de Théante ne sert qu'à un agréable Episode de deux honnestes gens qui jouent tour à tour un poltron, & le tournent en ridicule.

Il y avoit icy un aussi beau jeu pour les A parte qu'en la Vefve, mais j'y en fais voir la mesme aversion, avec cét avantage, qu'une seule Scène qui ouvre le Théâtre donne icy l'intelligence du sens caché de ce que disent mes Acteurs, & qu'en l'autre j'en employe quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette Comédie, avec ce passedroit toutefois dont j'ay déjà parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte, ou en la ruë, seroit mieux dit dans sa chambre, où les Scènes qui se font sans elle & sans Amarante ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il y puisse avoir, & unité de lieu entière, & liaison de Scène perpetüelle dans la Pièce : ce qui ne pourroit estre, si elle parloit dans sa chambre, & les autres dans la ruë.

J'ay déjà dit que je tiens impossible de choisir une Place publique pour le lieu de la Scène que cét inconvenient n'arrive; j'en parleray encor plus au long quand je m'expliqueray sur l'unité de lieu. J'ay dit que la liaison de Scènes est icy perpetuelle, & j'y en ay mis de deux sortes, de presence, & de veuë. Quelques-uns ne veulent pas que quand un Acteur sort du Théâtre pour n'estre point veu de celuy qui y vient, cela fasse une liaison : mais je ne puis estre de leur avis sur ce point; & tiens que c'en est une suffisante, quand l'Acteur qui entre sur le Théâtre voit celuy qui en jort, ou que celuy qui sort voit celuy qui entre; soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuye, soit qu'il le voye simplement sans avoir intérest à le chercher, ny à le fuir. Aussi j'appelle en général une liaison de veuë, ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avouë que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de présence & de discours, qui se fait lors qu'un Acteur ne sort point du Théâtre sans y laisser un autre à qui il aye parlé, & dans mes derniers Ouvrages je me suis arrêté à celle-cy sans me servir de l'autre : mais enfin je croy qu'on s'en peut contenter, & je la préférerois de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne me semble pas supportable, s'il n'y a de tres-justes & de tres-importantes occasions qui obligent un Acteur à sortir du Théâtre, quand il en entend. Car d'y

venir simplement par curiosité, pour sçavoir ce que veut dire ce bruit, c'est une si foible liaison, que je ne conseillerois jamais personne de s'en servir.

La durée de l'action ne passeroit point en cette Comédie celle de la représentation, si l'heure du dîner n'y séparoit point les deux premiers Actes. Le reste n'emporte que ce temps-là, & je n'aurois pû luy en donner davantage, que mes Acteurs n'eussent le loisir de s'éclaircir; ce qui les brouille n'étant qu'un mal-entendu, qui ne peut subsister, qu'autant que Géraste, Florame & Daphnis ne se trouvent point tous trois ensemble. Je n'ose dire que je m'y suis asservy à faire les Actes si égaux, qu'aucun n'a pas un Vers plus que l'autre, c'est une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la vérité les rendre les plus égaux qu'il se peut, mais il n'est pas besoin de cette exactitude. Il suffit qu'il n'y aye point d'inégalité notable, qui fatigue l'attention de l'Auditeur en quelques uns, & ne la remplisse pas dans les autres.

LA PLACE ROYALE.

Je ne puis dire tant de bien de celle cy que de la précédente. Les Vers en sont plus forts, mais il y a manifestement une duplicité d'action. Ali-dor dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angélique sa Maîtresse se donne à son amy Cléandre, & c'est pour cela qu'il luy fait rendre une fausse lettre qui le convainc de legereté, & qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquants pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, & la donne à Doraste contre son intention, & cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins forment ainsi l'un après l'autre deux actions, & donnent deux ames au Poëme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux perfonnes Epifodiques qui ne tiennent que le second rang dans la Pièce. Les premiers Acteurs y achèvent bizarrement,

& tout ce qui les regarde fait languir le cinquième Acte, où ils ne paroissent plus à le bien prendre que comme seconds Acteurs. L'Epilogue d'Alidor n'a pas la grace de celui de la Suivante, qui ayant été tres-intéressée dans l'action principale, & demeurant enfin sans Amant, n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa Maîtresse & de son père, qui ont tous deux leur conte, & les laisse rentrer, pour pester en liberté contre eux & contre sa mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-mesme, & fait par là connoître au Spectateur l'assiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon amy pour estre si mauvais Amant. Puisque sa passion l'imfortune tellement, qu'il veut bien outrager sa Maîtresse pour s'en défaire; il devoit se contenter de ce premier effort qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarrasser de nouveau pour l'intérêt d'un amy, & hazarder en sa considération un repos qui luy est si précieux. Cét amour de son repos n'empesche point qu'au cinquième Acte il ne se montre encor passionné pour cette Maîtresse, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'en défaire, & les trahisons qu'il luy a faites; de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il luy a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de Mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angélique sort de la bien-séance

en ce qu'elle est trop amoureuse, & se résout trop tost à se faire enlever par un homme, qui luy doit estre suspect. Cét enlèvement luy reüssit mal, & il a été bon de luy donner un mauvais succès, bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la Tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les Spectateurs. Il n'en est pas de mesme des fautes de cette nature, & elles pourroient engager un esprit jeune & amoureux à les imiter, si l'on voyoit que ceux qui les commettent vinssent à bout par ce mauvais moyen de ce qu'ils desirent.

Malgré cét abus introduit par la nécessité, & légitimé par l'usage, de faire dire dans la ruë à nos Amantes de Comédies ce que vray-semblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ay osé y placer Angélique durant la réflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude & l'imprudence de ses ressentimens, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine. J'ay mieux aimé rompre la liaison des Scènes, & l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce Poëme, à cela près, afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bien-séance pour elle, & plus de seureté pour l'entretien d'Alidor. Philis qui le voit sortir de chez elle, en auroit trop veu si elle les avoit aperceus tous deux sur le Théâtre; & au lieu du soupçon de quelque intelligence renouëe entre eux, qui la porte à l'observer durant le

bai, elle auroit eu fujet d'en prendre une entière certitude, & d'y donner un ordre, qui eust rompu tout le nouveau deffein d'Alidor, & l'intrigue de la Pièce. En voila assez fur celle-cy, je paffe aux deux qui restent dans ce Volume.

MÉDÉE.

Cette Tragédie a été traitée en Grec par Euripide, & en Latin par Sénèque, & c'est sur leur exemple que je me suis autorisé à en mettre le lieu dans une Place publique : quelque peu de vray-semblance qu'il y aye à y faire parler des Rois, & à y voir Médée prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence chez Euripide à tout le Chœur composé de Corinthiennes Sujettes de Créon, & qui devoient estre du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur Roy, leur Princeesse, & son mary, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce Prince.

Pour Sénèque, il y a quelque apparence qu'il ne luy fait pas prendre ces résolutions violentes en présence du Chœur, qui n'est pas toujours sur le Théâtre, & n'y parle jamais aux autres Acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans son quatrième Acte il luy fait achever ces enchantemens en Place publique, & j'ay mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir Médée dans le mesme cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à Créon des presens de cette Magicienne, offensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle luy demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande, que pour machiner quelque chose contre luy, & troubler les nopces de sa fille.

J'ay creu mettre la chose dans un peu plus de justesse par quelques précautions que j'y ay apportées. La première, en ce que Créüse souhaite avec passion cette robe que Médée empoisonne, & qu'elle oblige Jason à la tirer d'elle par adresse. Ainsi bien que les presens des ennemis doivent estre suspects, celui cy ne le doit pas estre, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait, qu'un payement qu'on luy arrache de la grace que ses enfants reçoivent. La seconde, en ce que ce n'est pas Médée qui demande ce jour de delay, qu'elle employe à sa vengeance, mais Créon qui le luy donne de son mouvement, comme pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il luy fait, dont il semble avoir honte en luy-mesme; & la troisième enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux luy en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre, avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'Episode d'Ægée n'est pas tout à fait de mon

invention. Euripide l'introduit en son troisiéme Acte, mais seulement comme un passant à qui Médée fait ses plaintes, & qui l'affeure d'une retraite chez luy à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de luy rendre. En quoy je trouve deux choses à dire. L'une, qu'Ægée étant dans la Cour de Créon ne parle point du tout de le voir : l'autre, que bien qu'il promette à Médée de la recevoir & protéger à Athènes après qu'elle se fera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là mesme, il luy témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pitheus à Troezéne, pour consulter avec luy sur le sens de l'Oracle qu'on venoit de luy rendre à Delphes, & qu'ainsi Médée seroit demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque temps chez Pitheus, où il fit l'amour à sa fille Æthra, qu'il laissa grosse de Thésée, & n'en partit point que sa grossesse ne fust constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce Monarque dans l'action de cette Tragédie, je le fais amoureux de Créüse, qui luy préfère Jason ; & je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il aye obligation à Médée de sa delivrance, & que la reconnoissance qu'il luy en doit l'engage plus fortement à sa protection, & mesme à l'épouser, comme l'Histoire le marque.

Pollux est de ces Personnages Protatiques, qui ne sont introduits que pour écouter la narration du Sujet. Je pense l'avoir déjà dit, & j'ajoute que ces Personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la Tragédie, parce que les événemens publics & éclatans dont elle est composée sont connus de tout le monde, & que s'il est aisé de trouver des gens qui les sçachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre. C'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux depuis son retour de Colchos avoit toujours été en Asie, où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit passé dans la Grèce que la Mer en sépare. Le contraire arrive en la Comédie. Comme elle n'est que d'intrigues particuliers, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent, mais jouvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer. Ainsi l'on n'y manque jamais de confidens, quand il y a matière de confidence.

Dans la Narration que fait Nérine au quatrième Acte on peut considérer, que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & que c'est assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot. C'est ce que fait voir icy Médée, qui ayant sçeu que Jason a arraché Créüse à ses ravisseurs, & pris Egée prisonnier, ne veut

point qu'on luy explique comment cela s'est fait. Lors qu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopatre dans la Mort de Pompée, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularitez ; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, mesme alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Sur tout dans les Narrations ornées & Pathétiques il faut tres soigneusement prendre garde en quelle assiette est l'ame de celuy qui parle, & de celuy qui écoute, & se passer de cet ornement qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliois à remarquer que la prison où je mets *Ægée* est un spectacle desagréable, que je conseillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'Acteur du Spectateur, & luy cachent toujours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonniers sur nos Théâtres quelques-uns de nos principaux Acteurs : mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des Gardes qui les suivent, & n'affoiblissent ny le spectacle, ny l'action, comme dans *Polyeucte*,

& dans Héraclius. J'ay voulu rendre visible icy l'obligation qu'Ægée avoit à Médée, mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je feray bien aise encor qu'on remarque la civilité de Jason envers Pollux à son départ. Il l'accompagne jusques hors de la ville, & c'est une adresse de Théâtre assez heureusement pratiquée, pour l'éloigner de Créon & Créüse mourants, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un Auteur est bien embarrassé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame, pour leur donner une juste impatience de la pousser au dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce Roy malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eust à parler qu'à Créüse, & à faire mourir cette Princesse avant que Médée se montre sur le balcon, afin que cet Amant en colère n'aye plus à qui s'adresser qu'à elle : mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fust pas auprès de sa Maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ay feint que les feux que produit la robe de Médée, & qui font périr Créon & Créüse, étoient invisibles, parce que j'ay mis leurs personnes sur la Scène dans la Catastrophe. Ce Spectacle de mourants m'étoit nécessaire pour remplir mon cinquième Acte, qui sans cela n'eust pû atteindre à la longueur ordinaire des nôtres : mais à dire

le vray, il n'a pas l'effet que demande la Tragédie, & ces deux mourants importunent plus par leurs cris & par leurs gémiffemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est, qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à Médée, qui attire si bien de son costé toute la faveur de l'Auditoire, qu'on excuse sa vengeance, après l'indigne traitement qu'elle a receu de Créon & de son mary, & qu'on a plus de compassion du desespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au stile, il est fort inégal en ce Poëme, & ce que j'y ay meslé du mien approche si peu de ce que j'ay traduit de Sénèque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge, pour faire discerner au Lecteur ce qui est de luy ou de moy. Le temps m'a donné le moyen d'amaasser assez de forces, pour ne laisser pas cette différence si visible dans le Pompée, où j'ay beaucoup pris de Lucain, & ne crois pas estre demeuré fort au dessous de luy, quand il a fallu me passer de son secours.

L'ILLUSION.

Je diray peu de chose de cette Pièce. C'est une galanterie extravagante qui a tant d'irregularitez, qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en aye rendu le succès assez favorable, pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier Acte ne semble qu'un Prologue. Les trois suivans forment une Pièce que je ne sçay comment nommer. Le succès en est Tragique,Adraste y est tué, & Clindor en péril de mort : mais le stile & les Personnages sont entièrement de la Comédie. Il y en a mesme un qui n'a d'estre que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, & dont il ne se trouve point d'original parmy les hommes. C'est un Capitan qui soutient assez son caractère de fanfaron pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque Langue que ce soit, qui s'en acquittent mieux. L'action n'y est pas complète, puisqu'on ne sçait à la fin du quatrième Acte qui la termine, ce que deviennent les principaux Acteurs, & qu'ils se desrobent plutôt au péril, qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est

assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une Tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote, & que j'ay tasché d'expliquer. Clindor & Isabelle étans devenus Comédiens, sans qu'on le sçache, y représentent une histoire, qui a du rapport avec la leur, & semble en estre la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention : mais c'est un trait d'Art pour mieux abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde, & rendre son retour de la douleur à la joye plus surprenant & plus agreable.

Tout cela cousu ensemble fait une Comédie, dont l'action n'a pour durée que celle de sa représentation, mais surquoy il ne feroit pas peur de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hazardent qu'une fois, & quand l'original auroit passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le stile semble assez proportionné aux matières, si ce n'est que Lyse en la sixième Scène du troisième Acte, semble s'élever un peu trop au dessus du caractère de Servante. Ces deux vers d'Horace luy serviront d'excuse, aussi-bien qu'au père du menteur, quand il se met en colère contre son fils au cinquième.

Interdum tamen & vocem Comedia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Je ne m'étendray pas davantage sur ce Poëme. Tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il aye quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, & qu'il paroist encore sur nos Théâtres, bien qu'il y aye plus de trente années qu'il est au Monde, & qu'une si longue révolution en aye en-févelé beaucoup sous la poussière, qui sembloient avoir plus de droit que luy de prétendre à une si heureuse durée.



MELITE,

COMEDIE.

ACTEURS.

ERASTE, Amoureux de Mélite.

TIRCIS, Amy d'Eraste & son Rival.

PHILANDRE, Amant de Cloris.

MELITE, Maîtresse d'Eraste & de Tircis.

CLORIS, Sœur de Tircis.

LISIS, Amy de Tircis.

CLITON, Voisin de Mélite.

LA NOURRICE de Mélite.

La Scène est à Paris.



MELITE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

Je te l'avouë, amy, mon mal est incurable,
Je n'y sçay qu'un remède, & j'en suis incapable :
Le change seroit juste après tant de rigueur,
Mais malgré ses dédains Mélite a tout mon cœur.
Elle a sur tous mes sens une entière puissance,
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon ressentiment,
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étrainte,
Et par un si doux charme aveugle ma raison,
Que je cherche mon mal, & fuy ma guérison.

Son œil agit sur moy d'une vertu si forte,
Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
Et soutient mon amour contre sa cruauté :
Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon ame,
N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flame,
Et qui sans m'asseurer ce qu'il semble m'offrir,
Me fait plaître en ma peine & m'obstine à souffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, amy, d'une humeur admirable !
Pour paroître éloquent tu te feins misérable,
Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
Je sçaurois adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t' imagine pas qu'ainsi sur ta parole
D'une fausse douleur un amy te console :
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toy n'eut jamais de mépris.

ERASTE.

Son gracieux accueil & ma persévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence :
Ses mépris sont cachez, & s'en font mieux sentir,
Et n'étant point connus on n'y peut compâtir.

TIRCIS.

En étant bien reçu, du reste que t'importe ?
C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

ERASTE.

Cét accès favorable, ouvert, & libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux.

Elle souffre aisément mes soins, & mon service,
Mais loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'Hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne dissimulons point, tu régles mieux ta flame,
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ERASTE.

Quoy, tu sembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je croy malaisément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable
Règlent d'une moitié le choix invariable,
Tu ferois incivil de la voir chaque jour,
Et ne luy pas tenir quelques propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'Hyménée.
Tu sçais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis...

ERASTE.

Trêve de ces raisons,
Mon amour s'en offense, & tiendrait pour supplice,
De recevoir des loix d'une sale avarice;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS.

Si c'est-là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sçais guère encor ce que c'est que de vivre.

Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est-là qu'un apprentif doit s'instruire à parler :
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur presence,
La mode nous oblige à cette complaisance,
Tous ces discours de Livre alors sont de faison,
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on brisera toute sorte d'obstacles,
Mais du vent & cela doivent estre tout un.

ERASTE.

Passé pour des beautés qui sont dans le commun :
C'est ainsi qu'autrefois j'amusay Crisolite,
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
Malgré tes sentimens il me faut accorder
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle,
Les Graces à l'envy descendirent des Cieux
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux,
Et l'Amour, qui ne pût entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRCIS.

Tu le prens d'un haut ton, & je croy qu'au besoin
Ce discours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne sçais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme fust-elle entre toutes choisie,

On en voit en six mois passer la fantaisie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité;
Au premier qui luy parle, ou jette l'œil sur elle,
Mille fottes frayeurs luy brouillent la cervelle,
Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favory,
Un charme pour tout autre, & non pour un mary.

ERASTE.

Ces caprices honteux & ces chimères vaines
Ne sçauroient ébranler des cervelles bien saines,
Et quiconque a sçu prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appas d'un suborneur.

TIRCIS.

Peut-estre dis-tu vray, mais ce choix difficile
Assez & trop souvent trompe le plus habile,
Et l'Hymen de foy-mesme est un si lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux costez d'une femme!
Perdre pour des enfants le repos de son ame!
Voir leur nombre importun remplir une maison!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raison!

ERASTE.

Mais il y faut venir, c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on refuit, tost ou tard on s'y brûle,
Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé:
Toy-mesme qui fais tant le cheval échapé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.

Alors ne pense pas que j'épouse un village.

Je règle mes desirs suivant mon intérêt.
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerois plus qu'Amince & qu'Hyppolite,
Son revenu chez moy tiendrait lieu de mérite :
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens,
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine,
Et l'Hymen qui succède à ces folles amours,
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondemens de si peu de durée,
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur,
Et tu ne peux trouver de si douces caresses,
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

ERASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
A peine pourrais-tu conserver ton avis.

TIRCIS.

La raison en tous lieux est également forte.

ERASTE.

L'essai n'en coûte rien, Mélite est à sa porte ;
Allons, & tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmants appas, tant de brillants attraits,
Que tu seras forcé toi-même à reconnoître
Que si je suis un fou j'ay bien raison de l'être.

TIRCIS.

Allons, & tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

SCENE II.

ERASTE, MELITE, TIRCIS.

ERASTE.

De deux amis, Madame, appeîsez la querelle,
Un esclave d'Amour le défend d'un rebelle,
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier & vain qu'il en est, peut estre ainsi nommé.
Comme dès le moment que je vous ay servie
J'ay creu qu'il étoit seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits sème quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médîsance,
Avec tant de malheur, ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrez & si pleins d'équité
N'ont pû se garantir de sa subtilité,
Et je l'amène icy n'ayant plus que répondre,
Affeuré que vos yeux le sçauroient mieux confondre.

MELITE.

Vous deviez l'asseurer plutôt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le seconderoit.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur sort destinez.

MELITE.

Ce reproche fans cause avec raison m'étonne,
Je ne reçois d'amour & n'en donne à personne;
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais?

ERASTE.

Ils vous font trop aîsez, & par vous deormais
La Nature pour moy montre son injustice,
A pervertir son cours pour me faire un supplice.

MELITE.

Supplice imaginaire, & qui sent son moqueur.

ERASTE.

Supplice qui déchire & mon ame & mon cœur.

MELITE.

Il est rare qu'on porte avec si bon visage
L'ame & le cœur ensemble en si triste équipage.

ERASTE.

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs,
Mon visage du votre emprunte les couleurs.

MELITE.

Faites mieux, pour finir vos maux & votre flame
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ERASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MELITE.

Et quoy ! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces !

ERASTE.

Penferiez-vous y voir la moindre de vos graces?
De fi frefles fujets ne fçauroient exprimer
Ce que l'Amour aux cœurs peut luy feul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuiffance,
Cette legere idee & foible connoiffance
Que vous aurez par eux de tant de raretez
Vous mettra hors du pair de toutes les beautez.

MELITE.

Voila trop vous tenir dans une complaifance,
Que vous deuffiez quitter, du moins en ma prefence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir fujet de m'entreprendre mieux.

ERASTE.

Le rapport de mes yeux aux dépens de mes larmes
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'estre ingrate, il faut de vofre part
Reconnoiftre les dons que le Ciel vous départ.

ERASTE.

Voyez que d'un fecond mon droit fe fortifie.

MELITE.

Voyez que fon fecours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujourns avec la verité.

MELITE.

Si vous la voulez fuivre, elle eft de mon cofté.

TIRCIS.

Ouy sur vostre visage, & non en vos paroles.
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles,
Et prenant désormais des sentimens plus doux,
Ne foyez plus de glace à qui bruste pour vous.

MELITE.

Un ennemy d'amour me tenir ce langage !
Accordez vostre bouche avec vostre courage,
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ay connu mon erreur auprès de vos appas,
Il vous l'avoit bien dit.

ERASTE.

Ainsi donc par l'issuë
Mon ame sur ce point n'a point été deceuë ?

TIRCIS.

Si tes feux en son cœur produisoient mesme effet,
Croy-moy, que ton bon-heur seroit bien-tost parfait.

MELITE.

Pour voir si peu de chose aussi-tost vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire,
Mais je pourrois bien-tost, à m'entendre flater,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter,
Excusez ma retraite.

ERASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui seule dépend, & ma joye, & ma peine.

MELITE.

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez vostre esprit & le mien en repos.

SCENE III.

ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

Maintenant suis-je un fou? méritay-je du blafme?
Que dis-tu de l'objet, que dis-tu de ma flame?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en die? elle a je ne fçay quoy
Qui ne peut consentir que l'on demeure à foy;
Mon cœur, jusqu'à present à l'amour invincible,
Ne se maintient qu'à force aux termes d'ensensiblle,
Tout autre que Tircis mourroit pour la servir.

ERASTE.

Confesse franchement qu'elle a fçeu te ravir,
Et que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
Rien que nostre amitié ne t'en peut détourner;
Mais ta Muse du moins facile à suborner
Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
A de puiffants efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet ayant veu tant & de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ERASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je brûle jamais, je veux brûler sans crime.

ERASTE.

Mais si sans y penser tu te trouvois surpris?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces discours de plaintes & d'alarmes,
De soupirs, de sanglots, de tourmens, & de larmes,
C'est dequoy fort souvent je bafis ma chanson,
Mais j'en connoy, sans plus, la cadence & le son.
Souffre qu'en un Sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre,
Tu le pourras donner comme venant de toy.

ERASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loy
Verra ma passion pour le moins en peinture :
Je doute neantmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentimens.

TIRCIS.

Me prépare le Ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage.

ERASTE.

Adieu, je suis content, j'ay ta parole en gage,
Et sçay trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS *seul.*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir,
Et les meilleurs amis lors que son feu les presse
Font bien-tost vanité d'oublier leur promesse.

SCENE IV.

PHILANDRE, CLORIS.

PHILANDRE.

Je meure, mon foucy, tu dois bien me haïr,
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point, à ta mine je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Si-tost que j'auray sçeu quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sçache donc qu'il ne vient finon de trop d'amour.

CLORIS.

J'eusse osé le gager, qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porteroit son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, & que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire:
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,

Les traits de ton visage, & ceux de ton esprit,
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moy je suis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainsi tes sens trompez te puissent obliger
A chérir ta Cloris & jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foy qui t'en donne une entière assurance.

CLORIS.

Voila fort doucement dire que sans ta foy
Ma beauté ne pourroit te conserver à moy.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle Maitresse,
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse,
Ma passion en est la cause, & non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait,
Qu'on ne peut te servir, sans voir sur ton visage
Dequoy rendre constant l'esprit le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en conte point tant de ma perfection,
Tu dois estre assuré de mon affection,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blasme secret,
Je suis belle à tes yeux, il suffit, sois discret,
C'est mon plus grand bonheur, & le seul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu sçais adroitement adoucir mon martyre :
Mais parmy les plaisirs qu'avec toy je ressens,
A peine mon esprit ose croire mes sens,
Toujours entre la crainte, & l'espoir en balance ;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserois-je prétendre en ce peu de rapport ?

CLORIS.

Du moins ne prétens pas qu'à present je te louë,
Et qu'un mépris rusé que ton cœur desavouë
Me mette sur la langue un babil affété
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :
Au contraire, je veux que tout le monde sçache
Que je connois en toy des defauts que je cache.
Quiconque avec raison peut estre negligé,
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toy, tu te crois de beaucoup plus aimable.

CLORIS.

Sans doute, & qu'aurois-tu qui me fust comparable ?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, & reconnoy qu'en moy
On peut voir quelque chose aussi parfait que toy.

CLORIS.

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta veuë est charmée.

Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait,
Que ceux qu'il a reçeus de ton charmant portrait,
Et qui tout aussi-tôt que tu t'es fait paroître,
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenestre.

CLORIS.

Le trait n'est pas mauvais, mais puisqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Et nos feux tous pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainsi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours,
Cependant en faveur de ma longue souffrance...

CLORIS.

Tay-toy, mon frère vient.

SCENE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en croy l'apparence,
Mon arrivée icy fait quelque contre-temps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous voy si contens,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble

Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins forciers que moy pourroient bien deviner
Qu'un troisiéme ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dy ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
Puis qu'un Hymen sacré promis ces jours passez
Sous ton consentement les autorise assez.

TIRCIS.

Ou je te connoy mal, ou son heure tardive
Te desoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS.

Affeurément.

CLORIS.

Le sujet?

TIRCIS.

J'en ay trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il est vray, je te jure,

J'ay veu je ne sçay quoy...

CLORIS.

Dy tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foy, si ton Philandre avoit veu de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iroient guère mieux.

CLORIS.

J'ay trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moy qui puisse le surprendre.

TIRCIS.

Tes vanitez à part, repose-t'en sur moy,
Que celle que j'ay veüe est bien autre que toy.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame est ravie,
Ce blasphème à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord, sans nous mettre en pourpo

CLORIS.

Encor cette beauté, ne la nomme-t'on point ?

TIRCIS.

Non pas si-tost. Adieu, ma présence importune
Te laisse à la mercy d'Amour, & de la Brune,
Continuez les jeux que vous avez quittez.

CLORIS.

Ne croy pas éviter mes importunitiez ;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vay de tes pas me rendre inséparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret,
Adieu, ne perds point temps.

CLORIS.

O l'amoureux discret !
Et bien, nous allons voir si tu sçauras te taire.

PHILANDRE. *Il retient Cloris qui fuit son frère.*
C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère !

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curiosité,
Ce n'est pas envers toy grande infidélité :
Souffre que je desrobe un moment à ma flame,
Pour lire malgré luy jusqu'au fond de son ame,
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

PHILANDRE.

Quoy, c'est là tout l'état que tu fais de mes feux !

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour estre curieuse,
Et ta flame à mon cœur n'est pas moins précieuse,
Conserve-moy le tien, & sois seur de ma foy.

PHILANDRE.

Ah folle, qu'en t'aimant il faut souffrir de toy !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

Je l'avois bien préveu que ce cœur infidelle
Ne se défendroit point des yeux de ma crüelle,
Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si-toſt qu'il l'aborda, je leus ſur ſon viſage
De ſa déloyauté l'inaillible préſage;
Un inconnu friſſon dans mon corps épandu,
Me donna les avis de ce que j'ay perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou ſi malgré ſes ſoins le hazard me la montre,
Si je puis l'aborder, ſon diſcours ſe confond,
Son eſprit en deſordre à peine me répond,
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presques à tous momens le ramène en luy meſme,
Et tout reſveur qu'il eſt, il n'a point de ſoucis
Qu'un ſoupir ne trahiſſe au ſeul nom de Tircis.
Lors par le prompt eſſet d'un changement étrange
Son ſilence rompu ſe déborde en louange;
Elle remarque en luy tant de perfections,
Que les moins éclairez verroient ſes paſſions;

Sa bouche ne se plaist qu'en cette flaterie,
Et tout autre propos luy rend la resverie.
Cependant chaque jour au discours attachez,
Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachez,
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble,
Encor hier sur le soir je les surpris ensemble,
Encor tout de nouveau je la voy qui l'attend.
Que cét œil assuré marque un esprit content !
Perds tout respect, Eraste, & tout soin de luy plaire,
Ren, sans plus différer, ta vengeance exempleire ;
Mais il vaut mieux t'en rire, & pour dernier effort
Luy montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MELITE.

ERASTE.

Quoy, seule & sans Tircis ! vraiment c'est un prodige,
Et ce nouvel amant déjà trop vous neglige,
Laisant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MELITE.

Vous sçavez que son ame en est fort dépourveüe.

ERASTE.

Toutesfois, ce dit-on, depuis qu'il vous a veüe,
Il en porte dans l'ame un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

MELITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice,
L'Amour ainfi qu'à luy me paroît un fupplîce,
Et la froideur qu'augmente un fi lourd entretien
Le réfout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ERASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MELITE.

Pour tant de vanité j'ay trop peu de mérite.

ERASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?

MELITE.

Un peu plus que pour vous.

ERASTE.

De vray, j'ay reconnu,
Vous ayant pû fêrvir deux ans & davantage,
Qu'il faut fi peu que rien à toucher mon courage.

MELITE.

Encor fi peu que c'eft vous étant refusé,
PrésumeZ comme ailleurs vous ferez méprisé.

ERASTE.

Vos mépris ne font pas de grande conféquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y penfe;
Sçachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne ferois plus que fort mal écouté.

MELITE.

Sans que mes aétions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,

Et s'il m'osoit tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ERASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bien-tôt d'humeur & de langage :
Caressé maintenant aussi-tôt qu'aperçu,
Qu'auroit-il à se plaindre, étant si bien reçu?

MELITE.

Eraste, voyez-vous, trêve de jalousie,
Purgez votre cerveau de cette frénésie,
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections?
Est-ce à votre chagrin que j'en doy rendre conte?

ERASTE.

Non, mais j'ay malgré moy pour vous un peu de honte,
De ce qu'on dit par tout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

MELITE.

Ne soyez en soucy que de ce qui vous touche.

ERASTE.

Le moyen sans regret de vous voir si farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur?

MELITE.

Ce n'est pas contre luy qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médifance :
Adieu, souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moy plus que vous ne pensez.

SCENE III.

ERASTE.

C'est-là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice ?
C'est ce que j'ay gagné par deux ans de service ?
C'est ainsi que mon feu s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé ?
Tu m'oses préférer un traître qui te flatte ;
Mais dans ta lascheté ne croy pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes ressentimens
Je laisse aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu si public qu'en feroit ma colère
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame légère,
Et me convaincroit trop de ce desir abjet
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je sçauray me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence :
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tien, déloyal amy, tien ton ame assourée
Que ton heur surprenant aura peu de durée,
Et que par une adresse égale à tes forfaits
Je mettray le desordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe & vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite,
A servir qui l'achète il est toujours tout prest,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.
Allons sans perdre temps luy payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser sa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant Sonnet,
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'est à quelque beauté que ta Muse l'adresse?

TIRCIS.

En faveur d'un amy je flate sa Maitresse.
Voy si tu le connois, & si parlant pour luy
J'ay sceu m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET.

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable.

CLORIS.

Ah, frère, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas supportable
De me rompre si-tost.

CLORIS.

C'étoit sans y penser.
Achève.

TIRCIS.

Tay-toy donc, je vay recommencer.

SONNET.

*Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable,
Il n'est rien de solide après ma loyauté,
Mon feu comme son teint se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.*

*Quoy que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable,
Et bien qu'elle ait au sien la mesme cruauté,
Ma foy pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.*

*C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que sans estre aimé je brusle pour Mélite.*

*Car de ce que les Dieux nous envoyant au jour
Donnèrent pour nous deux d'amour & de mérite,
Elle a tout le mérite, & moy j'ay tout l'amour.*

CLORIS.

Tu l'as fait pour Eraste?

TIRCIS.

Ouy, j'ay dépeint sa flame.

CLORIS.

Comme tu la ressens peut-estre dans ton ame?

TIRCIS.

Tu sçais mieux qui je suis, & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frère, vois-tu, ton silence t'abuse,
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse :

Les tiens m'avoient bien dit malgré toy que ton cœur
Souûpiroit sous les loix de quelque objet vainqueur,
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise
Si-tost qu'au premier vers ton Sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je bruslois de sçavoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite?

CLORIS.

Pour Mélite, & de plus que ta flame n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris? mon Sonnet?

CLORIS.

Justement.

TIRCIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'auroit arrêté
S'il falloit que l'amour fust tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidelle
De ce qu'Eraste souffre en servant cette belle;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ay toujours assez de satisfaction.

CLORIS.

Montre, si tu dis vray, quelque peu plus de joye,
Et ren-toy moins resveur afin que je te croye.

TIRCIS.

Je resve, & mon esprit ne s'en peut exempter ;
Car si-tost que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Eraste s'en offense, & s'oppose à Mélite,
Tantost je suis amy, tantost je suis rival,
Et toujours balancé d'un contrepoids égal,
J'ay honte de me voir insensible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide,
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne sçait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voila bien des détours pour dire au bout du conte
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte ;
Tu présumes par là me le persuader,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelqu'autre,
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nostre,
Chacun en son affaire est son meilleur amy,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demy.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma resverie.

CLORIS.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect,
Son bien te fait resver, & non pas son respect,

Et toute amitié bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta Maitresse.

TIRCIS.

Tu devines, ma sœur, cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Eraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouser

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CLORIS.

Laisse-le donc jaser.

Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne.
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne :
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion.
Le temps ne la rendra que plus grande & plus forte.
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte,
Et sans rien hazarder à la moindre longueur
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mère peut agir de puissance absoluë.

CLORIS.

Croy que déjà l'affaire en feroit resoluë,

Et qu'il auroit déjà dequoy se contenter
Si sa mère étoit femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminuë, & ma douleur s'appaise,
Mais si je t'abandonne, excuse mon trop d'aïse.
Avec cette lumière & ma dextérité
J'en veux aller sçavoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moy, je m'en vay paisiblement attendre
Le retour désiré du paresseux Philandre.
Un moment de froideur luy fera souvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

ERASTE *luy donnant une Lettre.*

Va-t'en chercher Philandre, & dy-luy que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrite,
Dy-luy que sa pudeur ne sçauroit plus cacher
Un feu qui la consume, & qu'elle tient si cher,
Mais pren garde surtout à bien jouer ton rôle,
Remarque sa couleur, son maintien, sa parole,
Voy si dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de son intention.

CLITON.

Cela vaut fait, Monsieur.

ERASTE.

Mais après ce message
Sçache avec tant d'adresse ébranler son courage,
Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON.

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité,
Il faudra malgré-luy qu'il donne dans le piège,
Ma teste sur ce point vous servira de plége,
Mais aussi, vous sçavez...

ERASTE.

Ouy, va, sois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent,
Et je n'ay que trop veu par mon expérience...
Mais tu reviens bien-tost?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monsieur, il ne nous faut qu'un moment de loisir,
Et vous pourrez vous-mesme en avoir le plaisir.

ERASTE.

Comment?

CLITON.

De ce carfour j'ay vû venir Philandre,
Cachez-vous en ce coin, & de là sçachez prendre
L'occasion commode à seconder mes coups.
Par là nous le tenons. Le voicy, sauvez-vous.

SCENE VI.

PHILANDRE, ERASTE, CLITON.

PHILANDRE. *Eraste est caché & les écoute.*

Quelle réception me fera ma Maitresse?
Le moyen d'excuser une telle paresse?

CLITON.

Monfieur, tout à propos je vous rencontre icy
Expressément chargé de vous rendre cecy.

PHILANDRE.

Qu'est-ce?

CLITON.

Vous allez voir en lisant cette lettre
Ce qu'un homme jamais n'oseroit se promettre,
Ouvrez-la seulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SUPPOSÉE

DE MELITE A PHILANDRE.

*Malgré le devoir & la bien-seance du fêxe, celle-cy
m'échape en faveur de vos mérites, pour vous ap-
prendre que c'est Mélite qui vous écrit, & qui vous
aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous*

une reciproque affection, contentez-vous de cet entretien par lettres, jusques à ce qu'elle ait osé de l'esprit de sa mère quelques personnes qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

ERASTE *feignant d'avoir leu la lettre par dessus son épaule.*

C'est donc la vérité, que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Eraste & Tircis ont en vain débattu!
Vraiment dans un tel choix mon regret diminué,
Outre qu'une froideur depuis peu survenuë,
De tant de vœux perdus ayant sçeu me lasser,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débarasser.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brusse pour cette belle?

ERASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rebelle?

ERASTE.

Luy-mesme.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demy,
Tu peux le retirer en faveur d'un amy;
Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre,
Etant pris une fois, je ne suis plus à prendre.

Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
C'est de m'en revancher par un zèle impuissant,
Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, s'il se peut, sa flame vers son frère.

ERASTE.

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ERASTE.

Je veux qu'elle ait en soy quelque chose d'aimable,
Mais enfin à Mélite est-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit, ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas,
J'aime l'une, & mon cœur pour toute autre insensible...

ERASTE.

Avise toutesfois, le prétexte est plausible.

PHILANDRE.

J'en ferois mal voulu des hommes & des Dieux.

ERASTE.

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoy gist ce mieux?

ERASTE.

En esprit, en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de Maitresse !

ERASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, & si je m'y connoy,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moy.

ERASTE.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une & l'autre hazarde.
L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris,
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une au desceu des siens te montre son ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur,
L'une...

PHILANDRE.

Adieu, des raisons de si peu d'importance
Ne pourroient en un siècle ébranler ma constance.

Il dit ce vers à Cliton tout bas.

Dans deux heures d'icy tu viendras me revoir.

CLITON.

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ERASTE *seul.*

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce,
Cloris déjà sur luy n'a presque plus de force.

Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur,
Ruinant tout ensemble, & le frère, & la sœur.

SCENE VII.

TIRCIS, ERASTE, MELITE.

TIRCIS.

Eraste, arrête un peu.

ERASTE.

Que me veux-tu ?

TIRCIS.

Te rendre
Ce Sonnet que pour toy j'ay promis d'entreprendre.

MELITE *au travers d'une jalousie cependant qu'Eraste
lit le Sonnet.*

Que font-ils là tous deux ? qu'ont-ils à démesler ?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller,
Du moins les complimens dont peut-estre ils se joüent
Sont des civilitez qu'en l'ame ils defavoüent.

TIRCIS.

J'y donne une raison de ton sort inhumain,
Allons, je le veux voir presenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame est blessée.

ERASTE *luy rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis, quelque affaire pressée
Fait que je ne sçaurois pour l'heure m'en charger,
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

TIRCIS *seul.*

La belle humeur de l'homme ! ô Dieux, quel personnage !
Quel amy j'avois fait de ce plaissant visage !
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remercement que j'auray de mes Vers.
Je manque à son avis d'assurance, ou d'adresse
Pour les donner moy-mesme à sa jeune Maitresse,
Et prendre ainsi le temps de dire à sa beauté
L'empire que ses yeux ont sur ma liberté.
Je pense l'entrevoir par cette jalousie :
Ouy, mon ame de joye en est toute saisie.
Helas ! & le moyen de pouvoir luy parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller ?
Que cette joye est courte, & qu'elle est cher venduë !
Toutesfois tout va bien, la voila descenduë,
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moy,
Que dy-je ! en s'avançant elle m'appelle à foy.

SCENE VIII.

TIRCIS, MELITE.

MELITE.

Hé bien qu'avez-vous fait de votre compagnie ?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ay-je eu loisir de luy dire deux mots,
Qu'aussi-tost le fantasque en me tournant le dos
S'est échapé de moy.

MELITE.

Sans doute il m'aura veuë,
Et c'est de là que vient cette fuite impréveuë.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'eust jamais pensé?

MELITE.

Vous ne sçavez donc rien de ce qui s'est passé?

TIRCIS.

J'aimerois beaucoup mieux sçavoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en vostre bonne grace.

MELITE.

Meilleure aucunement qu'Eraste ne voudroit.
Je n'ay jamais connu d'amant si mal-adroit,
Il ne sçauroit souffrir qu'autre que luy m'approche.
Dieux! qu'à vostre sujet il m'a fait de reproche!
Vous ne sçauriez me voir sans le desobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes soucis c'est là le plus léger,
Toute une légion de rivaux de sa forte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MELITE.

Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MELITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour luy faire dépit, j'en croiray quelque chose.

TIRCIS.

Mais afin qu'il receust un entier déplaisir,
Il faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir,
Et quitter ces discours de volonteز sujettes,
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
Vous mesme consultez un moment vos appas,
Songez à leurs effets, & ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous mesme :
Un si digne sujet ne reçoit point de loy,
De règle, ny d'avis d'un autre que de soy.

MELITE.

Ton mérite plus fort que ta raison flateuse
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je doy tout à ma mère, & pour tout autre amant
Je voudrois tout remettre à son commandement :
Mais attendre pour toy l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce seroit trop, tes rares qualitez
Dispensent mon devoir de ces formalitez.

TIRCIS.

Que d'amour & de joye un tel aveu me donne !

MELITE.

C'est peut-estre en trop dire, & me montrer trop bonne,
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un respect sincère
Attacher mon bon-heur à celui de vous plaire,

N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit,
Et si vous en voulez un ferment par écrit,
Ce Sonnet que pour vous vient de tracer ma flame
Vous fera voir à nu jusqu'au fond de mon ame.

MELITE.

Garde bien ton Sonnet, & pense qu'aujourd'huy
Mélite veut te croire autant & plus que luy.
Je le prens toutesfois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu, fois moy fidelle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

O Ciel! jamais amant eut-il un fort plus doux!

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.

Tu l'as gagné, Mélite, il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus long-temps insensible :
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses,
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses.
Ah ! Mélite, pardon, je t'offense à nommer
Celle qui m'empescha si long-temps de t'aimer.

Souvenirs importuns d'une amante laissée,
Qui venez malgré moy remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joye,
Et retournant troubler celle qui vous envoie,
Dites-luy de ma part pour la dernière fois
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flame,
Ou que s'il en demeure encor un peu dans l'ame,
Je souhaite en faveur de ce reste de foy
Qu'elle puisse gagner au change autant que moy.

Dites-luy que Mélite ainfi qu'une Déesse
Est de tous nos defirs fouveraine maitrefse,
Difpofe de nos cœurs, force nos volontez,
Et que par fon pouvoir nos Destins furmontez
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle,
Enfin que tous mes vœux... _

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

Philandre.

PHILANDRE.

Qui m'appelle?

TIRCIS.

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut estre parfait fans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'uferois envers toy d'une fotte prudence,
Si je faisois deffein de te diffimuler
Ce qu'auffi-bien mes yeux ne içauroient te celer.

PHILANDRE.

En effet fi l'on peut te juger au vifage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,

Ce qu'ils montrent de joye à tel point me surprend,
Que je n'en puis trouver de fujet assez grand.
Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en donnent.

TIRCIS.

Que fera le fujet, si les signes t'étonnent?
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner,
C'est quand tu l'auras sçeu qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le sçauray pas sans marque plus expresse.

TIRCIS.

Possesseur, autant vaut...

PHILANDRE.

Dequoy?

TIRCIS.

D'une Maitresse,
Belle, honneste, jolie, & dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant,
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il est vray qu'elle est belle,
Tu n'as pas mal choisi, mais...

TIRCIS.

Quoy, mais?

PHILANDRE.

T'aime-t'elle?

TIRCIS.

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur ?

TIRCIS.

Et de cœur.

Je t'en reponds.

PHILANDRE.

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE.

Ecoute, j'en ay vu de toutes les façons.
J'en ay vu qui sembloient n'être que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il souffroit de contrainte ;
J'en ay vu, mais beaucoup, qui sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du passe-temps d'une folle jeunesse,
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,
Et pratiquoient sous-main d'autres affections :
Mais j'en ay vu fort peu de qui les passions
Fussent d'intelligence avec tout le visage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage.
De sa possession je me tiens aussi sûr
Que tu te peux tenir de celle de ma sœur.

PHILANDRE.

Donc, si ton espérance à la fin n'est deceüe,
Ces deux amours auront une pareille issue?

TIRCIS.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaisir j'en veux estre d'accord.
Cependant, appren moy comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui se faire entendre aux esprits des amants,
Un coup d'œil, un soupir...

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à duper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS.

Sa parole, & sa foy.

PHILANDRE.

Encor c'est quelque chose, achève & conte moy
Les petites douceurs, les aimables tendresses,
Qu'elle se plaist à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,

Qui n'en font pas toujours de fort feurs témoignages,
Je n'ay que sa parole, & ne veux que sa foy.

PHILANDRE.

Je connoy donc quelqu'un plus avancé que toy.

TIRCIS.

J'entens qui tu veux dire, & pour ne te rien feindre,
Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraste qu'ont banny ses dédains rigoureux...

PHILANDRE.

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connoy que luy qui soupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendray point plus long-temps en cervelle :
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possède ses amours,
Et la dissimulée, au mépris de ta flame,
Par lettres chaque jour luy fait don de son ame.

TIRCIS.

De telles trahisons luy sont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux par pitié tirer de cette erreur.
Tantost, sans y penser, j'ay trouvé cette lettre,
Tien, voy ce que tu peux désormais t'en promettre.

LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

*Je commence à m'estimer quelque chose puis que je
vous plais, & mon miroir m'offense tous les jours, ne*

me représentant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut estre pour mériter vostre affection. Aussi je veux bien que vous sçachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tasche de suppléer au défaut des graces que le Ciel luy a refusées.

Maintenant qu'en dis-tu ? n'est-ce pas t'affronter ?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raison ?

TIRCIS.

Le porteur a sceu combien je t'aime,
Et par galanterie il t'a pris pour moy-mesme,
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voila bien te flater plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encor un coup je sois ainsi deçeu.

PHILANDRE.

Ouy, j'ay quelque billet que tantost j'ay receu,
Et puis qu'il est pour toy...

TIRCIS.

Que ta longueur me tuë !

Dépêche.

PHILANDRE.

Le voila que je te restituë.

AUTRE LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis, je le souffre encor, afin que par sa bantise je remarque plus exactement ses défauts, & les fasse mieux goûter à ma mère. Après cela Philandre & Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le frère & la sœur ont repu leurs espérances.

Te voila tout rêveur, cher amy, par ta foy
Crois-tu que ce billet s'adresse encor à toy ?

TIRCIS.

Traître, c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée,
C'est ainsi qu'à sa foy Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer ?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moy devoit estre sans bornes ?
Suy-moy tout de ce pas, que l'épée à la main
Un si cruel affront se répare soudain ;
Il faut que pour tous deux ta teste me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplaïs au Monde,

Cherche en ce defespoir qui t'en veuille arracher :
Quant à moy, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS.

Quoy, tu crains le duël !

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la fuite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raisonnement & si peu de courage
Sont de tes lâcheté le digne témoignage.
Viens, ou dy que ton sang n'oseroit s'exposer.

PHILANDRE.

Mon sang n'est plus à moy, je n'en puis disposer.
Mais puis que ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendray dès ce soir le congé de Mélite.
Adieu.

SCENE III.

TIRCIS.

Tu fuis, perfide, & ta legereté
T'ayant fait criminel, te met en feureté !
Revien, revien défendre une place usurpée,
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fay voir que l'infidelle en se donnant à toy
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moy,

Soutien son jugement, & fauve ainsi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flame.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discretion honteusement laissées,
O gages qu'il néglige ainsi que superflus,
Je ne sçay qui de nous vous diffamez le plus,
Je ne sçay qui des trois doit rougir davantage,
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage,
Son amant un parjure, & moy sans jugement
De n'avoir rien prévu de leur déguisement.
Mais il le falloit bien, que cette ame infidelle
Changeant d'affection prist un traître comme elle,
Et que le digne amant qu'elle a sçeu rechercher
A sa déloyauté n'eust rien à reprocher.
Cependant j'en croyois cette fausse apparence,
Dont elle repaissoit ma frivole espérance,
J'en croyois ses regards, qui tous remplis d'amour
Etoient de la partie en un si lasche tour.
O Ciel, vit-on jamais tant de supercherie
Que tout l'extérieur ne fust que tromperie?
Non, non, il n'en est rien, une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Foibles & seuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche,
Mélite me chérit, elle me l'a juré,
Son oracle receu je m'en tiens assuré.
Que dites-vous là-contre? êtes vous plus croyables?
Caractères trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir, mais vos efforts sont vains,

Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.
A ce doux souvenir ma flame se r'allume,
Je ne sçay plus qui croire, ou d'elle, ou de sa plume,
L'un & l'autre en effet n'ont rien que de léger,
Mais du plus, ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flateurs que mon feu me suggère,
Je voy trop clairement qu'elle est la plus légère,
La foy que j'en receus s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image,
Où son cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Ouy, j'enrage, je meurs, & tous mes sens troublez
D'un excès de douleur se trouvent accablez,
Un si crüel tourment me gesne, & me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyr,
Mais cachons-en la honte, & nous donnons du moins
Ce faux soulagement en mourant sans témoins
Que mon trépas secret empesche l'infidelle
D'avoir la vanité que je fois mort pour elle.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

CLORIS.

Mon frère en ma faveur retourne sur tes pas,
Dy-moy la vérité, tu ne me cherchois pas.
Et quoy, tu fais semblant de ne me pas connoître?
O Dieux! en quel état te voy-je icy paroître!
Tu passis tout à coup, & tes louches regards

S'élancent incertains presque de toutes parts !
Tu manques à la fois de couleur, & d'haleine !
Ton pied mal affermy ne te soutient qu'à peine !
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens !

TIRCIS.

Puisque tu veux sçavoir le mal que je ressens,
Avant que d'assouvir l'inéxorable envie
De mon fort rigoureux qui demande ma vie,
Je vay t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon mal-heur & le tien :
En nos chastes amours de tous deux on se moque,
Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe & me suffoque,
Adieu, ma sœur, Adieu, je ne puis plus parler,
Lis, & si tu le peux, tâche à te consoler.

CLORIS.

Ne m'échape donc pas.

TIRCIS.

Ma sœur, je te supplie...

CLORIS.

Quoy ? que je t'abandonne à ta mélancolie ?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS.

Helas ! quelle injustice !

CLORIS. *après avoir leu les lettres qu'il lui a
données.*

Est-ce là tout, fantasque ?
Quoy ? si la déloyale enfin lève le masque,

Oses-tu te fâcher d'estre defabusé?
Appren qu'il te faut estre en amour plus rusé,
Appren que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que les yeux aidant à ce déguisement,
Nostre sexe a le don de tromper finement.
Apprens aussi de moy que ta raison s'égare,
Que Mélite n'est pas une pièce si rare,
Qu'elle soit seule icy qui vaille la servir :
Assez d'autres objets y sçauront te ravir.
Ne t'inquiète point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'estre cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui flatant ses beautéz
Ont assez de malheur pour en estre écoutez.
Damon luy plût jadis, Aristandre, & Gêronte,
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux son conte,
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'huy l'objet de ses amours,
Et peut-estre déjà (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le supplante & nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits,
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais,
Les infidélitez font ses jeux ordinaires,
Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien,
Que le sujet pourquoy tu luy voulois du bien.

TIRCIS.

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce soient véritéz, que ce soient impostures,

Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir :
Adieu, rien que la mort ne peut me secourir.

SCENE V.

CLORIS.

Mon frère. Il s'est sauvé, son desespoir l'emporte,
Me préserve le Ciel d'en user de la sorte,
Un volage me quitte, & je le quitte aussi,
Je l'obligerois trop de m'en mettre en foucy.
Pour perdre des amants celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent,
Il n'est lors que la joye, elle nous venge mieux,
Et la fist-on à faux éclater par les yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ses vœux contens,
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-temps,
Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose,
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose,
Et l'amour qui pour luy m'éprit si follement
M'avoit fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée,
Dans la même folie une autre embarrassée
Le rend encor parjure, & sans ame, & sans foy,
Pour se donner l'honneur de faillir après moy.
Je meure, s'il n'est vray, que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit, & se fonde.
A cause qu'il parut quelque temps m'enflamer,
La pauvre fille a crû qu'il valoit bien l'aimer,

Et fur cette croyance elle en a pris envie ;
Luy pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie ;
Si Mélite a failly me l'ayant débauché,
Dieu, par là seulement punissez son peché.
Elle verra bien tost que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la teste,
Un si plaifant malheur m'en console à l'instant.
Ah, si mon foû de frère en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joye, & que j'en ferois gloire!
Si je puis le rejoindre, & qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice ;
Me divertir une heure à m'en faire justice ;
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance, & de division.
Si je prens bien mon temps, j'auray pleine matière
A les jouër tous deux d'une belle manière.
En voicy déjà l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

Quoy, tu passes, Philandre, & fans me regarder?

PHILANDRE.

Pardonne-moy, de grace, une affaire importune
M'empesche de jouir de ma bonne fortune,

Et son empressement qui porte ailleurs mes pas
Me remplissoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ay donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime,
Je ne pense qu'à toy, j'en parlois en moy-mesme.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque chose?

CLORIS.

Il t'ennuye avec moy,
Mais comme de tes feux j'ay pour garand ta foy,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te presse,
Ta flame un peu plus loin eust porté la tendresse,
Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ses nouveaux fouscis.
Je viens de les surprendre, & j'y pourrois encore,
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas le temps. Toutefois, si tu veux
Perdre un demy-quart-d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure;
Ma curiosité pour ce demy-quart-d'heure
S'osera dispenser.

CLORIS.

Aussi tu me promets,
Quand tu les auras leus, de n'en parler jamais;
Autrement, ne croy pas...

PHILANDRE *reconnoissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire,

Donne, donne-les moy, tu ne les sçauois lire,
Et nous aurions ainsi befoin de trop de temps.

CLORIS *les refferrant.*

Philandre, tu n'es pas encor où tu pretend;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles font aussi bien en ma main qu'en la tienne,
Je les garderay mieux, tu peux en asseurer
La belle qui pour toy daigne se parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit souffrir d'une fille en colere,
Mais je sçay comme il faut les r'avoir de ton frere,
Tout exprès je le cherche, & son sang, ou le mien...

CLORIS.

Quoy, Philandre est vaillant, & je n'en sçavois rien !
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre,
Et mon frere qui sçait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir.

PHILANDRE.

L'effet en fera foy, s'il en a le courage.
Adieu, j'en perds le temps à parler davantage,
Tremble.

CLORIS.

J'en ay grand lieu connoissant ta vertu,
Pourceu qu'il y consente, il sera bien batu.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Cette obstination à faire la secrette
M'accuse injustement d'être trop peu discrète.

MELITE.

Ton importunité n'est pas à supporter,
Ce que je ne sçay point, te le puis-je conter ?

LA NOURRICE.

Les visites d'Eraste un peu moins assiduës,
Témoignent quelque ennuy de ses peines perduës,
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement :
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystère,
Mais je pourrois enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'icy ton cœur si doucement suivis.

MELITE.

C'est à moy de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit en ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point, le fruit qui t'en est demeuré,
(Je parle sans reproche & tout considéré)
Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine,
Appren-moy ce que c'est.

MELITE.

Veux-tu que je devine?

Dégousté d'un esprit si grossier que le mien
Il cherche ailleurs peut-estre un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment poursuivie;
D'assurance un mépris l'oblige à se piquer,
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer,
Une fille qui voit, & que voit la jeunesse,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse,
Le dédain luy messied, ou quand elle s'en fert,
Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd;
Une heure de froideur à propos ménagée
Peut rembraiser une ame à demy dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispense à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux sçavoir le prix.
Hors ce cas il luy faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et sans embarrasser son cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, & souffrir leurs discours.
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
Et paroissent ensemble entrer en concurrence :
Que tout l'extérieur de son visage égal

Ne rende aucun jaloux du bon-heur d'un rival ;
Que ses yeux partagent leur donnent dequoy craindre
Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre ;
Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mary,
Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chery,
Et qu'elle cède enfin, puis qu'il faut qu'elle cède,
A qui païra le mieux le bien qu'elle possède.
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
Ton Eraste avec toy vivroit d'autre façon.

MELITE.

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage,
Il croit que mes regards soient son propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à luy
Pour autant de larcins faits sur le bien d'autruy.

LA NOURRICE.

J'entends à demy mot, achève, & m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MELITE.

Si tu m'avois, Nourrice, entenduë à demy,
Tu sçaurois que Tircis...

LA NOURRICE.

Quoy son meilleur amy !
N'a-ce pas été luy qui te l'a fait connoître ?

MELITE.

Il voudroit que le jour en fust encor à naître,
Et si d'auprès de moy je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Eraste à mon côté.

LA NOURRICE.

J'ay regret que tu fois leur pomme de discorde ;
Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
Eraste n'est pas homme à laisser échaper,
Un semblable pigeon ne se peut rattraper,
Il a deux fois de bien de l'autre, & davantage.

MELITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, & tâche d'en jouir.

MELITE.

Il fuit un faux éclat qui ne peut m'ébloüir.

LA NOURRICE.

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

MELITE.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MELITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point ?

LA NOURRICE.

Ouy, ce n'est que par là qu'on est considérable.

MELITE.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.
Un homme dont les biens font toutes les vertus,
Ne peut estre estimé que des cœurs abatus.

LA NOURRICE.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

MELITE.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent ?
Etant riche on méprise assez communément
Des belles qualitez le solide ornement,
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnoy...

MELITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime à mon regret ces erreurs dans la teste.
Si ta mère le sçait...

MELITE.

Laisse-moy ces soucis
Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque Nouvelle.

MELITE.

Ta curiosité te met trop en cervelle,
Rentre sans t'informer de ce qu'elle prétend,
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MELITE.

CLORIS.

Je chéris tellement celles de vostre sorte,
Et prens tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux pièces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ny même en rien sçavoir, sans les en avertir.
Ainsi donc au hazard d'estre la mal-venueë,
Encor que je vous fois, peu s'en faut, inconnuë,
Je viens vous faire voir que vostre affection,
N'a pas été fort juste en son élection.

MELITE.

Vous pourriez sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cét artifice,
Mais pour m'en repentir j'ay fait un trop bon choix,
Je renonce à choisir une seconde fois,
Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un Cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonneriez, j'en ay de bons témoins,
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MELITE.

Si je n'avois de luy qu'une foible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque deffiance :
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blamer,
Ayant quelque intérêt vous-mesme à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimay jadis, & je l'aime, & l'estime
Plus que je ne faisois auparavant son crime,
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
Lors que sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ay sur son courage.

MELITE.

Le pousser à me faire une infidélité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige,
C'est son devoir qu'il fuit alors qu'il vous néglige.

MELITE.

Quoy, le devoir chez vous oblige aux trahisons.

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus justes raisons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MELITE.

Cela fait contre vous, il m'a donné la sienne.

CLORIS.

Ouy, mais ayant déjà reçu mon amitié
Sur un vœu solennel d'estre un jour sa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre?

MELITE.

De grace excusez-moy, je vous prens pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MELITE.

Donc pour mieux me railler
La sœur de mon amant contrefait ma rivale ?

CLORIS.

Donc pour mieux m'ébloûir une ame déloyale
Contrefait la fidelle ? ah, Mélite, sçachez
Que je ne sçay que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit, vous pensez qu'il vous aime,
Mais sortant d'avec vous il me conte luy-mesme
Jusqu'aux moindres discours dont vostre passion
Tasche de suborner son inclination.

MELITE.

Moy, suborner Philandre ! Ah, que m'osez-vous dire !

CLORIS.

La pure vérité.

MELITE.

Vrayment, en voulant rire
Vous passez trop avant, brisons-là, s'il vous plaist,
Je ne voy point Philandre, & ne sçay quel il est.

CLORIS.

Vous en croirez du moins vostre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MELITE.

Ah, Dieux, quelle imposture !
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer icy jusqu'à demain
Que vous persisteriez dans la méconnoissance,
Je les vous laisse. Adieu.

MELITE.

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS.

Vous pensez me duper, & perdez vostre peine.
Que fert le desaveu quand la preuve est certaine,
A quoy bon démentir, à quoy bon dénier...

MELITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier,
Je veux que si jamais j'ay dit mot à Philandre...

CLORIS.

Remettons ce discours, quelqu'un vient nous surprendre
C'est le brave Lifis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCENE III.

LISIS, MELITE, CLORIS.

LISIS à *Cloris*.

Préparez vos soupirs à la triste Nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidelle,

Quittez son entretien, & venez avec moy
Plaindre un frère au cercueil par son manque de foy.

MELITE.

Quoy ! son frère au cercueil !

LISIS.

Ouy, Tircis plein de rage
De voir que vostre change indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que vostre bon accueil luy donna de l'amour,
Dedans ce desespoir a chez moy rendu l'ame,
Et mes yeux desolez...

MELITE.

Je n'en puis plus, je pafme.

CLORIS.

Au secours, au secours.

SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MELITE,
LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'où provient cette voix ?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfants ?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURRICE.

Hélas, elle se meurt, son teint vermeil s'efface,
Sa chaleur se dissipe, elle n'est plus que glace.

LISIS à *Cliton*.

Va querir un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON à *Lisis*.

Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas, les forces me défont,
Et je vay succomber aux douleurs qui m'affaillent.

SCENE V.

ERASTE.

A la fin je triomphe, & les Destins amis
M'ont donné le succès que je m'étois promis ;
Me voila trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans Amant & Tircis sans Maîtresse,
Et comme si c'étoit trop peu pour me venger,
Philandre & sa Cloris courent même danger.
Mais par quelle raison leurs ames desunies
Pour les crimes d'autrui feront-elles punies ?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accord
Fuyez de ma pensée, inutiles remords,
La joye y veut régner, cessez de m'en distraire,
Cloris m'offense trop d'être sœur d'un tel frère,
Et Philandre si prompt à l'infidélité
N'a que la peine due à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui sort de chez Mélite ?

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

CLITON.

Monfieur, tout eft perdu, voftre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ERASTE.

Courage, tout va bien, le traître m'a fait place,
Le feul qui me rendoit fon courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravy.

CLITON.

Monfieur, ce n'eft pas tout, Mélite l'a fuivy.

ERASTE.

Mélite l'a fuivy ! que dis-tu, misérable ?

CLITON.

Monfieur, il eft trop vray, le moment déplorable
Qu'elle a fçu fon trépas, a terminé fes jours.

ERASTE.

Ha Ciel ! s'il eft ainfi...

CLITON.

Laissez-là ces discours,
Et vantez-vous plutôt que par voftre imposture
Ces malheureux amants trouvent la fépulture,

Et que vostre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le Monde avoit de parfait & de beau.

ERASTE.

Tu m'oses donc flater, infame, & tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes ?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demy ?
Acheve tout d'un coup, dy que Maîtresse, amy,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
Sçeut jamais allumer une pudique flame,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des Cieux.
Dy que j'ay violé les deux loix les plus saintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes,
Dy que j'ay corrompu, dy que j'ay suborné,
Falsifié, trahy, séduit, assassiné,
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoy, Tircis est donc mort, & Mélite est sans vie !
Je ne l'avois pas sçeu, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'Empire d'Amour ;
J'ignorois qu'aussi-tost qu'il assemble deux ames
Il vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, & montrez aujourd'huy
Que vous êtes pour nous aveugles comme luy !
Vous en relevez donc, & vos cizeaux barbares
Tranchent comme il luy plaist les destins les plus rares !
Mais je m'en prens à vous, moy qui fuis l'imposteur,
Moy qui fuis de leurs maux le détestable autheur.
Helas ! & falloit-il que ma supercherie
Tournast si laschement tant d'amour en furie ?
Inutiles regrets, repentirs superflus,

Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus,
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre,
Elle a suivy Tircis, & moy je la veux suivre.
Il faut que de mon sang je luy fasse raison,
Et de ma jalousie, & de ma trahison,
Et que de ma main propre une ame si fidelle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle?
Quel murmure confus? & qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feu se perdent parmy l'air?
Les Dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et pour leur obeïr son sein me recevant
M'engloutit, & me plonge aux Enfers tout vivant.
Je vous entens, grands Dieux, c'est là-bas que leurs ames
Aux champs Eliziens éternisent leurs flames,
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang :
La Terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage.
Je l'aperçoy déjà, je suis sur son rivage.
Fleuve, dont le saint nom est redoutable aux Dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en couroux contre mon insolence
Si j'ose avec mes cris violer ton silence :
Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il passé?
Mélite est-elle icy? mais, qu'attens-je, insensé?
Ils sont tous deux si chers à ton funeste Empire,
Que tu crains de les perdre, & n'oses m'en rien dire.
Vous donc, Esprits legers, qui manque de tombeaux
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Charon cent ans refuse sa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque Nouvelle?

Parlez, & je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON.

Monfieur, que faites-vous, voftre raifon troublée
Par l'effort des douleurs dont elle eft accablée
Figure à voftre veuë...

ERASTE.

Ah ! te voila, Charon,
Dépêche promptement, & d'un coup d'aviron
Paffe-moy, fi tu peux, jufqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monfieur, rentrez en vous, regardez mon vifage,
Reconnoiffez Cliton.

ERASTE.

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces Efprits nous puiffent approcher,
Ton bâteau de leur poids fondroit dans les abîmes,
Il n'en aura que trop d'Eraste, & de fes crimes.
Quoy, tu veux te fauver à l'autre bord fans moy ?
Si faut-il qu'à ton coût je paffe malgré toy.

*Il fe jette fur les épaules de Cliton qui l'emporte
derrière le Théâtre.*

SCENE VII.

PHILANDRE.

Préfontueux rival, dont l'abfence importune
Retarde le fuccès de ma bonne fortune,

As-tu si-tost perdu cette ombre de valeur
Que te prétoit tantost l'effort de ta douleur?
Que devient à present cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?
Il ne tient plus qu'à toy que tu ne sois content,
Ton ennemy t'appelle, & ton rival t'attend,
Je te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
En demeurer toujours l'injuste possesseur,
Ou que ma patience à la fin échappée
(Puisque tu ne veux pas le debatre à l'épée)
Oubliant le respect du sexe & tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon desespoir?

SCENE VIII.

ERASTE, PHILANDRE.

ERASTE.

Detacher Ixion pour me mettre en sa place !
Mégères, c'est à vous une indiscrete audace,
Ay-je avec mesme front que cét ambitieux
Attenté sur le lit du Monarque des Cieux ?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides ;
Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoy, me presser encor ! fus de pieds & de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon secours, esprits, vengez-vous de vos peines,
Ecrafs les serpens, chargeons-les de vos chaines,
Pour ces filles d'Enfer nous sommes trop puissants.

PHILANDRE.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
Eraste, cher amy, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie ?

ERASTE.

Equitable Minos, grand Juge des Enfers,
Voyez qu'injustement on m'apreste des fers.
Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vray que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après luy redouble ce malheur,
Que Cloris sans amant ne sçait à qui s'en prendre,
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre,
Luy seul en est la cause, & son esprit léger
Qui trop facilement résolut de changer,
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laisse impuny, traître, de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts,
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie,
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah, grands Dieux, que je suis plein de confusion !

SCENE IX.

ERASTE.

Tu t'enfuis donc, barbare, & me laissant en proye
A ces cruelles sœurs, tu les combles de joye ?

Non, non, retirez-vous, Tifiphone, Aleçon,
Et tout ce que je voy d'Officiers de Pluton,
Vous me connoissez mal, dans le corps d'un perfide
Je porte le courage & les forces d'Alcide.
Je vay tout renverser dans ces Royaumes noirs,
Et faccager moy seul ces ténébreux manoirs :
Une seconde fois le triple chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière,
J'iray du fond d'Enfer dégager les Titans,
Et si Pluton s'oppose à ce que je prétens,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'iray d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'en doute plus, Cloris, ton frère n'est point mort,
Mais ayant sçeu de luy son déplorable sort,
Je voulois éprouver par cette triste feinte,
Si celle qu'il adore aucunement atteinte
Deviendroit plus sensible aux traits de la pitié,
Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je voy qu'il faut qu'on nous abuse,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
Et que Tircis en soit de tout point éclaircy,
Sois seure que dans peu je te le rends icy.
Ma parole sera d'un prompt effet suivie ;
Tu reverras bien-tost ce frère plein de vie,
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur ?
Le cœur me le disoit, je sentoie que mes larmes
Refusoient de couler pour de fausses alarmes,
Dont les plus dangereux & plus rudes assauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux,
Et je n'étudiai cette douleur menteuse
Qu'à cause qu'en effet j'étois un peu honteuse
Qu'une autre en témoignast plus de ressentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frère unique
Jusques au desespoir fort rarement se pique :
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CLORIS.

Adieu, railleur, adieu, son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa Maîtresse :
Autrement je sçaurois t'apprendre à discourir.

LISIS.

Et moy de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

Je ne t'ay rien celé, tu sçais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté, mais se pourroit-il faire
Qu'Eraste eust des remords si vifs & si pressants,
Que de violenter sa raison & ses sens?

CLITON.

Eust-il pû, sans en perdre entièrement l'usage,
Se figurer Charon des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux Nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de son denier?

LA NOURRICE.

Plaifante illusion!

CLITON.

Mais funeste à ma teste,
Sur qui se déchargeoit une telle tempeste,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoître un si rare service.

ERASTE *derrière le Théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons.

CLITON.

Adieu, Nourrice,
Voicy ce fou qui vient, je l'entens à la voix,
Croy que ce n'est pas moy qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moy, quand je devrois passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON.

Contente à tes périls ton curieux desir.

LA NOURRICE.

Quoy qu'il puisse arriver, j'en auray le plaisir.

SCENE II.

ERASTE, LA NOURRICE.

ERASTE.

En vain je les r'appelle, en vain pour se défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre,
Ces lâches escadrons de fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et se fiant à peine à la nuit qui les couvre
Souhaitent sous l'Enfer qu'un autre Enfer s'entr'ouvre.

Ma voix met tout en fuite, & dans ce vaste effroy
La peur faisit si bien les Ombres & leur Roy,
Que se précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secrettes.
Le bouillant Phlégéon parmi ses flots pierreux
Pour les favoriser ne roule plus de feux :
Tifiphone tremblante, Aleçon, & Mégère,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière :
Les Parques même en haste emportent leurs fuseaux,
Et dans ce grand desordre oubliant leurs ciseaux,
Charon les bras croisez dans sa barque s'étonne
De ce qu'après Eraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur venu,
Trop heureux accident, si la Terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eust consenty ma perte,
Et si ce que le Ciel me donne icy d'accès
Eust de ma trahison devancé le succès.
Dieux que vous sçavez mal gouverner vostre foudre !
N'étoit-ce pas assez pour me réduire en poudre
Que le simple dessein d'un si lasche forfait ?
Injustes, deviez-vous en attendre l'effet ?
Ah Mélite ! ah Tircis ! leur crüelle justice
Aux dépens de vos jours me choisit un supplice.
Ils doutoient que l'Enfer eust dequoy me punir
Sans le triste secours de ce dur souvenir,
Tout ce qu'ont les Enfers de feux, de foyets, de chaisnes,
Ne font auprès de luy que de légères peines,
On reçoit d'Aleçon un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, trêve, trêve un moment,
Qu'au moins avant ma mort dans ces demeures sombres

Je puisse rencontrer ces bien-heureuses Ombres ;
Use après, si tu veux, de toute ta rigueur,
Et si pour m'achever tu manques de vigueur,

Il met la main sur son épée.

Voicy qui t'aidera ; mais derechef, de grace,
Cesse de me gesner durant ce peu d'espace.
Je voy déjà Mélite, ah ! belle Ombre, voicy
L'ennemy de vostre heur qui vous cherchoit icy,
C'est Eraste, c'est luy, qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie,
Ainsi le veut le Sort, & tout exprès les Dieux
L'ont abimé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoy permettez-vous que cette frénésie
Régne si puissamment sur vostre fantaisie ?
L'Enfer voit-il jamais une telle clarté ?

ERASTE.

Aussi ne la tient-il que de vostre beauté,
Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE.

Ce n'est que de mes yeux ! deffillez la paupière,
Et d'un sens plus raffiné jugez de leur éclat.

ERASTE.

Ils ont de vérité je ne sçay quoy de plat,
Et plus je vous contemple, & plus sur ce visage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge,
Je ne reconnoy plus aucun de vos traits,
Jadis vostre Nourrice avoit ainsi les traits,

Le front ainſi ridé, la couleur ainſi bleſme,
Le poil ainſi grifon. O Dieux ! c'eſt elle meſme.
Nourrice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroy ?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moy ?

LA NOURRICE.

Cliton la vit paſſer, & ſe brouilla de forte,
Que la voyant ſi paſſe il la crût eſtre morte.
Cét étourdy trompé vous trompa comme luy.
Au reſte elle eſt vivante, & peut-eſtre aujourd'huy
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De ſa fidélité recevra le ſalaire.

ERASTE.

Deſormais donc en vain je les cherche icy-bas,
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE.

Votre douleur vous trouble, & forme des nûages
Qui ſéduiſent vos ſens par de fauſſes images,
Cét Enfer, ces combats ne ſont qu'illuſions.

ERASTE.

Je ne m'abuſe point de fauſſes viſions,
Mes propres yeux ont veu tous ces monſtres en fuite,
Et Pluton de frayeur en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-eſtre que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant votre fureur & le poids de vos coups.
Mais voyez ſi l'Enfer reſſemble à cette Place,
Ces murs, ces baſtimens ont-ils la meſme face ?
Le logis de Mélite & celui de Cliton

Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton ?
Quoy, n'y remarquez-vous aucune différence ?

ERASTE.

De vray ce que tu dis a beaucoup d'apparence,
Nourrice, pren pitié d'un esprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moy séparé,
Ma guérison dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez pour le mieux un peu cette visite,
Tant que maître absolu de vostre jugement
Vous foyez en état de faire un compliment.
Vostre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme sage ;
Donnez-vous le loisir de changer de visage,
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ERASTE.

Ne peut, si tu n'y viens, rendre mon fort plus doux,
Et ma foible raison de guide dépourveuë
Va de nouveau se perdre en te perdant de veuë.

LA NOURRICE.

Si je vous suis utile, allons, je ne veux pas
Pour un si bon sujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie,
Me rappaiser jamais passe ton industrie,

Ton meilleur, je t'asseure, est de n'y plus penser,
Tes protestations ne font que m'offenser,
Sçavante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foy parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent si tost brûler,
Qu'un billet supposé peut si-tost ébranler.

PHILANDRE.

Ah, ne remettez plus dedans vostre memoire
L'indigne souvenir d'une action si noire,
Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,
Etouffez l'ennemy du pardon que j'attens.
Mon crime est sans égal, mais enfin, ma chère ame...

CLORIS.

Laisse-là désormais ces petits mots de flame,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ay trop aimé.

PHILANDRE.

De grace redonnez à l'amitié passée
Le rang que je tenois dedans vostre pensée :
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
Par ce que vostre foy me permettoit d'attendre...

CLORIS.

C'est où dorenavant tu ne dois plus prétendre,
Ta sottise m'instruit, & par là je voy bien
Qu'un visage commun, & fait comme le mien,
N'a point assez d'appas, ny de chaisne assez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte,

Mélite a des attraits qui sçavent tout dompter,
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter,
Il te faut un sujet qui la passe, ou l'égale,
C'est en vain que vers moy ton amour se ravale,
Fay-luy, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place,
Une autre affection vous rend pour moy de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encor arrivé.
Mais je te changeray pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu, je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le Ciel te fera ressentir
De tant de cruauté le juste repentir.

CLORIS.

Adieu, Mélite & moy nous aurons dequoy rire
De tous les beaux discours que tu me viens de dire.
Que luy veux-tu mander?

PHILANDRE.

Va, dy luy de ma part
Qu'elle, ton frère, & toy, reconnoistrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS.

Ne croy pas la chaleur du couroux qui t'emporte,

Tu nous ferois trembler plus d'un quart-d'heure, ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bien-toſt nous verrons d'autres jeux,
Je ſçay trop comme on venge une flame outragée.

CLORIS.

Le ſçais-tu mieux que moy, qui ſuis déjà vengée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air?

PHILANDRE.

Il ſuffit,

Je ſçay comme on ſe venge.

CLORIS.

Et moy comme on ſ'en rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MELITE.

TIRCIS.

Maintenant que le Sort attendry par nos plaintes
Comble noſtre eſpérance, & diſſipe nos craintes,
Que nos contentemens ne ſont plus traversez
Que par le ſouvenir de nos malheurs paſſez :
Ouvrons toute noſtre ame à ces douces tendreſſes
Qu'inspirent aux amants les pleines allegreſſes,
Et d'un commun accord chériſſons nos ennuyſ
Dont nous voyons ſortir de ſi précieux fruits.

Adorables regards, fidelles interprètes
Par qui nous expliquions nos paſſions ſecrettes,

Doux truchemens du cœur, qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix,
Nous n'avons plus besoin de vostre confidence,
L'Amour en liberté peut dire ce qu'il pense
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur,
Luy faisoient mendier la crainte & la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème.
La bouche est impuissante où l'amour est extrême,
Quand l'espoir est permis elle a droit de parler,
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage,
Et quoy qu'elle m'ait dit, dites moy davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie, & quels soucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MELITE.

Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah! mon heur, il est vray, si tes desirs secondent
Cét amour qui paroît & brille dans tes yeux,
Je n'ay rien deormais à demander aux Dieux.

MELITE.

Tu t'en peux asseurer, mes yeux si pleins de flame
Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
On en a veu l'effet, lors que ta fausse mort
A fait sur tous mes sens un véritable effort;
On en a veu l'effet, quand te sçachant en vie
De revivre avec toy j'ay pris aussi l'envie;
On en a veu l'effet, lors qu'à force de pleurs
Mon amour & mes soins aidez de mes douleurs,

Ont fléchy la rigueur d'une mère obstinée,
Et gagné cet aveu qui fait nostre hyménée,
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à sa prétension.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire
Te sceut persuader tellement le contraire,
Que sans vouloir m'entendre, & sans me dire adieu,
Jaloux & furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis, mais appren qu'il n'étoit pas possible
D'aimer comme j'aimois & d'estre moins sensible,
Qu'un juste déplaisir ne sçauroit écouter
La raison qui s'efforce à le violenter,
Et qu'après des transports de telle promptitude
Ma flame ne te laisse aucune incertitude.

MELITE.

Tout cela feroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubly sans l'avoir mérité,
Et que tout criminel, tu m'es encor aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puis que l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimeray l'auteur de cette perfidie,
Et si jamais je sçay quelle main si hardie...

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MELITE.

CLORIS.

Il vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
Et que le triste ennuy d'une attente incertaine
Touchant vostre retour la tient encor en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au sang un peu de trahison,
Mais Philandre pour moy t'en aura fait raison.
Dy-nous, auprès de luy retrouves-tu ton conte?
Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidelle m'a fait tant de nouveaux sermens,
Tant d'offres, tant de vœux, & tant de complimens
Meslez de repentir...

MELITE.

Qu'à la fin éxorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoy? tu l'as dédaigné?

CLORIS.

Du moins tous ses discours n'ont encor rien gagné.

MELITE.

Si bien qu'à n'aimer plus vostre dépit s'obstine ?

CLORIS.

Non pas cela du tout, mais je suis assez fine :
Pour la première fois il me dupe qui veut,
Mais pour une seconde, il m'attrape qui peut.

MELITE.

C'est à dire en un mot...

CLORIS.

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un mesme passage.
En vain deffous mes loix il revient se ranger,
Il m'est avantageux de l'avoir veu changer,
Avant que de l'Hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec luy me rendist misérable :
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendray du Destin quelque meilleur hazard.

MELITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service
Ne luy doit pas porter un si grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change si soudain,
A volage, volage, & dédain pour dédain.

MELITE.

Ma sœur, ce fut pour moy qu'il osa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en feray que rire.

MELITE.

Et pour l'amour de moy vous luy pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moy vous m'en dispenserez.

MELITE.

Que vous êtes mauvaïse !

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne semble.

MELITE.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas, peut-estre qu'après tout
Vostre dextérité n'en viendrait pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ERASTE,
MELITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon foucy, laissons cette causeuse,
Qu'elle soit à son choix facile, ou rigoureuse,
L'excès de mon ardeur ne sçauroit consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir :
Tous nos penfers sont dûs, en l'état où nous sommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes,
Et ma fidélité qu'il va récompenser...

LA NOURRICE.

Vous donnera bien-tost autre chose à penser.
Vostre rival vous cherche, & la main à l'épée
Vient demander raison de sa place usurpée.

ERASTE à *Mélite*.

Non, non, vous ne voyez en moy qu'un criminel,
A qui l'aspre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, & fait naître l'envie
De sortir de sa gese en sortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds sa teste à l'abandon;
La mort luy sera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui separa Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'imposture avec de faux écrits
A desrobé Philandre aux vœux de sa Cloris.

MELITE.

Eclaircis du seul point qui nous tenoit en doute,
Que serois-tu d'avis de luy répondre?

TIRCIS.

Ecoute

Quatre mots à quartier.

ERASTE.

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en differant ma mort!
De grace, hastez-vous d'abrèger mon supplice,
Ou ma main préviendra vostre lente justice.

MELITE.

Voyez comme le Ciel a de secrets ressorts
Pour se faire obéir malgré nos vains efforts.
Vostre fourbe inventée à dessein de nous nuire
Avance nos amours au lieu de les détruire,
De son fascheux succès, dont nous devons périr,
Le Sort tire un remède afin de nous guérir.
Donc pour nous revancher de la faveur reçeuë,
Nous en aimons l'auteur à cause de l'issuë,
Obligez désormais de ce que tour à tour
Nous nous sommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
Que cette occasion prise comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux.
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime.
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon, ou l'oubly,
Par où vostre repos sera mieux étably.

ERASTE.

Tout confus & honteux de tant de courtoisie,
Je veux dorenavant cherir ma jalousie,
Et puisque c'est de là que vos félicitez...

LA NOURRICE à *Eraste*.

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités,
Ils ont tous deux leur conte, & sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
N'osant se hasarder à des ressentimens

Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.
Mais Cloris qui s'en taist vous la gardera bonne,
Et seule intéressée, à ce que je soupçonne,
Sçaura bien se venger sur vous à l'avenir
D'un amant échapé qu'elle pensoit tenir.

ERASTE à *Cloris*.

Si vous pouviez souffrir qu'en vostre bonne grace
Celuy qui l'en tira pût occuper sa place,
Eraste qu'un pardon purge de son forfait
Est prest de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance.
Je n'ay pû la quitter qu'en perdant l'espérance,
Encor avez-vous veu mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité,
Et c'est avec raison que ma flame contrainte
De réduire ses feux dans une amitié fainte,
Mes amoureux desirs vers elle superflus
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en semble, ma sœur ?

CLORIS.

Mais, toy-mesme, mon frère ?

TIRCIS.

Tu sçais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu sçais qu'en tel sujet ce fut toujours de toy
Que mon affection voulut prendre la loy.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes sentimens se lisent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme, ouy, ma sœur, j'y consens,
Bien seur que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissants Dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frère, & ma Maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur.

ERASTE.

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie,
Mais ma félicité ne peut estre accomplie,
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moy seulement, & pour la récompense
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS.

Ouy, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices,
n'ay receu de luy, ny devoirs, ny services.

MELITE.

C'est bien quelque raison, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.

Ma sœur, acquitte-moy d'une reconnoissance,
Dont un autre destin m'a mise en impuissance,
Accorde cette grace à nos justes desirs.

TIRCIS.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ERASTE.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulières,
Et pour faire aujourd'huy le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de vostre sentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croiray seulement la mère de Mélite,
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS.

Entrons donc, & tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour Maitresse à Philandre.

LA NOURRICE. *Tous rentrent, & elle demeure seule.*

Là, là, n'en riez point, autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étoient assez contents,
Et croyoient de leur peine avoir trop de falaire
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur conte mes yeux étoient de vrais Soleils
Qui répandoient par tout des rayons nompareils,

Je n'avois rien en moy qui ne fust un miracle,
Un seul mot de ma part leur étoit un oracle,
Mais je parle à moy seule; amoureux, qu'est-ce-cy?
Vous êtes bien hâtez de me quitter ainsi!
Allez, quelle que soit l'ardeur qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte,
Et je feray bien voir à vos feux empressez
Que vous n'en êtes pas encor où vous pensez.

Fin du cinquième & dernier Acte.



CLITANDRE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ALCANDRE, Roy d'Escoffe.

FLORIDAN, fils du Roy.

ROSIDOR, favory du Roy, & amant de Caliste.

CLITANDRE, favory du Prince Floridan, & amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.

PYMANTE, amoureux de Dorise, & dédaigné.

CALISTE, Maîtresse de Rosidor, & de Clitandre.

DORISE, Maîtresse de Pymante.

LYSARQUE, Ecuyer de Rosidor.

GERONTE, Ecuyer de Clitandre.

CLEON, Gentilhomme suivant la Cour.

LYCASTE, Page de Clitandre.

LE GEOLIER.

TROIS ARCHERS.

TROIS VENEURS.

La Scène est en un chasteau du Roy, proche d'une Forest.



CLITANDRE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE.

N'en doute plus, mon cœur, un amant hypocrite
Feignant de m'adorer brûle pour Hyppolite,
Dorise m'en a dit le secret rendez-vous,
Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous,
Et pour les y surprendre, elle m'y doit conduire
Si-tôt que le Soleil commencera de luire.
Mais qu'elle est paresseuse à me venir trouver !
La dormeuse m'oublie, & ne se peut lever ;
Toutefois sans raison j'accuse sa paresse,
La nuit qui dure encor fait que rien ne la presse,

Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour,
Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Etant sans intérêt, est sans impatience.
Toy, qui fais ma douleur, & qui fis mon foucy,
Ne tarde plus, volage, à te montrer icy,
Viens en haste affermir ton indigne victoire,
Vien t'asseurer l'éclat de cette infame gloire,
Vien signaler ton nom par ton manque de foy,
Le jour s'en va paroître, affronteur, haste-toy.
Mais hélas ! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure ;
Si j'écoute l'amour, il devient si puissant
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent :
Je ne sçay lequel croire, & j'aime tant ce doute,
Que j'ay peur d'en sortir entrant dans cette route ;
Je crains ce que je cherche, & je ne connoy pas
De plus grand heur pour moy que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services,
Apprenez aujourd'huy quel est vostre devoir,
Le moyen de me plaire est de me décevoir :
Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes faussaires,
Vous êtes de mon heur les cruels adversaires.
Et toy, Soleil, qui vas en ramenant le jour
Dissiper une erreur si chère à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toy ce que je crains éclate,
Souffre qu'encor un peu l'ignorance me flate.
Mais je te parle en vain, & l'Aube de ses rais
A déjà reblanchy le haut de ces forests.
Si je puis me fier à sa lumière sombre

Dont l'éclat brille à peine, & dispute avec l'ombre,
J'entrevoiy le sujet de mon jaloux ennuy,
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec luy.
Rentre, pauvre abusée, & cache-toy de forte,
Que tu puisses l'entendre à travers cette porte.

SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

Ce devoir, ou plutôt cette importunité,
Au lieu de m'asseurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obéissance :
Laisse-moy seul, Lysarque, une heure en ma puissance,
Que retiré du monde & du bruit de la Cour
Je puisse dans ces bois consulter mon amour.
Que là Caliste seule occupe mes pensées,
Et par le souvenir de ses faveurs passées
Assure mon espoir de celles que j'attens,
Qu'un entretien resveur durant ce peu de temps
M'instruise des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle ;
Enfin, sans persister dans l'obstination,
Laisse-moy suivre icy mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui jusqu'icy vous mène,
A me la déguiser vous donne trop de peine.

Il ne faut point, Monsieur, beaucoup l'examiner,
L'heure & le lieu suspects font assez deviner
Qu'en mesme temps que vous s'échape quelque Dame...
Vous m'entendez assez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flame,
Et ne présume point que je manque de foy
A celle que j'adore, & qui bruste pour moy.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuse
Qui par ces faux soupçons m'est trop injurieuse.

Tant s'en faut que le change ait pour moy des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vay... mais pourrois-tu le sçavoir, & le taire?

LYSARQUE.

Qu'ay-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais aussi l'ayant sçeu,
Avise à ta retraite. Hier un cartel receu
De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez?

ROSIDOR.

Clitandre.

Au pied du grand Rocher il me doit feul attendre,
Et là l'épée au poin nous verrons qui des deux
Mérite d'embrafer Caliste de ses feux.

LYSARQUE.

De forte qu'un second...

ROSIDOR.

Sans me faire une offense
Ne peut se présenter à prendre ma défense.
Nous devons seul à seul vuidre nostre debat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moy terminer ce combat,
L'Ecuyer de Clitandre est homme de courage;
Il fera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquiter vers luy d'un semblable devoir.
Et je vay de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit, va-t'en donc, & défiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *est seul.*

Vous obeïr icy me coûteroit trop cher,
Et je serois honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir sçeu le sujet d'une telle sortie,
Sans trouver les moyens d'estre de la partie.

SCENE III.

CALISTE.

Qu'il s'en est bien défait ! qu'avec dextérité
Le fourbe se prévaut de son autorité !

Qu'il trouve un beau prétexte en ses flames éteintes,
Et que mon nom luy sert à colorer ses feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il est,
Hyppolite le charme, Hyppolite luy plaist,
Et ses lasches desirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de sa flame nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

Je n'en puis plus douter, mon feu desabusé
Ne tient plus le party de ce cœur déguisé.
Allons, ma chère sœur, allons à la vengeance,
Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance,
Allons, & sans te mettre en peine de m'aider,
Ne prens aucun souci que de me regarder ;
Pour en venir à bout il suffit de ma rage,
D'elle j'auray la force, ainsi que le courage,
Et déjà dépouillant tout naturel humain,
Je laisse à ses transports à gouverner ma main.
Vois-tu comme suivant de si furieux guides
Elle cherche déjà les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes sens animez,
Menacent les appas qui les avoient charmez ?

DORISE.

Modère ces bouillons d'une ame colérée,
Ils sont trop violens pour estre de durée,

Pour faire quelque mal c'est fraper de trop loin,
Réserve ton couroux tout entier au besoin,
Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles,
Ses résolutions en deviennent plus molles,
En luy donnant de l'air son ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit,
Allons, & tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colère a droit d'exécuter.

DORISE *seule.*

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie ;
Un fer caché me donne en ces lieux écartez
La vengeance des maux que me font tes beautéz.
Tu m'ostes Rosidor, tu possèdes son ame,
Il n'a d'yeux que pour toy, que mépris pour ma flame,
Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
J'en puniray l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE V.

PYMANTE, GERONTE,
sortans d'une grotte déguisez en païsans.

GERONTE.

En ce déguisement on ne peut nous connoître,
Et sans doute bien-tost le jour qui vient de naître

Conduira Rosidor séduit d'un faux cartel
Aux lieux où cette main luy garde un coup mortel.
Vos vœux si mal receus de l'ingrate Dorise,
Qui l'idolatre autant comme elle vous méprise,
Ne rencontreront plus aucun empeschement.
Mais je m'étonne fort de son aveuglement,
Et je ne comprends point cét orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice,
Vos rares qualitez...

PYMANTE.

Au lieu de me flater,
Voyons si le projet ne sçauroit avorter,
Si la supercherie...

GERONTE.

Elle est si bien tiffuë,
Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issuë.
Clitandre aime Caliste, & comme son rival
Il a trop de sujet de luy vouloir du mal :
Moy que depuis dix ans il tient à son service,
D'écrire comme luy j'ay trouvé l'artifice,
Si bien que ce cartel, quoy que tout de ma main,
A son dépit jaloux s'imputera soudain.

PYMANTE.

Que ton subtil esprit a de grands avantages !
Mais le nom du porteur ?

GERONTE.

Lycaste, un de ses Pages.

PYMANTE.

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous?

GERONTE.

Luy-mefme, & le voicy qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCENE VI.

PYMANTE, GERONTE, LYCASTE,
auffi déguifé en païfan.

PYMANTE.

Et bien, eft-il venu?

LYCASTE.

N'en foyez plus en peine,
Il eft où vous fçavez, & tout bouffy d'orgueil
Il n'y penfe à rien moins qu'à fon propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.

*Lycaste les va querir dans la grotte d'où ils font
fortis.*

Qu'il me tarde déjà que dans fon fang trempées
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le feul qui fert d'obstacle au bonheur qui m'est dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoy ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur présente à chacun un masque
& une épée, & porte leurs habits.*

Pour nostre seureté portons-les avec nous,
De peur que cependant que nous serons aux coups
Quelque maraut conduit par sa bonne aventure
Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.
Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prends-en donc mesme soin après la chose faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déjà devoit estre masqué,
Allons, qu'il tombe mort aussi-tost qu'attaqué.

SCENE VII.

CLEON, LYSARQUE.

CLEON.

Reserve à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un si grand témoignage,
Ce duél que tu dis ne se peut concevoir,
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir
Que nostre jeune Prince enlevoit à la chasse.

LYSARQUE.

Tu les a veus passer?

CLEON.

Par cette même place.

Sans doute que ton maître a quelque occasion,
Qui le fait t'ébloüir par cette illusion.

LYSARQUE.

Non, il parloit du cœur, je connoy sa franchise.

CLEON.

S'il est ainsi, je crains que par quelque surprise
Ce généreux guerrier sous le nombre abatu
Ne cède aux envieux que luy fait sa vertu.

LYSARQUE.

A present il n'a point d'ennemis que je sçache.
Mais quelque événement que le Destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, vien de grace avec moy,
Que nous donnions ensemble avis de tout au Roy.

SCENE VIII.

CALISTE, DORISE.

CALISTE *pendant que Dorise s'arrête à chercher
derrière un buisson.*

Ma sœur, l'heure s'avance, & nous ferons en peine,
Si nous ne retournons, au lever de la Reine.
Je ne voy point mon traître, Hyppolite non plus.

DORISE *tirant une épée de derrière ce buisson,
& saisissant Caliste par le bras.*

Voicy qui va trancher tes foudris superflus,
Voicy dont je vay rendre aux dépens de ta vie,
Et ma flame vengée, & ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu veux m'épouvanter,
Mais je te connoy trop pour m'en inquiéter,
Laisse la feinte à part, & mettons, je te prie,
A les trouver bien-tost toute nostre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours
Dont le récit n'étoit qu'une embusche à tes jours,
Rosidor t'est fidelle, & cette feinte amante
Brusle aussi peu pour luy, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE.

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

Tay-je donc pû, ma sœur, déplaire en quelque point ?

DORISE.

Ouy, puisque Rosidor t'aime, & ne m'aime point,
C'est assez m'offenser que d'estre ma rivale.

SCENE IX.

ROSIDOR, PYMANTE, GERONTE,
LYCASTE, CALISTE, DORISE.

Comme Dorise est presle de tuër Caliste, un bruit entendu luy fait relever son épée, & Rosidor paroît tout en sang poursuivy par ces trois assassins masquez. En entrant il tue Lycaste, & retirant son épée elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, & sans la reconnoistre il s'en saisit, & passe tout d'un temps le tronçon qui luy restoit de la sienne en la main gauche, & se défend ainsi contre Pymante & Geronte, dont il tuë le dernier & met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

Meurs, brigand, ah malheur ! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins... Toutesfois
J'ay dequoy me défendre une seconde fois.

DORISE *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes ?
Ah ! qu'il me va causer de périls & de larmes !
Fuy, Dorise, & fuyant laisse-toy reprocher
Que tu fuis aujourd'huy ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est luy-mesme de vray. Rosidor, ah je pafme,
Et la peur de sa mort ne me laisse point d'ame.
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR *après avoir tué Géronte.*

Cettuy-cy dépesché,
C'est de toy maintenant que j'auray bon marché,
Nous sommes seul à seul. Quoy ! ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes pieds sa dernière esperance ?
Marche, sans emprunter d'aîles de ton effroy,
Je ne cours point après des lâches comme toy.
Il suffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils estre ?
Ah Ciel, le masque osté me les fait trop connoître,
Le seul Clitandre arma contre moy ces voleurs.
Cettuy-cy fut toujours vêtu de ses couleurs,
Voilà son Escuyer dont la passeur exprime
Moins de traits de la mort que d'horreurs de son crime,
Et ces deux reconnus, je douterois en vain
De celuy que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetes quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir veu renverser ton dessein,
Un defaveu démente, & tes gens, & ton feing ?

Ne le présume pas, fans autre conjecture
Je te rens convaincu de ta feule écriture,
Si-toft que j'auray pû faire ma plainte au Roy.
Mais quel piteux objet fe vient offrir à moy ?
Traiftres, auriez-vous fait fur un fi beau vifage,
Attendant Rosidor, l'effay de voftre rage ?
C'est Caliste elle-mefme ! ah Dieux ! injustes Dieux,
Ainsi donc pour montrer ce fpectacle à mes yeux,
Voftre faveur barbare a confervé ma vie !
Je n'en veux point chercher d'autheurs que voftre envie,
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous euft vengé ce forfait,
Et vous euft accablez fi vous n'étiez fes maiftres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traiftres,
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreufe rigueur d'un fi fatal fecours.

O vous, qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire, & de fon infamie,
Blessures, haftez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon fang emporte, & ma vie, & mes maux.
Ah, pour l'eftre trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Et quoy ? ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avait-il feul le droit de me bleffer au cœur ?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant fi mal traité, refpecte fon image ?
Noires divinitez, qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de cifeau ?
Insensé que je fuis ! en ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moy-mefme.
Aveugle, je m'arrête à fupplier en vain,

Et pour me contenter j'ay dequoy dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée,
C'est à luy qu'elle est deuë, il se l'est réservée,
Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir mes malheurs,
C'est pour me le donner qu'il l'oste à des voleurs.
Pouffons donc hardiment. Mais hélas ! cette épée
Coulant entre mes doigts laisse ma main trompée,
Et sa lame timide à procurer mon bien
Au sang des assassins n'ose mesler le mien.
Ma foiblesse importune à mon trépas s'oppose,
En vain je m'y refous, en vain je m'y dispose.
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer,
J'en ay trop pour mourir, trop peu pour me tuër,
L'un me manque au besoin, & l'autre me résiste.
Mais je voy s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
Les roses de son teint n'ont plus tant de pâlleur,
Et j'entens un soupir qui flate ma douleur.

Voyez, Dieux inhumains, que malgré vostre envie
L'Amour luy sçait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame désormais suffit à deux amants.

CALISTE.

Hélas ! qui me rappelle à de nouveaux tourmens ?
Si Rosidor n'est plus, pourquoy reviens-je au Monde ?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour sans seconde !

CALISTE.

Exécrable assassin qui rougis de son sang,

Dépêſche comme à luy de me percer le flanc,
Pren de luy ce qui reſte.

ROSIDOR.

Adorable crüelle,
Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un amant ſi fidelle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime, encor pleine d'effroy
Je ne t'ay méconnu qu'en ſongeant trop à toy.
J'avois ſi bien gravé là dedans ton image,
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton viſage,
Mon eſprit glorieux & jaloux de l'avoir
Envioit à mes yeux le bon-heur de te voir.
Mais quel ſecours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'aſſaſſins qui t'a prété des armes?

ROSIDOR.

Toy-meſme, qui t'a miſe à telle heure en ces lieux,
Où je te voy mourir & revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'Amour une fois régne ſur un courage...
Mais taſchons de gagner juſqu'au premier village,
Où ces bouillons de ſang ſe puiſſent arrêter;
Là j'auray tout loisir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour auſſi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loy que la tienne,
Et l'Amour par tes yeux devenu tout-puiſſant
Rend déjà la vigueur à mon corps languiſſant.

CALISTE.

Il donne en même temps une aide à ta foiblesse,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toy me laisse,
Et qu'en dépit du Sort ta Caliste aujourd'huy
À tes pas chancelants pourra servir d'appuy.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE *masqué.*

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moy donc tout à coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits si long-temps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus ?
Dites, que vous ont fait Rosidor, ou Pymante ?
Fournissez de raison, Destins, qui me démente,
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entr'eux vostre pouvoir ?
Luy rendre contre moy l'impossible possible
Pour rompre le succès d'un dessein infailible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur luy sans le jeter en fuite,
A peine en m'y jettant moy-mesme je l'évite,

Loin de laisser la vie il a sçu l'arracher,
Loin de céder au nombre il l'a sçu retrancher,
Toute vostre faveur à son aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant son épée,
Et ressaisit ses mains par celles du hazard,
L'une d'une autre épée, & l'autre d'un poignard.
O honte ! ô déplaisirs ! ô desespoir ! ô rage !
Ainsi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer,
Son bonheur qui me brave ose l'en retirer,
Luy donne sur mes gens une prompte victoire,
Et fait de son péril un sujet de sa gloire !
Retournons animez d'un courage plus fort,
Retournons & du moins perdons-nous dans sa mort.

Sortez de vos cachots, infernales Furies,
Apportez à m'aider toutes vos barbaries ;
Qu'avec vous tout l'Enfer m'aide en ce noir dessein,
Qu'un sanglant desespoir me verse dans le sein.
J'avois de point en point l'entreprise tramée,
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée,
Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foiblesse, il y faut vostre main.
En vain, crüelles sœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'Enfer pour ma querelle,
La Terre vous refuse un passage à sortir.
Ouvre du moins ton sein, Terre, pour m'engloutir,
N'atten pas que Mercure avec son Caducée
M'en fasse après ma mort l'ouverture forcée,
N'atten pas qu'un supplice, hélas, trop mérité
Ajouste l'infamie à tant de lascheté,
Préviens-en la rigueur, ren toy-mesme justice

Aux projets avortez d'un si noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, & s'y perdent sans fruit.
Dedans mon desespoir tout me fuit, ou me nuit,
La Terre n'entend point la douleur qui me presse,
Le Ciel me persécute, & l'Enfer me délaisse.
Affronte-les, Pymante, & sauve en dépit d'eux
Ta vie & ton honneur d'un pas si dangereux :
Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toy-mesme,
Et si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême,
Passe pour villageois dans un lieu si fatal,
Et réservant ailleurs la mort de ton rival,
Fay que d'un mesme habit la trompeuse apparence
Qui le mit en péril, te mette en assurance.

Mais ce masque l'empesche, & me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher,
Ce damnable instrument de mon traistre artifice
Après mon coup manqué n'en est plus que l'indice,
Et ce fer, qui tantost inutile en ma main
Que ma fureur jalouse avoit armée en vain,
Sçeut si mal attaquer & plus mal me défendre,
N'est propre désormais qu'à me faire surprendre.

Il jette son masque & son épée dans la grotte.
Allez, témoins honteux de mes lasches forfaits,
N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.
Ainsi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forest je marcheray sans crainte,
Tant que...

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, ARCHERS.

LYSARQUE.

Mon grand amy.

PYMANTE.

Monfieur.

LYSARQUE.

Viença, dy nous,
N'as-tu point icy veu deux Cavaliers aux coups ?

PYMANTE.

Non, Monfieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux se fauver à la fuite ?

PYMANTE.

Non, Monfieur.

LYSARQUE.

Ny passer dedans ces bois fans fuite ?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'huy, laisse-là ces discours,
Répons précisément.

PYMANTE.

Pour aujourd'huy, je pense...
Toutefois si la chose étoit de conséquence,
Dans le prochain village on sçauroit aisément.

LYSARQUE.

Donnons jusques au lieu, c'est trop d'amusement.

PYMANTE *seul*.

Ce depart favorable enfin me rend la vie
Que tant de questions m'avoient presque ravie.
Cette troupe d'Archers aveugles en ce point
Trouve ce qu'elle cherche, & ne s'en fait point ;
Bien que leur conducteur donne assez à connoître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemy de son maistre,
J'échape néanmoins en ce pas dangereux
D'aussi près de la mort que je me voyois d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettoit un orage & se tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plutôt qui se montre & n'ose m'accabler :
Qu'à bonne heure défait d'un masque & d'une épée
J'ay leur crédulité sous ces habits trompée,
De sorte qu'à present deux corps defanomez
Termineront l'exploit de tant de gens armez :
Corps qui gardent tous deux un naturel si traître,
Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maistre,

Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ses dépens Pymante en feureté.
Mes habits rencontrez sous les yeux de Lysarque
Peuvent de mes forfaits donner seuls quelque marque,
Mais s'il ne les voit pas, lors sans aucun effroy
Je n'ay qu'à me ranger en haste auprès du Roy,
Où je verray tantost avec effronterie
Clitandre convaincu de ma supercherie.

SCENE III.

LYSARQUE, ARCHERS.

LYSARQUE *regarde les corps de Géronte & de Lycaste.*

Cela ne suffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il se peut, Clitandre, ou Rosidor.
Amis, sa Majesté par ma bouche avertie
Des soupçons que j'avois touchant cette partie,
Voudra scavoir au vray ce qu'ils sont devenus.

I. ARCHER.

Pourroit-elle en douter? ces deux corps reconnus
Font trop voir le succès de toute l'entreprise.

LYSARQUE.

Et qu'en présumes-tu?

I. ARCHER.

Que malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux, & leur déguisement,
Rofidor de leurs mains se tire heureusement.

LYSARQUE.

Ce n'est qu'en me flatant que tu te le figures,
Pour moy je n'en conçois que de mauvais augures,
Et présume plutôt que son bras valeureux
Avant que de mourir s'est immolé ces deux.

I. ARCHER.

Mais où feroit son corps ?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,
Où les traîtres voyant nostre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-cy,
De qui le seul aspect rend le crime éclaircy.

2. ARCHER *luy présentant les deux pièces rompues
de l'épée de Rofidor.*

Monfieur, connaissez-vous ce fer & cette Garde ?

LYSARQUE.

Donne-moy que je voye : ouy, plus je les regarde,
Plus j'ay par eux d'avis du déplorable sort
D'un maître qui n'a pû s'en dessaisir que mort.

2. ARCHER.

Monfieur, avec cela j'ay veu dans cette route
Des pas meslez de sang distilé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvez.

*Lyfarque & cet Archer rentrent dans le bois, & le
reste des Archers reportent à la Cour les corps de
Géronte & de Lycaste.*

SCENE IV.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN *parlant à son Page.*

Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chasse,
Tien-m'en un autre prest, tandis qu'en cette place
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlâcez,
Clitandre m'entretient de ses travaux passez.
Qu'au reste, les Veneurs allant sur leurs brisées
Ne forcent pas le Cerf s'il est aux reposées,
Qu'ils prennent connoissance, & pressent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

Le Page rentre.

Achève maintenant l'histoire commencée
De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
Mon Prince, ne vaut pas le tirer en longueur,
J'ay tout dit en un mot, cette fière Caliste
Dans ses cruels mépris incessamment persiste,

C'est toujours elle-mesme, & sous sa dure loy
Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moy,
Cependant qu'un rival, ses plus chères delices,
Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou puissamment épris
Ton courage demeure insensible aux mépris,
Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétably ta raison, ou dissipé ta flame.

CLITANDRE.

Quelques charmes secrets mêlez dans ses rigueurs
Etouffent en naissant la révolte des cœurs,
Et le mien auprès d'elle, à quoy qu'il se dispose,
Murmurant de son mal en adore la cause.

FLORIDAN.

Mais puisque son dédain au lieu de te guérir
Ranime ton amour qu'il dût faire mourir,
Sers-toy de mon pouvoir; en ma faveur la Reine
Tient & tiendra toujours Rosidor en haleine,
Mais son commandement dans peu, si tu le veux,
Te met à ma prière au comble de tes vœux.
Avisé donc, tu sçais qu'un fils peut tout sur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ay toujours du respect pour ses perfections,
Et je serois marry qu'aucune violence...

FLORIDAN.

L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brule, & le bonheur de vaincre ses froideurs
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs,
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels supplices?

CLITANDRE.

Tandis ce m'est assez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moy, le succès espéré.
A la longue ennuyez, la moindre négligence
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence.
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourfuy vainement,
Mon Prince, trouvez bon...

FLORIDAN.

N'en dy pas davantage,
Cettuy-cy qui me vient faire quelque message,
Apprendroit malgré toy l'état de tes amours.

SCENE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLEON.

CLEON.

Pardonnez-moy, Seigneur, si je romps vos discours,
C'est en obéissant au Roy qui me l'ordonne,

Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN.

Qui?

CLEON.

Clitandre, Seigneur.

FLORIDAN.

Et que luy veut le Roy?

CLEON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moy.

FLORIDAN.

Je n'en sçay que penser, & la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourray-je me résoudre à te laisser aller,
Sans sçavoir les motifs qui te font rappeler?

CLITANDRE.

C'est à mon jugement quelque prompte entreprise.
Dont l'exécution à moy seule est remise,
Mais quoy que là dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moy d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret, va, mais qu'il te souviene
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne,
Et si tu veux m'oter de cette anxiété,
Que j'en sçache au plutôt toute la vérité.
Ce cor m'appelle, Adieu, toute la chasse presse
N'attend que ma presence à relancer la beste.

SCENE VI.

DORISE *achevant de vêtir l'habit de Géronte
qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

Achève, malheureuse, achève de vêtir
Ce que ton mauvais fort laisse à te garantir,
Si de tes trahisons la jalouse impuissance
Sçeut donner un faux crime à la mesme innocence,
Recherche maintenant par un plus juste effet
Une fausse innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au visage te monte
Pour un sexe quitté dont tu n'es que la honte ?
Il t'abhorre luy-mesme, & ce déguisement
En le defavoüant l'oblige pleinement.
Après avoir perdu sa douceur naturelle,
Dépouille sa pudeur qui te messied sans elle,
Defrobe tout d'un temps par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, & ta teste au bourreau ;
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Devien plus criminelle, & paroy moins coupable ;
Par une fausseté tu tombes en danger,
Par une fausseté sçache t'en dégager.
Fausseté détestable, où me viens-tu réduire ?
Honteux déguisement, où me vas-tu conduire ?
Icy de tous costez l'effroy suit mon erreur,
Et j'y suis à moy-mesme une nouvelle horreur :

L'image de Caliste à ma fureur soustraite
Y brave fièrement ma timide retraite.
Encor, si son trépas seconçant mon desir
Mefloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir ;
Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime,
Dans l'état pitoyable où le Sort me réduit,
J'en mérite la peine, & n'en ay pas le fruit,
Et tout ce que j'ay fait contre mon ennemie
Sert à croistre sa gloire avec mon infamie.

N'importe, Rosidor de mes cruels destins
Tient dequoy repouffer ses lâches assassins,
Sa valeur inutile en sa main defarmée
Sans moy ne vivroit plus que chez la Renommée.
Ainsi rien désormais ne pourroit m'enflamer,
N'ayant plus que haïr je n'aurois plus qu'aimer.
Fascheuse loy du Sort qui s'obstine à ma peine,
Je sauve mon amour & je manque à ma haine,
Ces contraires succès demeurant sans effet
Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soupire
De moy seule aujourd'huy tient le jour qu'il respire,
Il m'en est redevable, & peut-estre à son tour
Cette obligation produira quelque amour.
Dorise, à quels penfers ton espoir se ravale,
S'il vit par ton moyen, c'est pour une rivale,
N'atten plus, n'atten plus que haine de sa part,
L'offense vint de toy, le secours du hazard.
Malgré les vains efforts de ta ruse traîtresse,
Le hazard par tes mains le rend à sa Maîtresse,
Ce péril mutuel qui conserve leurs jours

D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
Heureux couple d'amants que le Destin assemble,
Qu'il expose en péril, qu'il en retire ensemble.

SCENE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte & l'embrassant.*

O Dieux ! voicy Géronte, & je le croyois mort,
Malheureux compagnon de mon funeste sort...

DORISE *croyant qu'il la prend pour Rosidor,
& qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse, hélas ! misérable, regarde
Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher amy, ce funeste accident,
Je te connois assez, je suis... Mais imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiscrete !

Monfieur, pardonnez-moy la faute que j'ay faite,
Un berger d'icy près a quitté ses brebis
Pour s'en aller au camp presque en pareils habits,
Et d'abord vous prenant pour ce mien camarade
Mes sens d'aïse aveuglez ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre villageois,
Qui seul & defarmé court à travers ces bois.

D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
Me deffend des discours de plus longue durée,
A mon empressement pardonnez cét Adieu,
Je perdrois trop, Monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Amy, qui que tu sois, si ton ame sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Un jeune Gentil-homme implore ton secours;
Pren pitié de mes maux pour trois ou quatre jours,
Durant ce peu de temps accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrète,
D'un ennemy puissant la haine me poursuit,
Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, Monsieur, répondre à vostre attente ;
Mais si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous assureirois d'estre icy promptement,
Et j'estime qu'alors il me feroit facile
Contre cét ennemy de vous faire un azile.

DORISE.

Mais avant ton retour si quelque instant fatal
M'exposoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de son humeur altière...

PYMANTE.

Pour ne rien hazarder, cachez-vous là derrière.

DORISE.

Souffre que je te fuive, & que mes tristes pas...

PYMANTE.

J'ay des secrets, Monsieur, qui ne le souffrent pas,
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre :
Avisez au party que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendray.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCENE VIII.

PYMANTE.

Enfin, graces au Ciel, ayant sçeu m'en défaire,
Je puis seul aviser à ce que je doy faire,
Qui qu'il soit, il a veu Rosidor attaqué,
Et sçait asseurement que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu, je n'en ay rien à craindre,
Puisqu'ainsi déguisé, tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y songe, & plus je pense voir

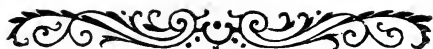
Par quelque grand effet de vengeance divine
En ce foible témoin l'autheur de ma ruïne :
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la Cour.
Simple, j'ay peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la sienne :
Et mesmes on diroit qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forests.
C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire,
C'est là qu'un heureux coup l'empesche de me nuire.
Je ne m'y puis résoudre, un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié,
En vain je luy resiste, & tasche à me défendre
D'un secret mouvement que je ne puis comprendre,
Son âge, sa beauté, sa grace, son maintien,
Forcent mes sentimens à luy vouloir du bien,
Et l'air de son visage a quelque mignardise
Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favorisé,
Si c'étoit elle-mesme en habit déguisé :
J'en meurs déjà de joye, & mon ame ravie
Abandonne le soin du reste de ma vie,
Je ne suis plus à moy, quand je viens à penser
A quoy l'occasion me pourroit dispenser.
Quoiqu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,
Je porte du respect à ce qui luy ressemble.

Misérable Pymante, ainsi donc tu te perds !
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu fers,
Etouffe ce témoin pour asseurer ta teste :
S'il est, comme il le dit, batu d'une tempeste,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,

Fay que dans cette grotte il rencontre sa mort.
Modère toy, cruel, & plutôt examine
Sa parole, son teint, & sa taille, & sa mine;
Si c'est Dorise, alors révoque cet Arrest,
Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE,
UN PREVOST.

ALCANDRE.

L'admirable rencontre a mon ame ravie,
De voir que deux amants s'entredoivent la vie,
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le sien te fournit dequoy t'en dégager.
Qu'à deux desseins divers la mesme heure choisie
Assemble en mesme lieu pareille jalousie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacez
Avec tant de justesse a ses temps compassez.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du Ciel l'occulte providence.
Sur deux amants il verse une mesme influence,
Et comme l'un par l'autre il a sçeu nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entens, Rosidor, par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le Ciel ma volonté conspire,

Et ne s'oppose pas à ses justes decrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Et bien, je veux moy-mesme en parler à la Reine,
Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achève seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis sa pasmoison.

ROSIDOR.

Sire, un mot deormais suffit pour ce qui reste.

Lyfarque & vos Archers depuis ce lieu funeste
Se laisserent conduire aux traces de mon sang
Qui durant le chemin me degouttoit du flanc,
Et me trouvant enfin dessous un toit rustique
Ranimé par les soins de son amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont icy rapporté,
Pour en faire ma plainte à vostre Majesté.
Non pas que je soupire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance;
Le Prince aime Clitandre, & mon respect consent
Que son affection le déclare innocent :
Mais si quelque pitié d'une telle infortune
Peut souffrir aujourd'huy que je vous importune,
Ostant par un Hymen l'espoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la source de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger, l'objet de ta Maîtresse
Fait qu'un tel desir cède à l'amour qui te presse :
Aussi n'est-ce qu'à moy de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous par de puissants effets
Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre à moy-mesme,

Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime.
Je le feray bien voir. Quand ce perfide tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma Cour,
Je devrois au Public par un honteux supplice
De telles trahisons l'exemplaire justice.
Mais Rosidor surpris, & blessé comme il l'est,
Au devoir d'un vray Roy joint mon propre intérêt.
Je luy feray sentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le Prince y puisse, ou vueille prendre,
Combien mal à propos sa folle vanité
Croyoit dans sa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cét assassín, un soupçon véritable
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable
De son lasche attentat m'avoit si bien instruit,
Que déjà dans les fers il en reçoit le fruit.

Toy qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée,
Tu te peux asseurer que Dorise trouvée,
Commeils avoient choisi mesme heure à vostre mort,
En mesme heure tous deux auront un mesme sort.

CALISTE.

Sire, ne songez pas à cette misérable,
Rosidor guaranty me rend sa redevable,
Et je me sens forcée à luy vouloir du bien,
D'avoir à vostre Etat conservé ce soutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain sçait pardonner les crimes :
Mais vostre aspect m'emporte à d'autres sentimens,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens ;

Ce teint passe à tous deux me rougit de colère,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, Sire, que sçait-on ? peut-estre ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-tost qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Sçaura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger ? sa main d'un trait mortel
A signé son Arrest en signant ce cartel.
Peut-il desavoïer ce qu'assure un tel gage,
Envoyé de sa part, & rendu par son Page ?
Peut-il desavoïer que ses gens déguisez,
De son commandement ne soient autorisez ?
Les deux, tous morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la bouë,
L'autre aussi-tost que pris se verra sur la rouë,
Et pour le scélerat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons luy fera le dernier.
Qu'on l'amène au Conseil ; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toy, pense à te guérir, & croy que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux :
Sans doute qu'aussi-tost qu'il se feroit paroître
Ton sang rejalliroit au visage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, & souvent on a veu
Sortir la vérité d'un moyen impréveu,

Bien que la conjecture y fust encor plus forte :
Du moins, Sire, appeaisez l'ardeur qui vous transporte,
Que l'ame plus tranquille, & l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes playes.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vrayes,
Douter de ce forfait, c'est manquer de raison.
Derechef, ne pren soin que de ta guérison.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

Ah ! que ce grand couroux sensiblement m'afflige !

CALISTE.

C'est ainsi que le Roy te refusant t'oblige,
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit,
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute prière est vaine ;
Ses violens transports sont d'asseurez témoins
Qu'il t'écouterait mieux s'il te chérissait moins.

Mais un plus long séjour pourroit icy te nuire,
Ne perdons plus de temps, laisse-moy te conduire
Jusque dans l'antichambre où Lyfarque t'attend,
Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'achève pas ta plainte,
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte,
Mais d'un fâcheux respect la tyrannique loy
M'appelle chez la Reine, & m'éloigne de toy.
Il me luy faut conter comme l'on m'a surpris,
Excuser mon absence en accusant Dorise,
Et luy dire comment par un cruel destin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, & quand son ame après la chose sçeuë
Fera voir la pitié qu'elle en aura conceuë,
Figure luy si bien Clitandre tel qu'il est,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'intérêt.

CALISTE.

Ne crains pas désormais que mon amour s'oublie,
Répare seulement ta vigueur affoiblie,
Sçache bien te servir de la faveur du Roy,
Et pour tout le surplus, repose-t'en sur moy.

SCENE III.

CLITANDRE *en prison.*

Je ne sçay si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie,
Peu s'en faut dans l'excès de ma confusion
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier ! je n'en fais pas croyable,
Ny l'air sale & pūant d'un cachot effroyable,
Ny de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ny le poids de ces fers dont je suis arrêté ;
Je les sens, je les voy, mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil luy presente,
Et le desavoüant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.
Jamais aucun forfait, aucun dessein infame
N'a pū souiller ma main, ny glisser dans mon ame,
Et je suis retenu dans ces funestes lieux !
Non, cela ne se peut, vous vous trompez, mes yeux.
J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer sous un si juste Roy
Qu'on peuple les prisons d'innocens comme moy.

Cependant je m'y trouve, & bien que ma pensée
Recherche à la rigueur ma conduite passée,
Mon exacte censure a beau l'examiner,

Le crime qui me perd ne se peut deviner,
Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
Ah, Prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'être chéry de vous,
Le temps qu'on m'en sépare, on le donne à l'Envie,
Comme une liberté d'attenter sur ma vie,
Le cœur vous le disoit, & je ne sçay comment
Mon destin me poussa dans cet aveuglement,
De rejeter l'avis de mon Dieu tutélaire ;
C'est là ma seule faute, & c'en est le salaire,
C'en est le châtiment que je reçois icy,
On vous venge, mon Prince, en me traitant ainsi ;
Mais vous sçauvez montrer, embrassant ma défense,
Que qui vous venge ainsi puissamment vous offense.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me persécuter vostre absence enhardit,
A vostre heureux retour verront que ces tempestes,
Clitandre préservé, n'abatront que leurs testes.
Mais on ouvre, & quelqu'un dans cette sombre horreur,
Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Permettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déjà ?

LE GEOLIER.

Non encor, que je sçache.

CLITANDRE.

Quoy, ta eule pitié s'y hazarde pour moy ?

LE GEOLIER.

Non c'est un ordre exprès de vous conduire au Roy.

CLITANDRE.

Ne m'appprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lasche imposteur ainsi me persécute ?

LE GEOLIER.

Descendons, un Prevost qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moy contenter sur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *regardant une aiguille qu'elle avoit laissée
par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

En vain pour m'ébloüir vous usez de la ruse,
Mon esprit, quoy que lourd, aisément ne s'abuse,

Ce que vous me cachez, je le ly dans vos yeux :
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux.
N'est-il pas vray, Monsieur? & mesme cette aiguille
Sent assez les faveurs de quelque belle fille;
Elle est, ou je me trompe, un gage de sa foy.

DORISE.

O malheureuse aiguille ! hélas, c'est fait de moy.

PYMANTE.

Sans doute vostre playe à ce mot s'est r'ouverte.
Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point ! cette rougeur confuse,
Quoy que vous vous taisiez, clairement vous accuse.
Brifons-là, ce discours vous fâcheroit enfin,
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin,
Qu'après plusieurs discours ne sçachant que vous dire,
J'ay touché sur un point dont vostre cœur soupire,
Et dequoy fort souvent on aime mieux parler,
Que de perdre son temps en des propos en l'air.

DORISE.

Amy, ne porte plus la sonde en mon courage,
Ton entretien commun me charme davantage,
Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est ;
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaist.
Ta conversation est tellement civile,
Que pour un tel esprit ta naissance est trop vile,

Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualitez te font d'un autre sang;
Mefme plus je te voy, plus en toy je remarque
Des traits pareils à ceux d'un Cavalier de marque,
Il s'appelle Pymante, & ton air & ton port
Ont avec tous les fiens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en fuis tout glorieux, & de ma part je prise
Vostre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que fi le Ciel appaifant fa rigueur,
Me faisoit maintenant un present de fon cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Dorise ?

PYMANTE.

Une jeune crüelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle ?

PYMANTE.

Le Berger Rosidor.

DORISE.

Amy, ce nom fi beau
Chez vous donc se profane à garder un troupeau ?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que sous ces faux habits il reconnoît Dorise.
Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois
Ne passer à vos yeux que pour un villageois,
Vostre haine pour moy fut toujours assez forte
Pour déferer sans peine à l'habit que je porte ;
Cette fausse apparence aide, & suit vos mépris :
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris.
Je sçay trop que le Ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretez qu'à vostre seul visage,
Si-tost que je l'ay veu, j'ay creu voir en ces lieux
Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos Dieux ;
Et si j'ay quelque temps feint de vous méconnoître
En vous prenant pour tel que vous vouliez paroître,
Admirez mon amour, dont la discretion
Rendoit à vos desirs cette soubmission,
Et disposez de moy qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ay de vie.

DORISE.

Pymante, & quoy, faut-il qu'en l'état où je suis
Tes importunités augmentent mes ennuis !
Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste
Vienne encor m'arracher le seul bien qui me reste,
Et qu'ainsi mon malheur au dernier point venu
N'ose plus espérer de n'estre pas connu ?

PYMANTE.

Voyez comme le Ciel égale nos fortunes,
Et comme pour les faire entre nous deux communes

Nous reduisant ensemble à ces déguifemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de vifages,
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages,
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, fans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujours ! & pour qui vous néglige !

DORISE.

Que veux-tu ? fon mépris plus que ton feu m'oblige,
J'y trouve malgré-moy je ne ſçay quel appas
Par où l'ingrat me tuë, & ne m'offenſe pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour ſi frivole
Pour cét ingrat amant qui n'eſt plus qu'une idole ?

DORISE.

Qu'une idole ! ah, ce mot me donne de l'effroy,
Roſidor une idole, ah, perfide, c'eſt toy,
Ce ſont tes trahiſons qui l'empêchent de vivre,
Je t'ay veu dans ce bois moy-meſme le pourſuivre,
Avantagé du nombre, & vêtu de façon
Que ce ruſtique habit effaçoit tout ſoupçon :
Ton embuſche a ſurpris une valeur ſi rare.

PYMANTE.

Il est vray, j'ai puny l'orgueil de ce barbare,
De cét heureux ingrat, si cruel envers vous,
Qui maintenant par terre & percé de mes coups
Epreuve par sa mort comme un amant fidelle
Venge vostre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la Nature, exécration bourreau,
Après ce lasche coup qui creuse mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flatte !
Fuy, fuy, que dessus toy ma vengeance n'éclate,
Ces mains, ces foibles mains que vont armer les Dieux
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage
En mille traits de sang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme impetueux d'abord
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport,
Mais comme il n'a pour luy que sa seule impuissance,
A force de grossir il meurt en sa naissance,
Ou s'étouffant soy-mesme, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne préten pas que le mien s'adoucisse,
Il faut que ma fureur, ou l'Enfer te punisse,

Le reste des Humains ne sçauroit inventer
De geſne qui te puiſſe à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,
Crains tout ce que le Ciel m'a departy de charmes ;
Tu ſçais quelle eſt leur force, & ton cœur la reſſent,
Crains qu'elle ne m'aſſeure un vengeur plus puiſſant.
Ce couroux dont tu ris en fera la conquête
De quiconque à ma haine'expoſera ta teſte,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu, j'en perds le temps à crier dans ce bois,
Mais tu verras bien-toſt ſi je vaux quelque choſe,
Et ſi ma rage en vain ſe promet ce qu'elle oſe.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moy-meſme avec vous y courir.

DORISE.

Traiſtre, ne me ſuy point.

PYMANTE.

Prendre ſeule la fuite !
Vous vous égareriez à marcher ſans conduite,
Et d'ailleurs voſtre habit où je ne comprends rien
Peut avoir du myſtère auſſi bien que le mien.
L'azile dont tantôt vous faiſiez la demande
Montre quelque beſoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous ſeroit mal acquité
S'il ne vous avoit miſe en lieu de ſeureté.

Vous pensez m'échaper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne,
L'amour que j'ay pour vous malgré vos dures loix
Sçait trop ce qu'il vous doit & ce que je me dois.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds temps à me suivre,
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre,
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à vostre tour quelque pitié des miens,
Madame, & tarissez ce déluge de larmes.
Pour rappeler un mort ce sont de foibles armes,
Et quoy que vous conseille un inutile ennuy,
Vos cris & vos sanglots ne vont point jusqu'à luy.

DORISE.

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voye,

S'il luy faut un passage afin de s'envoler,
Ils le luy vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, fus, mes sanglots, redoublez vos secouffes,
Pour un tel desespoir vous les avez trop douces,
Faites pour m'étouffer de plus puissants efforts.

PYMANTE.

Ne songez plus, Madame, à rejoindre les morts !
Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie,
Que d'employer pour vous le reste de leur vie ;
Pensez plutôt à ceux dont le service offert,
Accepté vous conserve, & refusé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir par ton crime,
Qu'innocent méprisé, coupable je t'estime ?
A ce conte tes feux n'ayant pu m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendrait ce pouvoir ?
Je chérissois en toi la qualité de traître,
Et mon affection commenceroit à naître
Lors que tout l'Univers a droit de te haïr ?

PYMANTE.

Si j'oubliay l'honneur jusques à le trahir,
Si pour vous posséder mon esprit tout de flamme
N'a creu rien de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
Voyez par là, voyez l'excès de mon ardeur,
Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lascheté que j'y voy trop certaine
N'a servy qu'à donner des raisons à ma haine.
Ainsi ce que j'avois pour toy d'aversion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination,
C'est la raison, c'est elle à present qui me guide
Aux mépris que je fais des flames d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne sçache raison qui s'oppose à mes vœux,
Puisqu'icy la raison n'est que ce que je veux,
Et ployant deffous moy permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir servie.
Il me faut des faveurs malgré vos crüautez.

DORISE.

Exécrable, ainsi donc tes desirs effrontez
Voudroient sur ma foiblesse user de violence ?

PYMANTE.

Je ry de vos refus, & sçay trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

DORISE *luy crevant l'œil de son aiguille.*

Traître, ce ne sera qu'à ta confusion.

PYMANTE *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, crüelle !

DORISE.

Ah, brigand !

PYMANTE.

Ah, que viens-tu de faire !

DORISE.

De punir l'attentat d'un infame corfaire.

PYMANTE *prenant son épée dans la caverne où il
l'avoit jettée au 2. Acte.*

Ton sang m'en répondra, tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE.

Fuy, Dorise, & laisse-le crier.

SCENE II.

PYMANTE.

Où s'est-elle cachée ? où l'emporte sa fuite ?
Où faut-il que ma rage adresse ma poursuite ?
La Tigresse m'échape, & telle qu'un éclair
En me frappant les yeux elle se perd en l'air ;
Ou plutôt l'un perdu, l'autre m'est inutile,
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distille.

Coule, coule, mon sang, en de si grands malheurs
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs,
Ne verser désormais que des larmes communes,
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je voy de tous costez mon supplice approcher,
N'osant me découvrir, je ne me puis cacher,
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrâce,
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet ! pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus, & sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.

O toy, qui secondant son courage inhumain
Loin d'orner ses cheveux, deshonoras sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devois pour le moins respecter son image :
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des Cieux
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoy que te commandast une ame si cruelle,
Devoit estre adoré de ta pointe rebelle.

Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoy, puis-je en ma Maîtresse adorer mon bourreau ?
Remettez-vous mes sens ; rassure-toy ma rage,
Revien, mais revien seule animer mon courage.
Tu n'as plus à debatre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions,
L'amour vient d'expirer, & ses flames éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infames contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir,
Je n'ay plus rien en moy qui n'en veuille à sa vie.

Sus donc, qui me la rend ? Destins, si vostre envie,
Si vostre haine en'cor s'obstine à mes tourmens,
Jusqu'à me réserver à d'autres châtimens,
Faites que je mérite en trouvant l'inhumaine
Par un nouveau forfait une nouvelle peine,
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu, ny mon fer ne touchent point son cœur.
Mais ma fureur se jouë, & demy-languissante
S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante,
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
Prenons dorenavant pour guides les hazards,
Quiconque ne pourra me montrer la crüelle,
Que son sang aussi-tost me réponde pour elle,
Et ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,
Remplissons tous ces lieux de carnage & d'horreur.

Vne tempeste survient.

Mes menaces déjà font trembler tout le monde,
Le vent fuit d'épouvante, & le tonnerre en gronde,
L'œil du Ciel s'en retire, & par un voile noir,
N'y pouvant résister, se défend d'en rien voir;
Cent nûages épais se distilants en larmes,
A force de pitié veulent m'ôter les armes,
La Nature étonnée embrasse mon couroux,
Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups,
Tout est de mon party, le Ciel mesme n'envoye
Tant d'éclairs redoublez, qu'afin que je la voye,
Quelques lieux où l'effroy porte ses pas errants,
Ils sont entrecoupez de mille gros torrents.
Que je serois heureux, si cét éclat de foudre
Pour m'en faire raison l'avoit réduite en poudre !
Allons voir ce miracle, & defarmer nos mains

Si le Ciel a daigné prévenir nos desseins.
Destins, foyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou souffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN.

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal !
Le tonnerre a sous moy foudroyé mon cheval,
Et consumant sur luy toute sa violence,
Il m'a porté respect parmy son insolence.
Tous mes gens écarter par un subit effroy,
Loin d'estre à mon secours, ont fuy d'autour de moy,
Ou déjà dispersez par l'ardeur de la chasse,
Ont desrobé leur teste à sa fière menace.
Cependant seul à pied je pense à tous momens
Voir le dernier débris de tous les Elemens,
Dont l'obstination à se faire la guerre
Met toute la Nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux ! si vous témoignez par là vostre couroux,
De Clitandre, ou de moy, lequel menacez-vous ?
La perte m'est égale, & la mesme tempeste
Qui l'auroit accablé tomberoit sur ma teste.
Pour le moins, justes Dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puisse avec luy partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur présage,
L'haleine manque aux Vents, & la force à l'orage,

Les éclairs indignez d'estre éteints par les eaux
En ont tary la source & seché les ruisseaux,
Et déjà le Soleil de ses rayons effuye
Sur ces moites rameaux le reste de la pluye.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochez,
Les petits oifillons encor demy-cachez...
Mais je verray bien-tost quelques-uns de ma fuite,
Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *saist Dorise qui le fuyoit.*

Enfin malgré ta fuite
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas !

PYMANTE.

Songe à mourir,
Tout l'Univers icy ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma veüe ! ô l'indigne spectacle !

Sus, fus, à ce brigand opposons un obstacle.
Arreste, scélerat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu ?

FLORIDAN.

Sauver ce Gentilhomme à tes pieds abatu.

DORISE.

Traître, n'avance pas, c'est le Prince.

PYMANTE *tenant Dorise d'une main & se battant de l'autre.*

N'importe,
Il m'oblige à sa mort m'ayant veu de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang ?

PYMANTE.

Je ne connois icy, ny qualitez, ny sang,
Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne,
Pour affermer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon debile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêteray le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, misérable ?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrationnel.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

FLORIDAN.

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher,
Affassin, ren l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE,
Trois Veneurs, *portans en leurs mains les vrais
habits de Pymante, Lycaste, & Dorise.*

I. VENEUR.

Escoute, il est fort proche,
C'est sa voix qui retonne au creux de cette roche,
Et c'est luy que tantost nous avons entendu.

FLORIDAN *desarme Pymante, & en donne l'épée à
garder à Dorise.*

Pren ce fer en ta main.

PYMANTE.

Ah Cieux ! je suis perdu.

2. VENEUR.

Ouy, je le voy. Seigneur, quelle avanture étrange,
Quel malheureux destin en cét état vous range?

FLORIDAN.

Garottez ce maraut, les couples de vos chiens
Vous y pourront servir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Luy fasse ressentir par l'éclat d'un supplice,
Sans armer contre luy que les loix de l'Etat,
Que m'attaquer n'est pas un leger attentat.
Sçachez que s'il échape il y va de vos testes.

I. VENEUR.

Si nous manquons, Seigneur, les voila toutes prestes.
Admirez cependant le foudre & ses efforts
Qui dans cette forest ont consumé trois corps,
En voicy les habits, qui sans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre
Sont aux plus criminels qui vivent sur la Terre,
Connoissez-les, grand Prince, & voyez devant vous
Pymante prisonnier, & Dorise à genoux.

FLORIDAN.

Que ce soit là Pymante, & que tu fois Dorise !

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle surprise
Jette dans vostre esprit que vos yeux ont deçeu,
D'autres le saisiront quand vous aurez tout sçeu.
La honte de paroître en un tel équipage
Coupe icy ma parole & l'étouffe au passage ;
Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
Avec mes vêtemens l'usage de la voix,
Pour vous conter le reste en habit plus sortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaist, ta prière équitable
En faveur de ton sexe & du secours prêté
Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
Tandis sans m'éloigner beaucoup de cette place,
Je vay sur ce côteau pour découvrir la chasse,
Tu l'y ramèneras ; vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

*Le Prince sort, & un des Veneurs s'en va avec
Dorise, & les autres mènent Pymante d'un autre costé.*

SCENE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE *en prison.*

Dans ces funestes lieux où la seule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,

Je n'attens deormais du reste des Humains
Ny faveur, ny secours, si ce n'est par tes mains.

LE GEOLIER.

Je ne connoy que trop où tend ce préambule,
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous dans cette prison dont je porte les clefs,
Se disent comme vous du malheur accablez,
Et la Justice à tous est injuste, de sorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte ;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien sçavoir,
Le Roy, quoy qu'il en soit, vous a mis en ma garde,
Il me suffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas,
Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la Terre n'a point de si douce Province
Où le jour m'agréast loin des yeux de mon Prince.
Hélas ! si tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont sans luy je ne sçaurois sortir,
Ou qu'il luy fust porté de ma part une lettre,
De la fienne en ce cas je t'ose bien promettre
Que son retour soudain des plus riches te rend.
Que cét anneau t'en serve & d'arrhe & de garand,
Ten la main & l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GEOLIER.

Monfieur, jusqu'à present j'ay vécu sans reproche,
Et pour me suborner, promesses, ny presens,

N'ont, & n'auront jamais de charmes fuffifants.
C'est dequoy je vous donne une entière affeurance,
Perdez-en le deffein avecque l'efpérance,
Et puisque vous dressez des pièges à ma foy,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moy.

SCENE VII.

CLITANDRE.

Va tygre, va crüel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toy d'effroyable,
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut seule aux innocens imprimer la terreur.
Ton vifage déjà commençoit mon fupplice,
Et mon injuste fort dont tu te fais complice
Ne t'envoyoit icy que pour m'épouventer,
Ne t'envoyoit icy que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accusation que je ne puis comprendre?
A-t'on rien veu jamais, a-t'on rien veu de tel?
Mes gens affaffinez me rendent criminel,
L'auteur du coup s'en vante, & l'on m'en calomnie,
On le comble d'honneur, & moy d'ignominie;
L'échafaut qu'on m'apreste au fortir de prifon,
C'est par où de ce meurtre on me fait la raifon.
Mais leur déguifement d'autre costé m'étonne,
Jamais un bon deffein ne déguifa personne,

Leur masque les condamne, & mon feing contrefait
M'imputant un cartel me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, & ce que je déplore,
Je me sens bien trahy, mais par qui, je l'ignore,
Et mon esprit troublé dans ce confus rapport
Ne voit rien de certain que ma honteuse mort.

Traître, qui que tu sois, Rival, ou Domestique,
Le Ciel te garde encor un destin plus Tragique,
N'importe, vif ou mort, les gouffres des Enfers
Auront pour ton supplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flames,
Moins les corps sont punis, plus ils gésent les ames,
Et par des crüautez qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au-de-là de l'espoir.
Et vous que désormais je n'ose plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié si tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noircisse ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action si noire
Ne laisse plus de moy qu'une sale memoire,
Permettez que mon nom qu'un bourreau va ternir
Dure sans infamie en vostre souvenir,
Ne vous repentez point de vos faveurs passées,
Comme chez un perfide indignement placées;
J'ose, j'ose espérer qu'un jour la vérité
Paroîtra toute nue à la Posterité,
Et je tiens d'un tel heur l'attente si certaine,
Qu'elle adoucît déjà la rigueur de ma peine,
Mon ame s'en chatouille, & ce plaisir secret
La prépare à fortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLEON,
DORISE, *en habit de femme*, trois Veneurs.

FLORIDAN à *Dorise & Cléon*.

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.
Ah Clitandre! ainsi donc de fausses conjectures
T'accablent, malheureux, sous le courroux du Roy!
Ce funeste récit me met tout hors de moy.

CLEON.

Hastant un peu le pas, quelque espoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A son Ombre immolé ne me suffira pas,
C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes,
Innocent, il aura d'innocentes victimes,
Où que soit Rosidor, il le suivra de près,
Et je sçauray changer les myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence!

FLORIDAN.

Mon déplaisir m'en donne une entière licence,
J'en veux comme le Roy faire autant à mon tour,
Et puisqu'en sa faveur on prévient mon retour,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens presque feur de sauver mon Clitandre,
La chasse n'est pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendray le coup de son malheur fatal.
Il suffit de Cleon pour ramener Dorise,
Vous autres, gardez bien de lâcher vostre prise,
Un supplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque désormais voudroit luy ressembler.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, Un Prevost,
CLEON.

FLORIDAN *parlant au Prevost.*

Dites vous-mesme au Roy qu'une telle innocence
Légitimè en ce point ma desobéissance,
Et qu'un homme sans crime avoit bien mérité
Que j'usasse pour luy de quelque autorité :
Je vous suy. Cependant que mon heur est extrême,
Amy, que je chéris à l'égal de moy-mesme,
D'avoir sceu justement venir à ton secours,
Lors qu'un infame glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuste sort ne trouvant point d'obstacle
Aprestoit de ta teste un indigne spectacle !

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'huy retiré des Enfers,
Et moy dorenavant j'arreste mon envie
A ne servir qu'un Prince à qui je doy la vie.

FLORIDAN.

Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE.

C'est à quoy désormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.

Le moins ! quoy, désormais Caliste en ta pensée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée ?

CLITANDRE.

J'ay honte que mon cœur auprès d'elle attaché
De son ardeur pour vous ait souvent relâché,
Ait souvent pour le sien quitté vostre service :
C'est par là que j'avois mérité mon supplice,
Et pour m'en faire naître un juste repentir,
Il semble que les Dieux y vouloient consentir ;
Mais vostre heureux retour a calmé cét orage.

FLORIDAN.

Tu me fais assez lire au fond de ton courage.
La crainte de la mort en chasse des appas
Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas,

Puisque fans cét amour la fourbe mal conçeuë
Eust manqué contre toy de prétexte & d'issuë :
Ou peut-estre à present tes desirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux, ou criëls, aucun desormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'Amour dompte aisément l'esprit le plus tarouche,
C'est à ceux de nostre âge un puissant ennemy,
Tu ne connois encor ses forces qu'à demy.
Ta résolution un peu trop violente
N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.
Mais que veux-tu, Cléon, & qu'est-il arrivé ?
Pymante de vos mains se feroit-il sauvé ?

CLEON.

Non, Seigneur, acquittez de la charge commise,
Vos Veneurs ont conduit Pymante, & moy Dorise,
Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du Chasteau.
Allons, allons au Roy montrer ton innocence,
Les auteurs des forfaits sont en nostre puissance,
Et l'un d'eux convaincu dès le premier aspect
Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCENE II.

ROSIDOR *sur son lit.*

Amants les mieux payez de vostre longue peine,
Vous de qui l'espérance est la moins incertaine,
Et qui vous figurez après tant de longueurs
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmy vous de qui l'ame contente
Gouste plus de plaisirs que moy dans son attente ?
En est-il parmy vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir ?
Mon esprit que captive un objet adorable
Ne l'éprouva jamais autre que favorable,
J'ignorerois-encor ce que c'est que mépris
Si le sort d'un rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutesfois, Clitandre, & la colère
D'un grand Roy qui te perd me semble trop sévère,
Tes desseins par l'effet n'étoient que trop punis,
Nous voulant séparer, tu nous a réunis ;
Il ne te falloit point de plus cruels supplices
Que de te voir toy-mesme autheur de nos délices,
Puisqu'il n'est pas à croire après ce lasche tour
Que le Prince ose plus traverser nostre amour ;
Ton crime t'a rendu deormais trop infame,
Pour tenir ton party sans s'exposer au blâme,
On devient ton complice à te favoriser.
Mais hélas, mes pensers, qui vous vient diviser ?

Quel plaisir de vengeance à présent vous engage ?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage ?
Retournez, retournez vers mon unique bien,
Que seul dorenavant il soit votre entretien,
Ne vous repaîsez plus que de sa seule idée,
Faites-moy voir la mienne en son ame gardée :
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté,
C'est par où mon esprit est le moins enchanté,
Elle servit d'amorce à mes desirs avides,
Mais ils ont sçeu trouver des objets plus solides ;
Mon feu qu'elle alluma fust mort au premier jour,
S'il n'eust été nourry d'un réciproque amour.
Ouy, Caliste, & je veux toujours qu'il m'en souvienne,
J'aperçeus aussi-tôt ta flame que la mienne,
L'Amour apprit ensemble à nos cœurs à brûler,
L'Amour apprit ensemble à nos yeux à parler,
Et sa timidité luy donna la prudence
De n'admettre que nous en nostre confidence.
Ainsi nos passions se desroboient à tous,
Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux...
Mais qui vient jusqu'icy troubler mes rêveries ?

SCENE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudroit voir tes blessures guéries,
Celle...

ROSIDOR.

Ah, mon heur, jamais je n'obtiendrois sur moy,
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toy.
De nostre amour naissant la douceur & la gloire
De leur charmante idée occupoient ma mémoire,
Je flatois ton image, elle me reflatoit,
Je luy faisois des vœux, elle les acceptoit,
Je formois des desirs, elle en aimoit l'hommage;
La desavoûras-tu, cette flateuse image?
Voudras-tu démentir nostre entretien secret?
Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrois de sa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre :
Quoy qu'à dire le vray je ne sçay pas trop bien
En quoy je dédirois ce secret entretien,
Si ta pleine santé me donnoit lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis & doy prescrire.
Pren soin de te guérir, & les miens plus contens...
Mais je te le diray quand il en fera temps.

ROSIDOR.

Cét énigme enjoué n'a point d'incertitude
Qui soit propre à donner beaucoup d'inquietude,
Et si j'ose entrevoir dans son obscurité,
Ma guérison importe à plus qu'à ma santé.
Mais dy tout, ou du moins souffre que je devine,
Et te die à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois par complaisance au peu que j'ay d'appas
Feindre d'entendre mal ce que je ne dy pas,
Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait gouster l'Amour en ces petits supplices.
Doute donc, sois en peine, & montre un cœur gesné
D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné;
Tremble sans craindre trop, hésite, mais aspire,
Atten de ma bonté qu'il me plaise tout dire,
Et sans en concevoir d'espoir trop affermy,
N'espère qu'à demy quand je parle à demy.

ROSIDOR.

Tu parles à demy, mais un secret langage
Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
Et tes yeux sont du tien de mauvais truchemens,
Ou rien plus ne s'oppose à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avois bien préveu, que ton impatience
Porteroit ton espoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

ROSIDOR.

Quoy, la Reine ose encor soutenir mon rival,
Et sans avoir horreur d'une action si noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute, & chérit trop la gloire,

Pour ne pas s'accorder aux volontez du Roy,
Qui d'un heureux Hymen récompense ta foy.

ROSIDOR.

Si nostre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos desirs mettre encor quelque obstacle?

CALISTE.

Tes blessures.

ROSIDOR.

Allons, je suis déjà guéry.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mary,
Et je ne puis souffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton Roy la prudence retarde.
Pren soin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et croy que tes desirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet,

CALISTE.

N'auront aucun effet! qui te le persuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur est malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, & m'as fait quelque peur,
Mais je sçay le remède aux blessures du cœur.

Les tiennes attendant le jour que tu fôûhaites
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites,
Je me rens deormais affiduë à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chère ame, il est de mon devoir
Que fans perdre de temps j'aïlle rendre en perfonne
D'humbles graces au Roy du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toy de ce remerciement.
Toutefois qui fçauroit que pour ce compliment
Une heure hors d'icy ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrois en ce cas moy-mefme t'y conduire,
Et j'aimerois mieux estre un peu plus tard à toy,
Que tes justes devoirs manquaffent vers ton Roy.

ROSIDOR.

Mes bleffures n'ont point dans leurs foibles atteintes
Surquoy ton amitié puiſſe fonder ſes craintes.

CALISTE.

Vien donc, & puisqu'enfin nous faisons meſmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE IV.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE,
PYMANTE, DORISE, CLEON,
Prevost, trois Veneurs.

ALCANDRE.

Que souvent nostre esprit trompé par l'apparence
Règle ses mouvemens avec peu d'assurance !
Qu'il est peu de lumière en nos entendemens,
Et que d'incertitude en nos raisonnemens !
Qui voudra désormais se fie aux impostures
Qu'en nostre jugement forment les conjectures ;
Tu suffis pour apprendre à la Posterité
Combien la vray-semblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raison en déroute
N'a conçu tant d'erreur avec si peu de doute,
Jamais par des soupçons si faux & si pressants
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en suis honteux, Clitandre, & mon ame confuse,
De trop de promptitude en foy-mesme s'accuse,
Un Roy doit se donner quand il est irrité,
Ou plus de retenue, ou moins d'autorité.
Perds-en le souvenir, & pour moy, je te jure
Qu'à force de bien-faits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que vostre Majesté, Sire, n'estime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas,

L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire,
Et je perdrois le mien si quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir panchast au refroidissement,
Sans le flateur espoir d'un agrandissement.
Vous n'avez exercé qu'une juste colère,
On est trop criminel quand on peut vous déplaire,
Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moy qui connoy le fond de son courage,
Et qui n'ay jamais veu de fard en son langage,
Je tiendrois à bon-heur que vostre Majesté
M'acceptast pour garand de sa fidelité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons plus sur la reconnoissance
Et de mon injustice, & de son innocence.
Passons aux criminels. Toy dont la trahison
A fait si lourdement trébucher ma raison,
Approche scélerat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage ?
Attaque le plus fort un rival plus heureux,
Et présumant encor cet exploit dangereux,
A force de presens & d'infames pratiques
D'un autre Cavalier corrompt les Domestiques,
Prend d'un autre le nom & contrefait son feing,
Afin qu'exécutant son perfide dessein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures ?
Parle, parle, confesse, & prévien les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.

Vostre seule faveur a fait ma lascheté,
Vous, dy-je, & cét objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte,
Mais recherchant la mort de qui vous est si cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher.
Reconnu pour l'auteur d'une telle surprise,
Le moyen d'approcher de vous, ou de Dorise ?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor
L'attentat sur mon fils comme sur Rosidor :
Car je ne touche point à Dorise outragée,
Chacun en te voyant la voit assez vengée,
Et coupable elle-mesme elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, & de peur d'un supplice
On tasche en étouffant ce qu'on en voit d'indice
De paroistre innocent à force de forfaits.
Je ne suis criminel sinon manque d'effets,
Et sans l'aspre rigueur du Sort qui me tourmente
Vous pleureriez le Prince & souffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus ? j'ay tout dit, punissez.

ALCANDRE.

Est-ce-là le regret de tes crimes passez ?
Ostez-le moy d'icy, je ne puis voir sans honte

Que de tant de forfaits il tient si peu de conte.
Dites à mon Conseil, que pour le châtiment,
J'en laisse à ses avis le libre jugement,
Mais qu'après son Arrest je sçauray reconnoître
L'amour que vers son Prince il aura fait paroître.

Viença toy maintenant, monstre de crüauté,
Qui joins l'affassinat à la déloyauté,
Détestable Aleçon, que la Reine déçeuë
Avoit n'aguère au rang de ses filles receuë.
Quel barbare, ou plutôt quelle peste d'Enfer
Se rendit ton complice & te donna ce fer ?

DORISE.

L'autre jour dans ce bois trouvé par aventure,
Sire, il donna sujet à toute l'imposture :
Mille jaloux serpens qui me rongeoient le sein,
Sur cette occasion formèrent mon dessein,
Je le cachay deslors.

FLORIDAN.

Il est tout manifeste
Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
Du malheureux düel où le triste Arimant
Laiſſa son corps sans ame & Daphné sans amant.
Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
Jette souvent nostre ame en telle frénésie,
Que la raison qu'aveugle un plein emportement
Laisse nostre conduite à son dérèglement,
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

De si foibles raisons mon esprit ne s'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoy qu'il en soit, un fils qu'elle vous rend
Sous vostre bon plaisir sa défense entreprend,
Innocente, ou coupable, elle assure ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie,
Ta prière obtient mesme avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'est acquis, relève-toy, Dorise,
Et va dire par tout, en liberté remise,
Que le Prince aujourd'huy te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DORISE.

Après une bonté tellement excessive,
Puisque vostre clémence ordonne que je vive,
Permettez deormais, Sire, que mes desseins
Prennent des mouvemens plus réglez & plus sains.
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales
Je fasse ma retraite avecque les Vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'estre au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la Cour après m'estre obligée,
Ce seroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au Monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,
Ma faveur va te rendre assez considérable
Pour t'acquérir icy mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, & qui me doit la vie.
Fay-le voir, cher Clitandre, & tourne ton desir
Du costé que ton Prince a voulu te choisir,
Réüny mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise,
Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des penfers qui ne sont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, & je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées
Que je luy veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taisez-vous j'aperçoy nostre blessé qui vient.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLEON,
CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE,
DORISE.

ALCANDRE.

Au comble de tes vœux, feur de ton mariage,
N'és-tu point satisfait? Que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, Sire, &, pour remerciemens
Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toy quelque chose,
Et si ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un Cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'huy la trahison des fiens.
Le Prince heureusement l'a sauvé du supplice,
Et ces deux que ton bras defrobe à ma justice
Corrompus par Pymante avoient juré ta mort :
Le fuborneur depuis n'a pas eu meilleur sort,

Et ce traître à présent tombé sous ma puissance,
Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le sçavez, le cœur me l'avoit dit,
Et si peu que j'avois près de vous de crédit
Je l'employay deslors contre vostre colére.

à Clitandre.

En moy dorenavant faites état d'un frère.

CLITANDRE *à Rosidor.*

En moy d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE *à Caliste.*

Si le pardon du Roy me peut donner le vostre,
Si mon crime...

CALISTE.

Ah ma sœur, tu me prends pour une autre,
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéry termine un Hyménée.

Clitandre en attendant cette heureuse journée,
Taschera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon fils desire, & que je veux,

A qui pour réparer sa faute criminelle
Je défens désormais de se montrer cruelle,
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amants les fruits de leur amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.





LA VEFVE,

COMEDIE.

ACTEURS.

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, amy de Philiste, & amant de Doris.

CELIDAN, amy d'Alcidon, & amoureux de Doris.

CLARICE, Vefve d'Alcandre, & Maîtresse de Philiste.

CHRYSANTE, mère de Doris.

DORIS, fœur de Philiste.

LA NOURRICE de Clarice.

GERON, Agent de Florange, amoureux de Doris.

LYCAS, Domestique de Philiste.

POLIMAS,	} Domestiques de Clarice.
DORASTE,	
LISTOR,	

La Scène est à Paris.



LA VEFVE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'en demeure d'accord, chacun a sa methode,
Mais la tienne pour moy feroit trop incommode,
Mon cœur ne pourroit pas conserver tant de feu
S'il falloit que ma bouche en témoignast si peu.
Depuis près de deux ans tu brusles pour Clarice,
Et plus ton amour croist, moins elle en a d'indice,
Il semble qu'à languir tes desirs sont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit espères-tu de ta persévérance
A la traiter toujourns avec indifférence ?

Auprès d'elle affidu fans luy parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non, mais à dire vray, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir qui te flate en vain se l'imagine,
Clarice avec raison prend pour stupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-estre, mais enfin, vois-tu qu'elle me fuye,
Qu'indifférent qu'il est, mon entretien l'ennuye,
Que je luy fois à charge, & lors que je la voy
Qu'elle use d'artifice à s'échaper de moy?
Sans te mettre en soucy quelle en fera la suite
Appren comme l'amour doit régler sa conduite.

Aussi-tost qu'une Dame a charmé nos esprits,
Offrir nostre service au hazard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos brusques saillies,
Au lieu de nostre ardeur luy montrer nos folies,
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant,
Il n'est si mal-adroit qui n'en fist bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare,
Nostre submission à l'orgueil la prépare,
Luy dire incontinent son pouvoir souverain,
C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.
Ufons pour estre aimez d'un meilleur artifice,
Et sans luy rien offrir rendons-luy du service,

Réglons sur son humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos desseins sur ses intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantise
Comme insensiblement elle se trouve prise.
C'est par là que l'on sème aux Dames des appas
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas ;
Leur haine envers l'Amour pourroit estre un prodige,
Que le seul nom les choque, & l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procédé nouveau,
Mon feu me déplairoit caché sous ce rideau.
Ne parler point d'amour ! pour moy je me défie
Des fantasques raisons de ta Philosophie,
Ce n'est pas là mon jeu. Le joly passe-temps,
D'estre auprès d'une Dame & causer du beau temps,
Luy jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'Ange,
Qu'un Cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la Comedie on dit d'assez bons Vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie !
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, & ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours & tes pas.

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma Maîtresse,
Si je n'eusse employé que la commune adresse,
Puisqu'inégal de biens & de condition
Je ne pouvois prétendre à son affection.

ALCIDON.

Mais si tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puisqu'ainsi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid silence & l'inégalité
S'opposent tout ensemble à ta témérité.

PHILISTE.

Croy que de la façon dont j'ay sçeu me conduire
Mon silence n'est pas en état de me nuire :
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moy,
Qu'il ne m'est plus permis de douter de sa foy.
Mes souspirs & les siens font un secret langage,
Par où son cœur au mien à tous momens s'engage ;
Des coups d'œil languissans, des souris ajustez,
Des panchemens de teste à demy concertez,
Et mille autres douceurs aux seuls amants connus
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues,
Nous font de bons garands d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout cela cependant sans luy parler d'amour ?

PHILISTE.

Sans luy parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science,
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le Ciel qui nous choisit luy-mesme des partis,
A tes feux & les miens prudemment assortis,
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile
Il te donne en ma sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette Vefve il a sçu m'enflamer
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il luy faut enfin découvrir ton courage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa Nourrice ménage,
Cette Vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je doy prendre,
Le reste une autrefois se pourra mieux apprendre,
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon amy,
Jamais sans l'offenser ne s'exerce à demy.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites,
Ma Maîtresse m'attend pour faire des visites
Où je luy promis hier de luy prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu jusqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON *feul.*

Vit-on jamais amant de pareille imprudence
Faire avec fon rival entière confidence?
Simple, appren que ta fœur n'aura jamais dequoy
Affervir fous fes loix des gens faits comme moy,
Qu'Alcidon feint pour elle, & brufle pour Clarice.
Ton Agente eft à moy. N'eft-il pas vray, Nourrice?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et noftre amy rival?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit fon affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu luy promets pourtant.

LA NOURRICE.

C'eft par où je l'amufe,
Jusqu'à ce que l'effet luy découvre ma rufe.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Et bien, que t'a-t'il dit?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour luy tout ton crédit,
Et que rendant toujours quelque petit service
Il s'est fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toy?

ALCIDON.

Je l'ay poussé

A s'enhardir un peu plus que par le passé,
Et découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoy?

ALCIDON.

Pour deux raisons : l'une, qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement :
L'autre, que ta Maitresse après ce compliment
Le chassera peut-estre ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardy pas tant, j'aurois peur au contraire
Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prit ;
Car enfin ce rival est bien dans son esprit,

Mais non pas tellement, qu'avant que le mois passe
Nostre adresse sous-main ne le mette en disgrâce.

ALCIDON.

Et lors ?

LA NOURRICE.

Je te répons de ce que tu cheris.
Cependant continuë à caresser Doris,
Que son frère éblouy par cette accorte feinte
De nos prétensions n'ait ny soupçon, ny crainte.

ALCIDON.

A m'en oüy conter, l'amour de Celadon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon,
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole ?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie est si folle de moy,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foy,
Et son frère pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je soupire après son mariage,
Pensant bien m'obliger m'en parle tous les jours :
Mais quand il en vient là, je sçay bien mes détours.
Tantost, veu l'amitié qui tous deux nous assemble,
J'attendray son Hymen pour estre heureux ensemble,
Tantost il faut du temps pour le consentement
D'un oncle dont j'espère un haut avancement,
Tantost je sçay trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, de peur qu'il entraît en cervelle
S'il avoit découvert un si long entretien ;
Jouë aussi bien ton jeu que je jouërâ le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moy d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce fera donc pour vous plus que pour vostre argent.

SCENE III.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'est trop desavoüer une si belle flame
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blasme,
Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton cœur,
Ses rares qualitez l'en ont rendu vainqueur,
Ne vous entr'appeller que *mon ame, & ma vie*,
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un même trait vos esprits sont blessez.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainfi que vous penfez. !
Mon frère aime Alcidon, & fa prière exprefle
M'oblige à luy répondre en termes de Maîtreffe,
Je me fais comme luy fouvent toute de feux,
Mais mon cœur fe conferve au point où je le veux,
Toujours libre, & qui garde une amitié fincère
A celui que voudra me préfcire une mère.

CHRYSANTE.

Ouy, pourveu qu'Alcidon te foit ainfi préfcrit.

DORIS.

Madame, pûffiez vous lire dans mon efprit,
Vous verriez jufqu'où va ma pure obéiffance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille ufer de ma puiffance
Je croirois en produire un trop cruel effet,
Si je te féparois d'un amant fi parfait.

DORIS.

Vous le connoiffiez mal, fon ame a deux vifages,
Et ce diffimulé n'eft qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de protestations,
Je démêle aifément toutes fes fictions,
Il ne me prête rien que je ne luy r'envoie,
Nous nous entrepayons d'une même monnoye,
Et malgré nos discours, mon vertueux defir
Attend toujours celui que vous voudrez choifir,
Vofre vouloir du mien abfolument difpofe.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foy, mais parlons d'autre chose.

Nous vîmes hier au bal entre autres nouveautez
Tout plein d'honnêtes gens caresser les beautéz.

DORIS.

Ouy, Madame, Alindor en vouloit à Célie,
Lyfandre à Célidée, Oronte à Rosélie.

CHRYSANTE.

En nommant celles-cy tu caches finement
Qu'un certain t'entretint assez paisiblement.

DORIS.

Ce visage inconnu qu'on appelloit Florange?

CHRYSANTE.

Luy-mesme.

DORIS.

Ah Dieu ! que c'est un cajoleur étrange
Ce fut paisiblement de vray qu'il m'entretint.
Soit que quelque raison en secret le retint,
Soit que son bel esprit me jugeast incapable
De luy pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien, que ses plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots.
Il me mena danser deux fois sans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais en fuite?

DORIS.

La fuite est digne qu'on l'admire.

Mon baladin müet se retranche en un coin,
Pour faire mieux joüer la prunelle de loin :
Après m'avoir de là long-temps considérée,
Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'Aimant.
(Il pensoit m'avoir dit le meilleur mot du monde)
Entendant ce haut stile aussi-tost je seconde,
Et répons brusquement sans beaucoup m'émouvoir,
Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir.
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire,
Et pour toute replique il se mit à foûrire.
Depuis il s'avisa de me ferrer les doigts,
Et retrouvant un peu l'usage de la voix,
Il prit un de mes gants. *La mode en est nouvelle,*
(Me dit-il) & jamais je n'en vy de si belle,
Vous portez sur la gorge un mouchoir fort carré,
Vostre éventail me plaist d'estre ainsi bigarré,
L'amour, je vous assure, est une belle chose,
Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose,
La ville est en hyver tout autre que les champs,
Les Charges à present n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en semble?

DORIS.

Je n'ay jamais connu d'homme qui luy reffemble,
Ny qui melle en discours tant de diverfitez.

CHRYSANTE.

Il eft nouveau venu des Univerfitez,
Mais après tout fort riche, & que la mort d'un père,
Sans deux fuccéffions que de plus il efpère,
Comble de tant de biens, qu'il n'eft fille aujourd'huy,
Qui ne luy rie au nez & n'ait deffein fur luy.

DORIS.

Auffi me contez-vous de beaux traits de vifage.

CHRYSANTE.

Et bien, avec ces traits eft-il à ton ufage?

DORIS.

Je douterois plutôt fi je ferois au fien.

CHRYSANTE.

Je fçay qu'affeurément il te veut force bien,
Mais il te le faudroit en fille plus accorte
Recevoir deormais un peu d'une autre forte.

DORIS.

Commandez feulement, Madame, & mon devoir
Ne négligera rien qui foit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je fouhaite.
Pour ne te rien celer, c'est chose qui vaut faite,
Géron, qui depuis peu fait icy tant de tours,
Au déçeu d'un chacun a traité ces amours,
Et puisqu'à mes defirs je te voy résoluë,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire soit concluë.
Au regard d'Alcidon tu dois continüer,
Et de ton beau semblant ne rien diminüer,
Il faut jouïer au fin contre un esprit si double.

DORIS.

Mon frère en sa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, avisez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre, voicy Géron de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entière assurance.

SCENE IV.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

Ils se sont veus enfin.

GERON.

Je l'avois déjà sçeu,

Madame, & les effets ne m'en ont point déçu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Et bien, mais, qu'est-ce encore?
Que dit-il de ma fille?

GERON.

Ah, Madame, il l'adore!

Il n'a point encor veu de miracles pareils,
Ses yeux à son avis sont autant de Soleils,
L'enflure de son sein un double petit monde,
C'est le seul ornement de la machine ronde,
L'Amour à ses regards allume son flambeau,
Et souvent pour la voir il ôte son bandeau,
Diane n'eut jamais une si belle taille,
Auprès d'elle Vénus ne feroit rien qui vaille,
Ce ne sont rien que Lys & Roses que son teint,
Enfin de ses beautés il est si fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint! ah mon amy, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GERON.

Madame, je vous jure, il pèche innocemment,
Et s'il sçavoit mieux dire, il diroit autrement,
C'est un homme tout neuf, que voulez vous qu'il face?
Il dit ce qu'il a lû. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de son intention,
Et pour mieux vous montrer où va sa passion,

Vous sçavez les deux points (mais aussi, je vous prie, Vous ne luy direz pas cette supercherie.)...

CHRYSANTE.

Non, non.

GERON.

Vous sçavez donc les deux difficultez
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtez?

CHRYSANTE.

Il veut son avantage, & nous cherchons le nostre.

GERON.

*L'a Geron (m'a t'il dit), & pour l'une & pour l'autre,
Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plutôt que de plus différer,
Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourveuë,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir veuë.
Mais qu'en dit vostre fille?*

CHRYSANTE.

Elle suivra mon choix,
Et montre une ame preste à recevoir mes loix,
Non qu'elle en fasse état plus que de bonne sorte,
Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux solides raisons
Qui forment à present les meilleures maisons.

GERON.

A ce conte c'est fait, quand vous plaist-il qu'il vienne
Dégager ma parole, & vous donner la sienne?

CHRYSANTE.

Deux jours me suffiront, ménagez dextrement
Pour disposer mon fils à son contentement.
Durant ce peu de temps, si son ardeur le presse,
Il peut hors du logis rencontrer sa Maîtresse,
Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GERON.

Madame, que d'un mot je vay le rendre heureux!

SCENE V.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Le bonheur aujourd'huy conduisoit vos visites,
Et sembloit rendre hommage à vos rares mérites,
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Ouy, mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empeschiez
De vous dire, à present que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je fors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas auffi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie étoit, ce me semble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon gouft, & que je penfe, au tien.
Deux filles poffedoient feules ton entretien,
Et leur orgueil enflé par cette préférence
De ce qu'elles valoient tiroit pleine affeurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laiffe tout furpris,
Avec tant de beautez & tant de bons esprits
Je ne valus jamais qu'on me trouvaft à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyrre,
Leur discours m'affaffine, & n'a qu'un certain jeu,
Qui m'étourdit beaucoup, & qui me plaift fort peu.

PHILISTE.

Celuy que nous tenions me plaifoit à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaifoient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous
Sur les vôtres mes yeux fe portoient à tous coups,

Et s'en alloient cnercher sur un si beau visage
Mille & mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse, & l'excellent détour !
Sans doute une des deux te donne de l'amour,
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, Madame ?

Un de ces deux objets captiveroit mon ame !
Jugez-en mieux de grace, & croyez que mon cœur
Choisiroit pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fascheux, Bélinde & Chrysolite
Manquent donc à ton gré d'attraits, & de mérite,
Elles dont les beautez captivent mille amants ?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs visages charmants,
Et j'en ferois état, si le Ciel m'eust fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connoître,
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez
Fait que je n'y remarque aucunes raretez,
Et plein de vostre idée il ne m'est pas possible,
Ny d'admirer ailleurs, ny d'estre ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'éblouit pas à force de flater.
Revenons au propos que tu veux éviter,

Je veux ſçavoir des deux laquelle eſt ta Maîtrefſe.
Ne diſſimule plus, Philiſte, & me confeſſe...

PHILISTE.

Que Chryſolite & l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'afſez puiſſant pour attirer mes vœux.
Si bleſſé des regards de quelque beau viſage
Mon cœur de ſa franchise avoit perdu l'uſage...

CLARICE.

Tu ferois afſez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'eſt ce qui ne ſe peut. L'Amour eſt tout de feu,
Il éclaire en brulant, & ſe trahit ſoy-mefme,
Un eſprit amoureux abſent de ce qu'il aime
Par ſa mauvaiſe humeur fait trop voir ce qu'il eſt.
Toujours morne, reſveur, triſte, tout luy déplaît.
A tout autre propos qu'à celui de ſa flamme,
Le ſilence à la bouche, & le chagrin en l'ame,
Son œil ſemble à regret nous donner ſes regards,
Et les jette à la fois ſouvent de toutes parts,
Qu'ainſi ſa fonction conſuſe ou mal guidée
Se ramène en ſoy-mefme & ne voit qu'une idée.
Mais auprès de l'objet qui poſſède ſon cœur,
Ses eſprits ranimez reprennent leur vigueur,
Gay, complaiſant, actif...

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire
Vous de qui j'ay l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'Amour m'a sçeu toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance
Il faudroit plus de temps. Adieu, la nuit s'avance,
Te verra-t'on demain ?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous ?
Jamais commandemens ne me furent si doux.
Loin de vous, je n'ay rien qu'avec plaisir je voye,
Tout me devient fascheux, tout s'oppose à ma joye,
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absens
C'est l'amour qui fait naître une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une Maîtresse.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un respect qui produit chaque jour,
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

SCENE VI.

CLARICE.

Las ! il m'en dit assez, si je l'osois entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre,

Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est müet de crainte, & l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaist ! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque & m'importune
Egale à mon Philiste, il m'offriroit ses vœux,
Je m'entendrois nommer le sujet de ses feux,
Et ses discours pourroient forcer ma modestie
A l'asseurer bien-toist de nostre sympathie ;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Oste le nom d'amour à ses submissions,
Et sous l'injuste loy de cette retenuë
Le remède me manque & mon mal continuë :
Il me fert en esclave, & non pas en amant,
Tant son respect s'oppose à mon contentement.
Ah, que ne devient-il un peu plus téméraire !
Que ne s'expose-t'il au hazard de me plaire !
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et ren-le moins timide, ou l'oste de mes yeux.

Fin du premier Aëte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

Secrets Tyrans de ma pensée,
Respect, amour, de qui les loix
D'un juste & fascheux contrepoids
La tiennent toujourns balancée;
Que vos mouvemens opposez,
Vos traits l'un par l'autre brisez,
Sont puissants à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'espoir! que l'autre a de rigueur
Et tandis que tous deux taschent à me séduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœu

Moy-mesme je fais mon supplice
A force de leur obéir;
Mais le moyen de les haïr?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte & mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître,
Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace, & d'un feu qui n'oseroit paroître
Blasme sa retenue, & sa témérité.

Mon ame dans cét esclavage
Fait des vœux qu'elle n'ose offrir;
J'aime seulement pour souffrir,
J'ay trop, & trop peu de courage :
Je voy bien que je suis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes,
Mon silence à ses feux fait tant de trahison,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes
Pour accroistre soir mal je fuy ma guérison.

Elle brufle, & par quelque figne
Que son cœur s'explique avec moy,
Je doute de ce que je voy,
Parce que je m'en trouve indigne.
Espoir, Adieu, c'est trop flaté,
Ne croy pas que cette beauté
Daigne avoüer de telles flames,
Et dans le juste foin qu'elle a de les cacher,
Voy que fi mefme ardeur embrafe nos deux ames,
Sa bouche à fon esprit n'ose le reprocher.

Pauvre amant, voy par fon silence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une insolence.
Quel fantaſque raifonnement,
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens fubtil à ma peine!

Pourquoy m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bon-heur me rendre malheureux?

Mais j'aperçoy Clarice. O Dieux, si cette belle
Parloit autant de moy que je m'entretiens d'elle!
Du moins si sa Nourrice a soin de nos amours,
C'est de moy qu'à present doit estre leur discours.
Une humeur curieuse avec chaleur m'emporte
A me couler sans bruit derrière cette porte,
Pour écouter de là sans en estre apperçu
En quoy mon fol espoir me peut avoir déçu.
Allons; souvent l'Amour ne veut qu'une bonne heure,
Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure,
Et peut-estre qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour mieux nous déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une seconde flame,
Dont je ne pense pas qu'autre que toy me blasme.
Estre vefve à mon âge, & toujours déplorer
La perte d'un mary que je puis réparer!
Refuser d'un Amant ce doux nom de Maitresse!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse!

Le voir toujours languir deffous ma dure loy!
Cette vertu, Nourrice, est trop haute pour moy.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vostre ne refiste
Qu'alors que vostre ardeur se porte vers Philiste.
Aimez, aimez quelqu'un, mais comme à l'autre fois,
Qu'un lien digne de vous arrête vostre choix.

CLARICE.

Brise-là ce discours dont mon amour s'irrite,
Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en luy rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême,
Et que tu connois mal, & Philiste, & moy-mesme,
Si tu crois que l'excès de sa civilité
Passe jamais chez moy pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rusé qui toujours vous assiège
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans son piège.

CLARICE.

Ce Cavalier parfait de qui je tiens le cœur
A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime vostre bien, & non vostre personne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un & l'autre luy donne,
Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ay supplée à mes defauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre & le rang qu'il vous laisse
Voudroient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines Dignitez,
Philiste le devance en rares qualitez.
Il est né Gentilhomme, & sa vertu répare
Tout ce dont la Fortune envers luy fut avare,
Nous avons elle & moy trop dequoy l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir,
Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse apparence,
La raison feroit voir à vos yeux insensé
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ay vieilly dans le Monde,
J'ay de l'expérience, & c'est où je me fonde.
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essay d'une autre humeur,

Pratiquez-en quelqu'autre, & defintéreffée
Comparez luy l'objet dont vous êtes bleffée,
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moy de fi noirs artifices !
Donner à mon amour de fi crüels fupplices !
Trahir tous mes defirs ! éteindre un feu fi beau !
Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau.
Fay venir cét Amant : deuffay-je la première
Luy faire de mon cœur une ouverture entière,
Je ne permettray point qu'il forte d'avec moy
Sans avoir l'un à l'autre engagé noftre foy.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage,
Vous pourrez à loisir éprouver fon courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes confeils maudits,
Et fans me repliquer fay ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

Je te feray cracher cette langue traitrefle.
Eft-ce ainfi qu'on me fert auprès de ma Maîtrefle,
Déteftable forcière ?

LA NOURRICE.

Et bien, quoy? qu'ay-je fait?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ay veu ton forfait?

LA NOURRICE.

Quel forfait?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie!

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet est-ce une trahison?

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison,
Que t'avois-je promis?

PHILISTE.

Que de tout ton possible
Tu rendrais ta Maitresse à mes desirs sensible,
Et la disposerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux?

PHILISTE.

Malgré toy mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite,
Jeune & simple Novice en matière d'amour,
Qui ne sçauois comprendre encor un si bon tour.

Flater de nos discours les passions des Dames,
C'est aider lâchement à leurs naissantes flames,
C'est traiter lourdement un délicat effet,
C'est n'y sçavoir enfin que ce que chacun sçait.
Moy qui de ce métier ay la haute science,
Et qui pour te servir brusle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaisant
J'ay sçeu croistre sa flame en la contredisant,
J'ay sçeu faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé sous un honteux silence,
Et n'ay pas tant choqué que piqué ses desirs,
Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruse est merveilleuse,
Mais l'épreuve à mon goust en est fort périlleuse.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'est veu de tours plus asseurez.
La Raïson & l'Amour sont ennemis jurez,
Et lors que ce dernier dans un esprit commande
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande,

Plus la raison l'attaque, & plus il se roidit,
Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.
Je le dy fans besoin, vos yeux & vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles,
Vous-mesme avez tout veu, que voulez-vous de plus ?
Entrez, on vous attend, ces discours superflus
Reculent vostre bien & font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon service,
Usez bien de vostre heur, & de l'occasion.

PHILISTE.

Soit une vérité, soit une illusion,
Que ton esprit adroit employe à ta défense
Le mien de tes discours plus outre ne s'offense,
Et j'en estimeray mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus ! voyez l'impatiente
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE,
LA NOURRICE.

CLARICE.

Paresseux, qui tardez si long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de vostre veuë?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de sens fort dépourveuë;
Vous bannir de mes yeux! une si dure loy
Feroit trop retomber le châtiment sur moy,
Et je n'ay pas failly pour me punir moy-mesme.

PHILISTE.

L'absence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Aussi que sçavez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections?

PHILISTE.

Madame, excusez-moy, je sçay mieux reconnoître
Mes defauts, & le peu que le Ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oublirez-vous jamais ces termes ravalez,
Pour vous priser de bouche autant que vous valez?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites
Demeurez avec moy d'accord de vos mérites,
Laissez-moy me flater de cette vanité
Que j'ay quelque pouvoir sur vostre liberté,
Et qu'une humeur si froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moy le titre d'insensible.
Une si douce erreur tasche à s'autoriser,
Quel plaisir prenez-vous à m'en defabufer?

PHILISTE.

Ce n'est point une erreur, pardonnez-moy, Madame,
Ce sont les mouvemens les plus sains de mon ame.
Il est vray, je vous aime, & mes feux indiscrets
Se donnent leur supplice en demeurant secrets,
Je reçois sans contrainte une ardeur téméraire,
Mais si j'ose brusler, je sçais aussi me taire,
Et près de vostre objet mon unique vainqueur
Je puis tout sur ma langue, & rien dessus mon cœur.
En vain j'avois appris que la seule espérance
Entretenoit l'amour dans la persévérance,
J'aime sans espérer, & mon cœur enflamé
A pour but de vous plaire & non pas d'estre aimé.
L'amour devient servile alors qu'il se dispense
A n'allumer ses feux que pour la récompense,
Ma flame est toute pure, & sans rien présumer,
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celui d'estre aimé sans que tu le prétendes
Préviendra tes desirs & tes justes demandes.
Ne déguisons plus rien, cher Philiste, il est temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contens.
Donnons-leur, je te prie, une entière assurance,
Vengeons-nous à loisir de nostre indifférence,
Vengeons-nous à loisir de toutes ces langueurs
Où sa fausse couleur avoit réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me jouiez, Madame, & cette accorte feinte
Ne donne à mon amour qu'une railleuse atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange ! en me voyant brusler
Tu t'obstines encor à le dissimuler,
Tu veux qu'encor un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'Amour pour toy me doimpte.
Tu le vois cependant avec pleiue clarté,
Et veux douter encor de cette verité ?

PHILISTE.

Ouy, j'en doute, & l'excès du bon-heur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paroist incroyable.
Madame, est-il possible, & me puis-je asseurer
D'un bien à quoy mes vœux n'oseroient aspirer ?

CLARICE.

Cesse de me tuër par cette défiance.
Qui pourroit des Mortels troubler nostre alliance ?
Quelqu'un a-t'il à voir dessus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections ?
Vefve, & qui ne doy plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne ?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ay de la peine encor à croire mon bon-heur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foy ne suffit que je te donne en gage

Un bracelet exprès tiffu de mes cheveux
T'attend pour enchaîner, & ton bras, & tes vœux.
Vien le querir, & prendre avec moy la journée
Qui termine bien-toft nostre heureux Hyménée.

PHILISTE.

C'est dont vos seuls avis se doivent confulter,
Trop heureux, quant à moy, de les exécuter.

LA NOURRICE *seule.*

Vous contez fans vostre hôte, & vous pourrez apprendre
Que ce n'est pas fans moy que ce jour se doit prendre;
De vos prétensions Alcidon averty
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux party.
Je luy vay bien donner de plus seures adresses
Que d'amuser Doris par de fausses caresses;
Aussi bien (m'a-t'on dit) à beau jeu, beau retour,
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-mesme le dupe, &, luy rendant son change
Luy promet un amour qu'elle garde à Florange:
Ainsi de tous costez primé par un rival,
Ses affaires fans moy se porteroient fort mal.

SCENE V.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

Adieu, mon cher foucy, sois eure que mon ame
Jusqu'au dernier soupir conservera sa flame.

DORIS.

Alcidon, cét Adieu me prend au dépourveu,
Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ay-je veu,
C'est m'envier trop tost le bien de ta presence;
De grace, oblige-moy d'un peu de complaisance,
Et puisque je te tiens, souffre qu'avec loisir
Je puisse m'en donner un peu plus de plaisir.

ALCIDON.

Je t'explique si mal le feu qui me consume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume,
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit,
Ce que je ne puis dire est plus que je n'ay dit,
J'en hay les vains efforts de ma langue grossière,
Qui manquent de justesse en si belle matière,
Et ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent si peu le fond de ma langueur.
Doris, si tu pouvois lire dans ma pensée,
Et voir jusqu'au milieu de mon ame blessée,
Tu verrois un brasier bien autre, & bien plus grand,
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvois aussi pénétrer mon courage,
Et voir jusqu'à quel point ma passion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prens pour des ardeurs
Ne te sembleroit plus que de tristes froideurs.
Ton amour & le mien ont faite de paroles,
Par un malheur égal ainsi tu me consoles,
Et de mille défauts me sentant accabler
Ce m'est trop d'heur qu'un d'eux me fait te ressembler.

ALCIDON.

Mais quelque ressemblance entre nous qui survienne,
Ta passion n'a rien qui ressemble à la mienne,
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon,
Tu douterois à tort d'une chose trop claire,
L'épreuve fera foy comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toy mon amour,
Ma mère en ma faveur brûle de même envie.

* ALCIDON.

Hélas! ma volonté sous un autre asservie,
Dont je ne puis encor à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bon-heur je ne sçaurois user.
Je dépens d'un vieil oncle, & s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise.
Tu sçais que tout son bien ne regarde que moy,
Et qu'attendant sa mort je vy dessous sa loy.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sçait comme il faut avoir les hommes de sa sorte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien,
Je connoy ce qu'au Monde aujourd'huy vaut le bien,
Conserve ce vieillard, pourquoy te mettre en peine
A force de m'aimer de t'acquérir sa haine?

Ce qui te plaist m'agrée, & ce retardement,
Parce qu'il vient de toy, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moy ! c'est offenser une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance.
Leur obstacle me gésne autant ou plus que toy.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens, je sçay quelle est ta foy.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entière assurance ?

DORIS.

Elle m'assure assez de ta persévérance,
Et je luy ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garands meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain pour mieux faire connoître...

DORIS.

J'en croy si fortement ce que j'en voy paroître,
Que c'est perdre du temps que de plus en parler.
Adieu, va deormais où tu voulois aller,
Si pour te retenir j'ay trop peu de mérite,
Souvien-toy pour le moins que c'est moy qui te quitte.

ALCIDON.

Ce brusque Adieu m'étonne, & je n'entens pas bien...

SCENE VI.

LA NOURRICE, ALCIDON.

LA NOURRICE.

Je te prens au fortir d'un plaissant entretien.

ALCIDON.

Plaissant de verité, veu que mon artifice
Luy raconte les vœux que j'envoye à Clarice,
Et de tous mes souspirs qui se portent plus loin,
Elle se croit l'objet, & n'en est que témoin.

LA NOURRICE.

Ainsi ton œu se jouë?

ALCIDON.

Ainsi quand je souspire,
Je la prens pour une autre, & luy dis mon martyre,
Et sa réponse au point que je puis souhaïter
Dans cette illusion a droit de me flater.

LA NOURRICE.

Elle t'aime?

ALCIDON.

Et de plus, un discours équivoque
Luy fait aisément croire un amour reciproque.
Elle se pense belle, & cette vanité
L'asseure imprudemment de ma captivité,

Et comme si j'étois des amants ordinaires,
Elle prend sur mon cœur des droits imaginaires,
Cependant que le sien sent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te répons que non ; si tu n'y mets remède,
Avant qu'il soit trois jours Florange la possède.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit ?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté,
C'est luy qui sourdement a conduit ce Traité.

ALCIDON.

C'est ce qu'en mots obscurs son Adieu vouloit dire,
Elle a cru me braver, mais je n'en fais que rire,
Et comme j'étois las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle est m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta Maîtresse ?

LA NOURRICE.

Elle met ton Agente au bout de sa finesse,
Philiste affeurement tient son esprit charmé,
Je n'aurois jamais cru qu'elle l'eust tant aimé.

ALCIDON.

C'est à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance,
Ils ont pris l'un de l'autre une entière assurance,
Jusqu'à s'entredonner la parole & la foy.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moy?

LA NOURRICE.

Il n'est rien de si vray, ce n'est point raillerie.

ALCIDON.

C'est donc fait d'Alcidon, Nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Rien ne sert de prier, mon esprit épuisé
Pour divertir ce coup n'est point assez rusé.
Je n'en sçay qu'un moyen, mais je ne l'ose dire.

ALCIDON.

Dépêche, ta longueur m'est un second martyre.

LA NOURRICE.

Clarice tous les soirs revant à ses amours
Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fausse porte ouverte.
Aurois-tu du courage assez pour l'enlever?

ALCIDON.

Ouy, mais il aut retraite apres où me fauver,
Et je n'ay point d'amy si peu jaloux de gloire,
Que d'estre partisan d'une action si noire.
Si j'avois un prétexte, alors je ne dy pas
Que quelqu'un abusé n'accompagnaist mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris, & ta feinte colére
Manqueroit de prétexte à quereller son frère!
Fais-en sonner par tout un faux ressentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, & sans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura receu ta flame. .
Sers-toy de leur erreur, & dupe-les si bien....

ALCIDON.

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

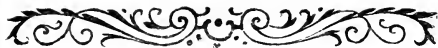
LA NOURRICE.

Pour oster tout soupçon de nostre intelligence
Ne faisons plus ensemble aucune conférence,
Et vien quand tu pourras, je t'attens dès demain...

ALCIDON.

Adieu, je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

Ce n'est pas que j'excuse, ou la sœur, ou le frère,
Dont l'infidélité fait naître ta colère ;
Mais à ne point mentir, ton dessein, à l'abord
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu d'effort.
Lors que tu m'as parlé d'enlever sa Maîtresse,
L'honneur a quelque temps combattu ma promesse,
Ce mot d'enlèvement me faisoit de l'horreur,
Mes sens embarrassés dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raison de leur intelligence,
En plaignant ton malheur je blasmois ta vengeance,
Et l'ombre d'un forfait amusant ma pitié
Retardoit les effets deus à notre amitié.
Pardonne un vain scrupule à mon ame inquiète,
Pren mon bras pour second, mon Chateau pour retraite,
Le déloyal Philiste en te volant ton bien
N'a que trop mérité qu'on le prive du sien,
Après son action la tienne est légitime,
Et 'on venge sans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, & me promet sa sœur
Pour en faire sous main Florange possesseur,
Ah Ciel! fut-il jamais un si noir artifice?
Il luy fait recevoir mes offres de service,
Cette belle m'accepte, & fier de son aveu
Je me vante par tout du bon-heur de mon feu :
Cependant il me l'oste, & par cette pratique,
Plus mon amour est sçeu, plus ma honte est publique.

CELIDAN.

Après sa trahison voy ma fidélité,
Il t'enlève un objet que je t'avois quitté.
Ta Doris fut toujours la Reine de mon ame,
J'ay toujours eu pour elle une secrette flame,
Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
Tant que tes feux ont pû te promettre ce prix.
Mais je te l'ay quittée, & non pas à Florange,
Quand je t'auray vengé, contre lui je me venge,
Et je luy fais sçavoir que jusqu'à mon trépas
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moy donc à ce point ta contrainte est venuë!
Que je te veux du mal de cette retenuë!
Est-ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert?

CELIDAN.

Mon feu qui t'offensoit est demeuré couvert,
Et si cette beauté malgré moy l'a fait naistre,
J'ay sçeu pour ton respect l'empescher de paroistre.

ALCIDON.

Helas ! tu m'as perdu me voulant obliger
Nostre vieille amitié m'en eust fait dégager
Je souffre maintenant la honte de sa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, & réduit mes desirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, Dieux tous-puissants, que Philiste se change,
Et l'inspirant bien-tost de rompre avec Florange,
Donnez-moy le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sçay pour un amy contraindre mon amour.

CELIDAN.

Tes fouhais arrivez, nous t'en verrions dédire,
Doris sur ton esprit reprendroit son empire,
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands Dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengereffes.

CELIDAN.

Un amy tel que toy m'est plus que cent Maitresses,
Il n'y va pas de tant, résolvons seulement
Du jour & des moyens de cet enlèvement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ay point lieu de craindre aucune resistance,

La beauté dont mon traître adore les attraits
Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais,
J'en ay sçeu de luy-mesme ouvrir la fausse porte
Etant seule, & de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce soir, le plutôt vaut le mieux,
Et sur tout déguisez desrobons à ses yeux
Et de nous, & du coup l'entière connoissance.

CELIDAN.

Si Clarice une fois est en nostre puissance,
Croy que c'est un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre en le faisant ton party le plus fort.
Mais pour la feureté d'une telle surprise,
Aussi-tôt que chez-moy nous pourrons l'avoir mise,
Retournons sur nos pas, & soudain effaçons
Ce que pourroit l'absence engendrer de soupçons.

ALCIDON.

Ton salutaire avis est la mesme prudence,
Et déjà je prépare une froide impudence
A m'informer demain avec étonnement
De l'heure & de l'auteur de cet enlèvement.

CELIDAN.

Adieu, j'y vay mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche
Je n'ay goutte de sang que pour toy je n'épanche

SCENE II.

ALCIDON.

Bons Dieux ! que d'innocence & de simplicité !
Ou pour la mieux nommer, que de stupidité,
Dont le manque de sens se cache & se déguise
Sous le front spécieux d'une sotte franchise !
Que Célidan est bon ! que j'aime sa candeur !
Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur !
O qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un amy jamais ne s'accommode,
Et qui nous font souvent cent protestations,
Et contre les effets ont mille inventions !
Luy, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectue,
Et l'attente déjà de me servir le tue.
J'admire cependant par quel secret ressort
Sa fortune & la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un amy nomme, ou tient sa maîtresse,
Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse,
Et qu'ayant comme moy caché sa passion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puisqu'il met pour autrui son bon-heur en arrière,
Et pour moy...

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prens, rêveur.

ALCIDON.

Ouy, par derrière,

C'est d'ordinaire ainfi que les traiftres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin fi profond,
Que j'excuse aifément ta réponse un peu cruë.
Mais que fais-tu fi triste au milieu d'une ruë?
Quelque penfer fâcheux te fervoit d'entretien?

ALCIDON.

Je refvois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la plupart, que le fiècle où nous fommes
A bien diffimuler met la vertu des hommes,
Qu'à peine quatre mots fe peuvent échaper
Sans quelque double fens afin de nous tromper,
Et que fouvent de bouche un deffein fe propofe,
Cependant que l'esprit fonge à toute autre chofe.

PHILISTE.

Et cela t'affligeoit? laiffons courir le temps,
Et malgré fes abus vivons toujourns contens.
Le Monde eft un Chaos, & fon defordre excède
Tout ce qu'on y voudroit apporter de remède.
N'ayons l'œil, cher amy, que fur nos actions,
Aufli bien s'offenfer de fes corruptions
A des gens comme nous ce n'eft qu'une folie.
Mais pour te retirer de ta melancolie,
Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'affeurer aux fermens,

Dans trois jours au plus tard, par un bon-heur étrange,
Clarice est à Philiste.

ALCIDON.

Et Doris à Florange.

PHILISTE.

Quelque soupçon frivole en ce point te déçoit,
J'auray perdu la vie avant que cela soit.

ALCIDON.

Voila faire le fin de fort mauvaise grace,
Philiste, vois-tu bien, je sçay ce qui se passe.

PHILISTE.

Ma mère en a reçu de vray quelque propos,
Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots.
Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire,
Un si honteux motif leur fait tout décider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais comme son éclat n'ébloût point mon ame,
Que je voy d'un autre œil ton mérite, & ta flame,
Je luy fis bien sçavoir que mon consentement
Ne dépendroit jamais de son aveuglement,
Et que jusqu'au tombeau, quant à cét Hyménée,
Je maintiendrois la foy que je t'avois donnée.
Ma sœur accortement feignoit de l'écouter,
Non pas que son amour n'osât luy résister,
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalousie
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaisie ;

Ce petit aiguillon quelquefois en passant
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule,
Soit que ta sœur l'accepte, ou qu'elle dissimule,
Le peu que j'y perdray ne vaut pas m'en fâcher.
Rien de mes sentimens ne sçauroit approcher,
Comme alors qu'au Théâtre on nous fait voir Melite,
Le discours de Cloris quand Philandre la quitte;
Ce qu'elle dit de luy, je le dy de ta sœur,
Et je la veux traiter avec mesme douceur.
Pourquoy m'aigrir contre elle? en cét indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit & me venge,
Et ce sexe imparfait de foy-mesme ennemy
Ne posséda jamais la raison qu'à demy.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en eust davantage;
Sa foiblesse la force à devenir volage.
Je n'ay que pitié d'elle en ce manque de foy,
Et mon couroux entier se réserve pour toy.
Toy, qui trahis ma flame après l'avoir fait naître,
Toy, qui ne m'es amy qu'afin d'estre plus traître,
Et que tes laschetes tirent de leur excès
Par ce damnable appas un facile succès.
Déloyal, ainsi donc de ta vaine promesse
Je reçois mille affronts au lieu d'une Maîtresse,
Et ton perfide cœur masqué jusqu'à ce jour
Pour assouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces soupçons dissipez par des effets contraires,
Nous renouons bien-tost une amitié de frères.

Puisse deffus ma teste éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colére des Cieux,
Si jamais ton rival a ma sœur fans ma vie;
A cause de son bien ma mère en meurt d'envie,
Mais malgré...

ALCIDON.

Laisse-là ces propos superflus,
Ces protestations ne m'ébloüissent plus,
Et ma simplicité lasse d'estre dupée
N'admet plus de raisons qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Etrange impression d'une jalouse erreur
Dont ton esprit atteint ne suit que sa fureur!
Et bien, tu veux ma vie, & je te l'abandonne;
Ce couroux insensé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par là, pousse, mais n'atten pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon sang puisse te satisfaire,
Je le veux tout donner au seul bien de te plaire.
Toujours à ces deffis j'ay couru fans effroy,
Mais je n'ay point d'épée à tirer contre toy.

ALCIDON.

Voilà bien déguiser un manque de courage.

PHILISTE.

C'est presser un peu trop, qu'aller jusqu'à l'outrage :
On n'a point encor veu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.

Je te veux bien oster tout fujet de colére,
Et quoy que de ma fœur ait réfolu ma mère,
Deuft mon peu de refpect irriter tous les Dieux,
J'affronteray Géron & Florange à fes yeux.
Mais après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la mefme violence,
Peut-eftre fçaurons-nous apaiser autrement
Les obftinations de ton emportement.

ALCIDON *feul.*

Je crains fon amitié plus que cette menace.
Sans doute il va chaffer Florange de ma place,
Mon prétexte eft perdu s'il ne quitte ces foins,
Dieux ! qu'il m'obligeroit de m'aimer un peu moins !

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je meure, mon enfant, fi tu n'es admirable,
Et ta dextérité me femble incomparable,
Tu mérites de vivre après un fi beau tour.

DORIS.

Croyez-moy qu'Alcidon n'en fçait guère en amour,
Vous n'euffiez pû m'entendre & vous garder de rire.
Je me tuoïs moy-mefme à tous coups de luy dire,
Que mon âme pour luy n'a que de la froideur,
Et que je luy reffemble en ce que nôtre ardeur

Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il est donc une foudre,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïfvetez.
Peut-être y meslois-tu quelques obscuritez ?

DORIS.

Pas une, en mots exprès je luy rendois son change,
Et n'ay couvert mon jeu qu'au regard de Florange

CHRYSANTE.

De Florange ! & comment en ofois-tu parler ?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien celer,
Mais nous nous sçeuſmes lors jetter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop, c'est ainsi qu'il faut quand on se moque
Que le moqué toujours sorte fort fatisfait,
Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

DORIS.

Je luy prepare encor une ruse nouvelle
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais pour en dire trop tu pourras tout gâter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoy que l'on se propose,
Assez souvent l'issuë...

DORIS.

On vous veut quelque chose,
Madame, je vous laisse.

CHRYSANTE.

Ouy, va-t'en, il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

Je devine à peu près le fujet qui t'amène,
Mais, sans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte si fort en faveur d'un amy
Que je n'ay sçeu gagner son esprit qu'à demy.
Encor une remise, & que tandis Florange
Ne craigne aucunement qu'on luy donne le change,
Moy-mesme j'ay tant fait que ma fille aujourd'huy,
(Le croirois-tu, Geron?) a de l'amour pour luy.

GERON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-t'il auprès de sa Maîtresse,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne luy parler,
Ou ne luy parle enfin que pour le quereller?

GERON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles,
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ay connu qu'on ne les peut tenir,
Si Monsieur votre fils...

CHRYSANTE.

Je l'aperçoy venir.

GERON.

Tant mieux, nous allons voir s'il dédira sa mère.

CHRYSANTE.

Sauve-toy, ses regards ne font que de colère.

SCENE VI.

CHRYSANTE, PHILISTE, GERON,
LYCAS.

PHILISTE.

Te voilà donc icy, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un sale trafic,
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames,
Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des femmes.

GERON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur,
Je ne fortis jamais des termes de l'honneur,
Et Madame elle-mesme a choisi cette voye.

PHILISTE luy donnant des coups de plat d'épée.

Tien porte ce revers à celui qui t'envoye,
Ceux-cy feront pour toy...

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait ?

PHILISTE.

J'ay mis, graces aux Dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne,
Mais si jamais je trouve icy ce courratier,
Je luy sçauray, Madame, apprendre son métier.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Votre aveu ne m'importe,
C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte,
Autrement, il sçaura ce que péfent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendois de vous?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourveu que mon honneur ne souffre aucune tache,
Je suis prest d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison règle votre courage.
Considérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui se traite apporte à votre sœur.
Le bien est en ce siècle une grande douceur,

Etant riche on est tout, ajoutez qu'elle mesme
N'aime point Alcidon & ne croit pas qu'il l'aime.
Quoy, voulez-vous forcer son inclination?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-mesme à cette élection,
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle se contraignoit seulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor se contraindre pour moy.

CHRYSANTE.

Et pourquoy luy prescrire une si dure loy?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE.

Sa promesse me donne une entière puissance.

CHRYSANTE.

Sa promesse sans moy ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foy qu'elle a fait engager?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle fa promesse.

PHILISTE.

Il faudroit donc comme elle avoir l'ame traitresse.
Lycas, cours chez Florange, & dy-luy de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent esprit!

PHILISTE.

Que s'il ne se départ
D'une place chez nous par surprise occupée,
Je ne le trouve point sans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attens un peu. Mon fils...

PHILISTE à *Lycas*.

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE *seule*.

Dieux! que cét emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille : hélas pour ta misère
Les Destins ennemis ont fait naître ce frère;

Déplorable, le Ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, & tu n'en peux user.
Rejoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et tafchons par nos pleurs d'amollir fon courage.

SCENE VIII.

CLARICE *dans fon jardin.*

Chers confidens de mes defirs,
Beaux lieux, fecrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'est plus avec des fouspirs
Que je viens abuser de vofre folitude :
 Mes tourmens font paffez,
 Mes vœux font éxaucez,
 La joye aux maux fuccède.
Mon fort en ma faveur change fa dure loy,
Et pour dire en un mot le bien que je poffède,
 Mon Philiste eft à moy.

En vain nos inégalitéz
M'avoient avantagée à mon defavantage,
 L'Amour confond nos qualitez,
Et nous réduit tous deux fous un mefme esclavage.
 L'aveugle outrecuidé
 Se croiroit mal guidé
 Par l'aveugle Fortune,
Et fon aveuglement par miracle fait voir
Que quand il nous faifit l'autre nous importune,
 Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux
Que j'entendois si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux
Par tes rusez détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Nostre libre entretien
Ne dissimule rien,
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrettes rigueurs,
L'amour est maintenant le maître de nos bouches,
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré !
Que le plaisir se gouste au sortir des supplices !
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices !
Qu'un si doux souvenir
M'apreste à l'avenir
D'amoureuses tendresses !
Que mes malheurs finis auront de volupté !
Et que j'estimeray chèrement ces caresses
Qui m'auront tant coûté !

Mon heur me semble sans pareil
Depuis qu'en liberté nostre amour m'en aßeure,
Je ne croy pas que le Soleil...

SCENE IX.

CELIDAN, ALCIDON, CLARICE,
LA NOURRICE.

CELIDAN *dit ces mots derrière le Théâtre.*

Cocher, atten nous-là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure?

ALCIDON.

Il est temps d'avancer, baïssons le tappabort,
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Aux voleurs, au secours.

LA NOURRICE.

Quoy? des voleurs, Madame?

CLARICE.

Ouy, des voleurs, Nourrice.

LA NOURRICE *embrasse les genoux de Clarice
& l'empesche de fuir.*

Ah, de frayeur je pafme.

CLARICE.

Laisse-moy, misérable.

CELIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez.

CLARICE. *Célidan luy met la main sur la bouche.*

Aux vo...

CELIDAN. *Il dit ces mots derrière le Théâtre.*

Touche, Cocher.

SCENE X.

LA NOURRICE, DORASTE,
POLYMAS, LISTOR.

LA NOURRICE *seule.*

Sortons de pasmoison, reprenons la parole,
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connoy rien, ou j'ay bien pris mon temps.
Ils n'en feront pas tous également contens,
Et Philiste demain, cette Nouvelle sçeuë,
Sera de belle humeur, ou je suis fort déçeuë.
Mais par où vont nos gens? voyons, qu'en feureté
Je fasse aller après par un autre costé.

A present il est temps que ma voix s'évertuë.

Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tuë,
On enlève Madame, amis, secourez-nous,
A la force, aux brigands, au meurtre, accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor.

POLYMAS.

Qu'as-tu, Nourrice?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE.

Ils ont ravy Clarice.

POLYMAS.

Comment? ravy Clarice?

LA NOURRICE.

Ouy, suivez promptement.
Bons Dieux! que j'ay reçu de coups en un moment!

DORASTE.

Suivons-les, mais dy-nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par là. Le Ciel vous favorise.

Elle est seule.

O qu'ils en vont abatre! ils sont morts, c'en est fait,

Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourveu que le bon-heur à leurs souhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du Monde.
Quant à nous, cependant subornons quelques pleurs
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

Des voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ? quel indice ?
Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en suis par les yeux (hélas !) que trop instruit,
Les cris de sa Nourrice en sa maison deserte
M'ont trop suffisamment aflué de sa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut & bas,
Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas,
Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnoître.
A peine devant elle oseroit-on paroître ;
De furie elle écume, & fait sans cesse un bruit
Que le desespoir forme, & que la rage suit,
Et parmy ses transports son hurlement farouche
Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t'elle rien dit ?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a veu,
Ces mots ont éclaté d'un transport impréveu.
Va luy dire qu'il perd sa Maitresse & la nostre.
Et puis incontinent me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traiter en autheur du forfait,
Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celuy qu'elle en soupçonne ?

LYCAS.

Ses confuses clameurs n'en accusent personne,
Et mesme les voisins n'en sçavent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprens seulement ce qui peut m'affliger,
Traistre, sans que je sçache où pour mon allégeance
Adresser ma poursuite & porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper, dessus toy ma douleur
Faute d'un autre objet eust vengé ce malheur.
Malheur d'autant plus grand, que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laisse à ma douleur qui va finir mes jours
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt secours.
Foible soulagement en un coup si funeste,
Mais il s'en faut servir, puisque seul il nous reste,

Plains, Philiste, plains-toy, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne font impuiffants,
Fay qu'à force de cris pouffez jusqu'en la nuë
Ton mal foit plus connu que fa cause inconnuë,
Fay que chacun le fçache & que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle foit, apprenne que tu meurs.

Clarice, unique objet qui me tiens en fervage,
Reçoy de mon ardeur ce dernier témoignage,
Voy comme en te perdant je vay perdre le jour,
Et par mon defefpoir juge de mon amour.

Hélas ! pour en juger peut-estre est-ce ta feinte
Qui me porte à deffein cette cruëlle atteinte,
Et ton amour qui doute encor de mes sermens
Cherche à s'en affeurer par mes reffentimens.

Soupçonneufe beauté, contente ton envie,
Et pren cette affeurance aux dépens de ma vie,
Si ton feu dure encor par mes derniers fouspirs
Reçois enfemble & perds l'effet de tes defirs.

Alors ta flame en vain pour Philiste allumée,
Tu luy voudras du mal de t'avoir trop aimée,
Et feure d'une foy que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bon-heur d'en douter.

Que ce penfer flateur me defrobe à moy-mefme !
Quel charme à mon trépas de penfer qu'elle m'aime,
Et dans mon defefpoir qu'il m'est doux d'espérer
Que ma mort à fon tour la fera fouspirer !

Simple, qu'espères-tu ? fa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire,
Ton déplaisir luy plaift, & tous autres tourmens
Luy fembleroient pour toy de legers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,

Elle pafme de joye au recit de ta peine,
Et choifit pour objet de fon affection
Un Amant plus fortable à fa condition.

Pauvre defefperé, que ta raifon s'égare!
Et que tu traites mal une amitié fi rare!
Après tant de fermens de n'aimer rien que toy,
Tu la veux faire heureufe aux dépens de fa foy,
Tu veux feul avoir part à la douleur commune,
Tu veux feul te charger de toute l'infortune,
Comme fi tu pouvois en croiffant tes malheurs
Diminüer les fiens & l'oster aux voleurs.
N'en doute plus, Philifte, un raviffeur infame
A mis en fon pouvoir la Reine de ton ame,
Et peut-efre déjà ce Corfaire effronté
Triomphe insolemment de fa fidelité.
Qu'à ce triste penfer ma vigueur diminuë!

SCENE II.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS,
LISTOR.

PHILISTE.

Mais voicy de fes gens. Qu'est-elle devenuë?
Amis, le fçavez-vous? n'avez-vous rien trouvé
Qui nous puiſſe éclaircir du malheur arrivé?

DORASTE.

Nous avons fait, Monſieur, une vaine pourſuite.

PHILISTE.

Du moins, vous avez veu des marques de leur fuite?

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous sçauriez le trépas.
Mais hélas, quelque foin, & quelque diligence...

PHILISTE.

Ce font là des effets de vostre intelligence.
Traîtres, ces feints hélas ne sçauroient m'abuser.

POLYMAS.

Vous n'avez point, Monsieur, dequoy nous accuser.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite ,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrette,
Mais voicy... Vous fuyez ! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma Maîtresse, ou mourir.

DORASTE *rentrant avec ses compagnons cependant
que Philiste les cherche derrière le Théâtre.*

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous presentons plus aux transports de sa rage,
Mais plutôt derechef allons si bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

LISTOR *voyant revenir Philiste, & s'enfuyant avec ses compagnons.*

Le voila.

PHILISTE *l'épée à la main & seul.*

Qui les oste à ma juste colère ?
Venez de vos forfaits recevoir le salaire...
Infames scélérats, venez, qu'espérez-vous ?
Vostre fuite ne peut vous sauver de mes coups.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *met l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure, un miracle visible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus sensible,
Puisqu'ainsi tu m'attens les armes à la main.
J'admire avec plaisir ce changement soudain,
Et vay...

CELIDAN.

Ne pense pas ainsi...

ALCIDON.

Laisse-nous faire,
C'est en homme de cœur qu'il me va satisfaire,
Crains-tu d'estre témoin d'une bonne action ?

PHILISTE.

Dieux ! ce comble manquoit à mon affliction.
Que j'éprouve en mon fort une rigueur crüeile :
Ma Maitrefſe perduë un amy me querelle.

ALCIDON.

Ta Maitrefſe perduë !

PHILISTE.

Hélas ! hier des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien ſçavoir, va le conter ailleurs,
Je ne prens point de part aux intérêts d'un traître,
Et puis qu'il eſt ainſi, le Ciel fait bien connoiſtre
Que ſon juſte couroux a ſoin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaifir, Alcidon, prens-tu de m'outrager ?
Mon amitié ſe laſſe, & ma fureur m'emporte,
Mon ame pour ſortir ne cherche qu'une porte,
Ne me preſſe donc plus dans un tel deſeſpoir :
J'ay déjà fait pour toy par-delà mon devoir,
Te peux-tu plaindre encor de ta place uſurpée ?
J'ay renvoyé Géron à coups de plat d'épée,
J'ay menacé Florange, & rompu les accords
Qui t'avoient ſçeu cauſer ces violens transports.

ALCIDON.

Entre des Cavaliers une offense receuë
Ne se contente point d'une si lasche ifsuë,
Va m'attendre...

CELIDAN.

Arrêtez, je ne permettray pas
Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire icy du fendant tandis qu'on nous sépare,
C'est montrer un esprit lasche, autant que barbare,
Adieu, mauvais, Adieu, nous nous pourrons trouver,
Et si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendray seul à seul dans peu de tes Nouvelles.
Mon honneur souffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE IV.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

Mon cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié,
Il montre une franchise icy trop naturelle
Pour ne te pas ôter tout sujet de querelle,
L'affaire se traitoit fans doute à son déçu,
Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçu :
Va retrouver Doris, & rendons-luy Clarice.

ALCIDON.

Tu te laiffes donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piège qu'il dresse afin de me duper?

CELIDAN.

Romproit-il ces accords à deffein de tromper?
Que vois-tu là qui fente une supercherie?

ALCIDON.

Je n'y voy qu'un effet de fa poltronnerie,
Qu'un lasche defaveu de cette trahifon
De peur d'estre obligé de m'en faire raifon.
Je l'en preffay dès hier, mais fon peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rufé témoignage,
Par où m'ébloüiffant il pûst un de ces jours
Renoüer fourdement ces müettes amours.
Il en donne en fecret des avis à Florange,
Tu ne le connois pas, c'est un esprit étrange.

CELIDAN.

Quelque étrange qu'il foit, fi tu prens bien ton temps,
Malgré luy tes defirs fe trouveront contens,
Ses offres acceptez, que rien ne fe diffère,
Après un prompt Hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cét ordre eft infaillible à procurer mon bien,
Mais ton contentement m'est plus cher que le mien.
Long-temps à mon fujet tes paffions contraintes
Ont fouffert & caché leurs plus vives atteintes,

Il me faut à mon tour en faire autant pour toy
Hier devant tous les Dieux je t'en donnay ma foy,
Et pour la maintenir tout me fera possible.

CELIDAN.

Ta perte en mon bonheur me seroit trop sensible,
Et je m'en haïrois, si j'avois consenty
Que mon Hymen laissast Alcidon sans party.

ALCIDON.

Et bien, pour t'arracher ce scrupule de l'ame,
(Quoy que je n'eus jamais pour elle aucune flame)
J'épouseray Clarice. Ainsi puisque mon sort
Veut qu'à mes amitez je fasse un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouse la Maitresse,
C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.
Philiste est un parjure, & moy ton obligé,
Il m'a fait un affront, & tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce seroit me noircir de trop d'ingratitude. •

CELIDAN.

Mais te priver pour moy de ce que tu chéris!

ALCIDON.

C'est faire mon devoir te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traître épousant sa Clarice.
Mes discours ny mon cœur n'ont aucun artifice,
Je vay pour confirmer tout ce que je t'ay dit
Employer vers Doris mon reste de crédit,

Si je la puis gagner, je te réponds du frère,
Trop heureux à ce prix d'apaiser ma colère.

CELIDAN.

C'est ainsi que tu veux m'obliger doublement,
Voy ce que je pourray pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire à mon avis deviendrait plus aisée,
Si Clarice apprenait une mort supposée...

CELIDAN.

De qui ? de son Amant ? va, tien pour assuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura sçu la Nouvelle funeste,
Nous aurons moins de peine à la résoudre au reste.
On a beau nous aimer, des pleurs sont tost sechez,
Et les morts soudain mis au rang des vieux péchez.

SCENE V.

CELIDAN.

Il me cède à mon gré Doris de bon courage,
Et ce nouveau dessein d'un autre mariage,

Pour estre fait sur l'heure & tout nonchalamment,
Est conduit, ce me semble, assez accortement.
Qu'il en sçait de moyens ! qu'il a ses raisons prestes !
Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honnestes
Pour ne point rapprocher de son premier amour !
Plus j'y porte la veuë, & moins j'y voy de jour.
M'auroit-il bien caché le fond de sa pensée ?
Ouy, sans doute Clarice a son ame blessée,
Il se venge en parole, & s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le satisfait,
Quand on luy rend Doris il s'aigrit davantage.
Je jouërois à ce conte un joly personnage !
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain,
Tandis que le succès est encor en ma main,
Si mon soupçon est vray, je luy feray connoistre
Que je ne suis pas homme à seconder un traistre ;
Ce n'est point avec moy qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moy pour luy servir d'escorte,
Et si je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte,
Nous estions attendus, on secondoit nos coups :
La Nourrice parut en mesme temps que nous,
Et se pasma soudain avec tant de justesse
Que cette pasmoison nous livra sa maîtresse.
Qui luy pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnez !

SCENE VI.

CELIDAN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ah!

CELIDAN.

J'entens des fouspirs.

LA NOURRICE.

Destins.

CELIDAN.

C'est la Nourrice,

Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moy Clarice!

CELIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CELIDAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu, Nourrice, à t'affliger si fort?
Quel funeste accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide, c'est donc toy qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu ? dy moy, qu'en as-tu fait ?

CELIDAN.

Ta douleur fans raison m'impute ce forfait,
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtresse ?

LA NOURRICE.

Ouy, je te la demande, ame double & trahisse.

CELIDAN.

Je n'ay point eu de part en cet enlèvement,
Mais je t'en diray bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un visage si triste,
Elle est en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui ?

CELIDAN.

De son Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le disoit que ce rusé flatteur
Devoit estre du coup le véritable auteur.

CELIDAN.

Je ne dis pas cela, Nourrice, du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort nécessaire.

LA NOURRICE.

Quoy ? l'a-t-il delivrée ?

CELIDAN.

Ouy.

LA NOURRICE.

Bons Dieux !

CELIDAN.

Sa valeur

Oste ensemble la vie, & Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CELIDAN.

L'autre ayant pris la fuite
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE.

Leur carosse roulant comme est-il advenu...

CELIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu,
Peut estre un mauvais pas, une branche, une pierre
Fit verser leur carosse & les jetta par terre,
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux & ta maîtresse étoient prests d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuse Nouvelle a mon ame ravie,
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie ?

CELIDAN.

C'est... je l'aurois nommé mille fois en un jour,
Que ma mémoire icy me fait un mauvais tour !
C'est un des bons amis que Philiste eust au Monde,
Refve un peu comme moy, Nourrice, & me seconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adresse.

CELIDAN.

Il se termine en don.

C'est... j'y fuis peu s'en faut, atten, c'est...

LA NOURRICE.

Alcidon ?

CELIDAN.

T'y voila justement.

LA NOURRICE.

Est-ce luy ? quel dommage,
Qu'un brave Gentilhomme en la fleur de son âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et graces aux bons Dieux son dessein avorté...
Mais du moins en mourant il nomma son complice ?

CELIDAN.

C'est-là le pis pour toy.

LA NOURRICE.

Pour moy !

CELIDAN.

Pour toy, Nourrice.

LA NOURRICE.

Ah, le traître !

CELIDAN.

Sans doute il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire ?

CELIDAN.

Ouy, son rapport fatal...

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CELIDAN.

En effet ce rapport n'est qu'une calomnie ;
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton sœur
Ce malheureux dessein avoit été conçu,
Et que pour empêcher la fuite de Clarice
Ta feinte pafmoifon luy fit un bon office,
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cét imposteur se fert !
Non, Monsieur, à présent il faut que je le die,

Le Ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimoit Clarice, & brûlant de ce feu,
Il n'amusoit Doris que pour couvrir son jeu ;
Depuis près de six mois il a tasché sans cesse
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtresse,
Il n'a rien épargné qui fust en son pouvoir,
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moy ses dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous sçavez le surplus, vous voyez son effort
A se venger de moy pour le moins en sa mort,
Piqué de mes refus il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'estre trop fidelle.
Mais, Monsieur, le croit-on ?

CELIDAN.

N'en doute aucunement,
Le bruit est qu'on t'apreste un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las ! que me dites-vous ?

CELIDAN.

Ta maîtresse en colère
Jure que tes forfaits recevront leur salaire.
Sur tout elle s'aigrit contre ta pasmoison :
Si tu veux éviter une infame prison,
N'atten pas son retour.

LA NOURRICE.

Où me voy-je réduite,

Si mon falut dépend d'une foudaine fuite?
Et mon esprit confus ne fçait où l'adreffer!

CELIDAN.

J'ay pitié des malheurs qui te viennent preffer.
Nourrice, fay chez moy, fi tu veux, ta retraite,
Autant qu'en lieu du monde elle y fera fecrette.

LA NOURRICE.

Oferois-je efpérer que la compaffion...

CELIDAN.

Je prens ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de temps, eſtre icy davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te fuivray de l'œil, & ne dis encor rien
Comme après je fçauray m'employer pour ton bien.
Durant l'éloignement ta paix ſe pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me ferez, Monſieur, comme un Dieu tutélaire.

CELIDAN.

Trêve pour le preſent de ces remercimens,
Va, tu n'as pas loifir de tant de complimens.

SCENE VII.

CELIDAN.

Voilà mon homme pris, & ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aifément l'a dupée,

Je la croyois plus fine, & n'eusse pas pensé
Qu'un discours sur le champ par hazard commencé,
Dont la fuite non plus n'alloit qu'à l'aventure,
Pût donner à son ame une telle torture,
La jetter en desordre, & brouiller ses ressorts.
Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords,
Le cuisant souvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de seureté,
D'où nous ne craignons rien de sa subtilité;
Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que depuis qu'on joue à surprendre un amy,
Un trompeur en moy trouve un trompeur & demy.

SCENE VIII.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'est donc pour un amy que tu veux que mon ame
Allume à ta prière une nouvelle flame?

ALCIDON.

Ouy, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voila te déclarer,
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte, il n'appartient qu'à toy
D'estre dissimulée & de manquer de foy.
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moy, que je sçay bien le rendre.
Mais je reviens à toy. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'après un autre en recueille le fruit,
Et c'est à ce dessein que ta fausse colére,
Abuse insolemment de l'esprit de mon frère ?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes ressentimens
Apporte seul du trouble à tes contentemens,
Et pour moy qui voy trop ta haine par ce change
Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,
Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal, mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma veritable haine,
De moy ny de mon choix ne te mets point en peine.
C'est trop manquer de sens, je te prie, est-ce à toy,
A l'objet de ma haine à disposer de moy ?

ALCIDON.

Non, mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite,

Je sentirois mon mal puissamment soulagé,
Si du moins un amy m'en étoit obligé.
Ce Cavalier au reste a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps & d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et sur tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualitez n'ont rien qui me déplaîse,
Mais il en a de plus une autre fort mauvaîse,
C'est qu'il est ton amy, cette seule raison
Me le feroit haïr si j'en sçavois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien servir il faut icy le taire?

DORIS.

Et de plus luy donner cét avis salutaire,
Que s'il est vray qu'il m'aime, & qu'il veuille estre aimé,
Quand il m'entretiendra tu ne fois point nommé;
Qu'il n'espère autrement de réponse que triste.
J'ay dépit que le sang me lie avec Philiste,
Et qu'ainfi malgré-moy j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu feras quelque jour d'un esprit plus remis,
Adieu, quoy qu'il en soit, souvien-toy, dédaigneuse,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE IX.

DORIS.

Qu'aux filles comme moy le Sort est inhumain
Que leur condition se trouve déplorable !
Une mère aveuglée, un frère inexorable,
Chacun de son costé, prennent sur mon devoir
Et sur mes volontez un absolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à suivre son caprice.
L'un a ses amitez, l'autre a son avarice,
Ma mère veut Florange, & mon frère, Alcidon :
Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour souffrir & pour feindre,
Je n'ose qu'espérer & je ne sçay que craindre,
Ou plutôt je crains tout & je n'espère rien ;
Je n'ose fuir mon mal ny rechercher mon bien.
Dure sujétion ! étrange tyrannie !
Toute liberté donc à mon choix se dénie !
On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un Amant n'a de moy que rigueur.
Cependant il y va du reste de ma vie,
Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie,
Il faut que mes desirs toujours indifférens
Aillent sans résistance au gré de mes parens,
Qui m'aprestent peut-estre un brutal, un sauvage,
Et puis, cela s'appelle une fille bien sage.
Ciel, qui vois ma misère, & qui fais les heureux,
Pren pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, CLARICE.

CELIDAN.

N'espérez pas, Madame, avec cét artifice
Apprendre du forfait l'auteur ny le complice,
Je chéris l'un & l'autre, & croy qu'il m'est permis
De conserver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blafme
A ravir la beauté qui luy ravissoit l'ame,
Et l'autre l'assista par importunité :
C'est ce que vous sçaurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, Monsieur, je suis contente
De voir qu'un bon succès a trompé leur attente,
Et me résolvant mesme à perdre à l'avenir
De toute ma douleur l'odieux souvenir,
J'estime que la perte en sera plus aisée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée.

C'est assez que je sçay qu'à vostre heureux secours
Je doy tout le bonheur du reste de mes jours.
Philiste autant que moy vous en est redevable,
S'il a sçeu mon malheur il est inconsolable,
Et dans son desespoir sans doute qu'aujourd'huy
Vous luy rendez la vie en me rendant à luy.
Disposez du pouvoir & de l'un & de l'autre,
Ce que vous y verrez tenez-le comme au vostre,
Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.
La douleur trop long-temps régne sur son courage.

CELIDAN.

C'est à moy qu'appartient l'honneur de ce message,
Mon secours sans cela comme de nul effet
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive,
Et l'obligation que j'en vay vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir :
Ainsi dorenavant, quelque espoir qui me flate,
Il faudra malgré moy que j'en demeure ingrat.

CELIDAN.

En quoy que mon service oblige vostre amour,
Vos seuls remerciemens me mettent à retour,

SCENE II.

CELIDAN.

Qu'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de son party sa traîtresse Nourrice,
Que d'un amy trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste & néglige sa sœur,
Enfin qu'il aime, dupe, enlève, feigne, abuse,
Je trouve mieux que luy mon conte dans sa ruse,
Son artifice m'aide, & succède si bien
Qu'il me donne Doris & ne luy laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste après une faveur si grande
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvemens font rompre les accords.

Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise,
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise.
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foy,
Cesse tes complimens, je l'auray bien sans toy.
Mais pour voir ces effets allons trouver le frère,
Nostre heur s'accorde mal avecque sa misère,
Et ne peut s'avancer qu'en luy disant le sien.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN.

CELIDAN.

Ah, je cherchois une heure avec toy d'entretien,
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?

CELIDAN.

Tout va le mieux du monde, il ne se pouvoit pas
Avec plus de succès supposer un trépas,
Clarice au defespoir croit Philiste fans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup?

CELIDAN.

Celuy qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je luy fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jetté des injures en l'air?

CELIDAN.

Cela s'en va fans dire.

ALCIDON.

Ainsi rien ne l'apaise?

CELIDAN.

Si je te disois tout, tu mourrois de trop d'aïse.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une si dure loy.

CELIDAN.

Dans ce grand defespoir elle parle de toy.

ALCIDON.

Elle parle de moy !

CELIDAN.

*J'ay perdu ce que j'aime,
(Dit elle) mais du moins si cét autre luy-mefme,
Son fidelle Alcidon m'en confoloit icy !*

ALCIDON.

Tout de bon ?

CELIDAN.

Son esprit en paroift adoucy.

ALCIDON.

Je ne me pensois pas fi fort dans fa mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

CELIDAN.

Tu peux dans ce jour mefme en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le party par curiosité,
Defrobons-nous ce soir pour luy rendre vifite.

CELIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occasion s'offre on peut la disposer,
Mais comme sans dessein...

CELIDAN.

J'entens, à t'épouser.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le Concierge rendu de mon intelligence
Me donne un accès libre aux lieux de sa prison,
Que déjà quelque argent m'en a fait la raison,
Et que s'il en faut croire uné juste esperance,
Les pistoles dans peu feront sa délivrance,
Pourveu qu'un prompt Hymen succède à mes desirs.

CELIDAN.

Que cette invention t'assure de plaisirs!
Une subtilité si dextrement tissuë
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issuë.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

CELIDAN.

Ne diffère donc point, je t'attens vers le soir,
N'y manque pas. Adieu, j'ay quelque affaire en ville.

ALCIDON *seul*.

O l'excellent amy! qu'il a l'esprit docile!
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moy?

Je trompe tout le monde avec fa bonne foy :
Et quant à fa Doris, si fa poursuite est vaine,
C'est dequoy maintenant je ne suis guère en peine,
Puisque j'auray mon conte, il m'importe fort peu
Si la coquette agréee ou néglige son feu.
Mais je ne songe pas que ma joye imprudente
Laisse en perpléxité ma chère confidente,
Avant que de partir il faudra sur le tard
De nos heureux succès luy faire quelque part.

SCENE IV.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je ne le puis celer, bien que j'y compatisse,
Je trouve en ton malheur quelque peu de justice,
Le Ciel venge ta sœur : ton fol emportement
A rompu sa fortune & chassé son Amant,
Et tu vois aussi-tost la tienne renversée,
Ta Maîtresse par force en d'autres mains passée,
Cependant Alcidon que tu crois r'appeler,
Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre ;

D'un si honteux affront le cuisant souvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice,
Mais du reste accusez votre seule avarice,
Madame, nous pardons par votre aveuglement,
Vostre fils un amy, vostre fille un Amant.

DORIS.

Otez ce nom d'Amant, le fard de son langage
Ne m'empescha jamais de voir dans son courage,
Et nous étions tous deux semblables en ce point
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point ! jeune dissimulée,
Falloit-il donc souffrir d'en estre cajolée ?

DORIS.

Il le falloit souffrir, ou vous desobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCENE V.

PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN.
DORIS.

PHILISTE à *Célidan*.

Et bien, que dit, que fait nostre amant irrité ?
Perfiste-t-il encor dans sa brutalité ?

CELIDAN.

Quitte pour aujourd'huy le soin de tes querelles,
J'ay bien à te conter de meilleures Nouvelles,
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Amy, que me dis-tu ?

CELIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et de grace, où voit-on le sujet que j'adore ?
Dy-moy le lieu.

CELIDAN.

Le lieu ne se dit pas encore.
Celuy qui te la rend te veut faire une loy.

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il dispose de moy,
Mon possible est à luy.

CELIDAN.

Donc sous cette promesse
Tu peux dans son logis aller voir ta Maîtresse.
Ambassadeur exprès...

SCENE VI.

CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Luy fait faire envers vous une incivilité :
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui sans vous dire Adieu, vers son objet l'emporte.

CELIDAN.

C'est comme doit agir un veritable amour,
Un feu moindre eut souffert quelque plus long séjour,
Et nous voyons assez par cette expérience
Que le sien est égal à son impatience.
Mais puis qu'ainsi le Ciel rejoint ces deux amants,
Et que tout se dispose à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oserois-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flame,

Un cœur sur qui ses yeux de tout temps absolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ay crû par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissoit les esprits, & d'Alcidon, & d'elle,
Et qu'en ce Cavalier son desir arrêté
Prendroit tous autres vœux pour importunité :
Cette seule raison m'obligeant à me taire,
Je trahissois mon feu de peur de luy déplaire.
Mais aujourd'huy qu'un autre, en sa place reçu
Me fait voir clairement combien j'étois déçu,
Je ne condamne plus mon amour au silence,
Et viens faire éclater toute sa violence.
Souffrez que mes desirs si long-temps retenus
Rendent à sa beauté des vœux qui luy sont dûs ;
Et du moins par pitié d'un si cruel martire
Permettez quelque espoir à ce cœur qui soupire.

CHRYSANTE.

Vostre amour pour Doris est un si grand bonheur,
Que je voudrois sur l'heure en accepter l'honneur,
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
Trop chaud amy qu'il est, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe insolent qui se moque de nous.
Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,
Je n'ose vous donner une réponse expresse,
Tant je crains de sa part un desordre nouveau.

CELIDAN.

Vous me tuez, Madame, & cachez le couteau.
Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRYSANTE.

Non, Monsieur, croyez-moy, vostre offre nous honore,
Aussi dans le refus j'aurois peu de raison,
Je connoy vostre bien, je sçay vostre maison;
Vostre père jadis (hélas, que cette histoire
Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire!)
Vostre feu père, dy-je, eut de l'amour pour moy,
J'étois son cher objet, & maintenant je voy
Que comme par un droit succeffif de famille
L'amour qu'il eut pour moy vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimoit je l'aimois, & les seules rigueurs
De ses crüels parens divisèrent nos cœurs.
On l'éloigna de moy par ce maudit usage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage,
Et son père jamais ne souffrit son retour
Que ma foy n'eust ailleurs engagé mon amour.
En vain à cét Hymen j'opposay ma constance,
La volonté des miens vainquit ma resistance.
Mais je reviens à vous, en qui je voy portraits
De ses perfections les plus aimables traits :
Afin de vous oster deormais toute crainte
Que dessous mes discours se cache aucune feinte,
Allons trouver Philiste, & vous verrez alors
Comme en vostre faveur je feray mes efforts.

CELIDAN.

Si de ce cher objet j'avois mesme assurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

DORIS.

Je ne ſçay qu'obéïr & n'ay point de vouloir.

CELIDAN.

Employer contre vous un abſolu pouvoir !
Ma flame d'y penſer ſe tiendrait criminelle.

CHRYSANTE.

Je connoy bien ma fille, & je vous répons d'elle,
Dépeſchons ſeulement d'aller vers ces Amants.

CELIDAN.

Allons, mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE VII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Ma douleur, qui s'obſtine à combattre ma joye
Pouſſe encor des ſouſpirs bien que je vous revoie,
Et l'excès des plaiſirs qui me viennent charmer
Meſſe dans ces douceurs je ne ſçay quoy d'amer.
Mon ame en eſt enſemble, & ravie, & conſuſe :
D'un peu de laſcheté voſtre retour m'accuſe,
Et voſtre liberté me reproche aujourd'huy
Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aïſe & m'accable de honte,
Celuy qui vous la rend en m'obligeant m'affronte,
Un coup ſi glorieux n'appartenoit qu'à moy.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foy ?
Y vois-tu des foupçons qui bleffent ton courage,
Et difposent ta bouche à ce fâcheux langage ?
Ton amour & tes foins trompez par mon malheur,
Ma prifon inconnuë a bravé ta valeur,
Que t'importe à prefent qu'un autre m'en délivre,
Puisque c'est pour toy feul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace réduit
Célidan a la peine & Philifte le fruit ?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige
C'est la reconnoiffance où l'honneur vous oblige ;
Il vous faut eftre ingrate, ou bien à l'avenir
Luy garder en vofre ame un peu de fouvenir.
La mienne en eft jaloufe, & trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il foit, à fon defavantage,
Je ne puis le fouffrir, nos penfers à tous deux
Ne devroient à mon gré parler que de nos feux,
Tout autre objet que moy dans vofre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur à ce conte eft un peu tyrannique,
Penfes-tu que je veuille un Amant fi jaloux ?

PHILISTE.

Je tafche d'imiter ce que je vois en vous ;
Mon esprit amoureux, qui vous tient pour fa Reine,
Fait de vos actions fa règle fouveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux,
Où me vois-tu jalouse afin d'être ombrageux?

PHILISTE.

Quoy! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en visite
J'entretins quelque temps Bélinde & Chrysolite?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moy donc cet excès à mon tour,
Est-il rien de plus juste, ou de plus équitable?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu feras fort traitable,
Et n'es pas maladroit en ces doux entretiens
D'accuser mes défauts pour excuser les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroître
Que tu crois que l'Hymen t'ait déjà rendu maître,
Puisque laissant les vœux & les submissions
Tu me dis seulement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence;
Nous avons notre Hymen à demain arrêté,
Mais pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croy pas qu'il s'achève.

PHILISTE.

Mais si durant ce temps quelqu'autre vous enlève,
Avez-vous feureté que pour vostre secours
Le même Célidan se rencontre toujours?

CLARICE.

Il faut sçavoir de luy s'il prendroit cette peine.
Voy ta mère, & ta sœur que vers nous il amène,
Sa réponse rendra nôt débats terminez.

PHILISTE.

Ah! mère, sœur, amy, que vous m'importunez!

SCENE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CELIDAN,
CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Je viens après mon fils vous rendre une assurance,
De la part que je prens en vostre délivrance,
Et mon cœur tout à vous ne sçauroit endurer
Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE à *Chryfante*.

N'ufez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéir le reste de sa vie,

Que son retour rend moins à foy-mesme qu'à vous :
Ce brave Cavalier accepté pour époux,
C'est à moy désormais, entrant dans sa famille,
A vous rendre un devoir de servante & de fille :
Heureuse mille fois, si le peu que je vauz
Ne vous empesche point d'excuser mes defauts.
Et si vostre bonté d'un tel choix se contente.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Dans ce bien excessif qui passe mon attente
Je soupçonne mes sens d'une infidélité,
Tant ma raison s'oppose à ma crédulité.
Surprise que je suis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor si je veille,
Mon ame en est ravie, & ces ravissements
M'ostent la liberté de tous remerciemens.

DORIS à *Clarice*.

Souffrez qu'en ce bonheur mon zèle m'enhardisse
A vous offrir, Madame, un fidelle service.

CLARICE à *Doris*.

Et moy sans compliment qui vous farde mon cœur
Je vous offre & demande une amitié de sœur.

PHILISTE à *Célidan*.

Toy, sans qui mon malheur étoit inconsolable,
Ma douleur sans espoir, ma perte irréparable,
Qui m'as seul obligé plus que tous mes amis,
Puisque je te doy tout, que je t'ay tout promis.

Cesse de me tenir dedans l'incertitude,
Dy moy par où je puis fortir d'ingratitude,
Donne-moy le moyen après un tel bien-fait
De réduire pour toy ma parole en effet.

CELIDAN à *Philiste*.

S'il est vray que ta flame & celle de Clarice
Doivent leur bonne issuë à mon peu de service,
Qu'un bon succès par moy réponde à tous vos vœux,
J'ose t'en demander un pareil à mes feux,
J'ose te demander sous l'aveu de Madame
Ce digne & seul objet de ma secrette flame,
Cette sœur que j'adore, & qui pour faire un choix
Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE à *Célidan*.

Ta demande m'étonne ensemble & m'embarasse,
Sur ton meilleur amy tu brigues cette place,
Et tu sçais que ma foy la réserve pour luy.

CHRYSANTE à *Philiste*.

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennuy,
Ne te fay point ingrat pour une ame si double.

PHILISTE à *Célidan*.

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble ;
Dispense-moy, de grace, & songe qu'avant toy
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foy.
Si mon amour est grand, l'excuse t'est sensible,
Mais je ne t'ay promis que ce qui m'est possible,

Et cette foy donnée oste de mon pouvoir
Ce qu'à nostre amitié je me sçay trop devoir.

CHRYSANTE à *Philiste*.

Ne te ressouvien plus d'une vieille promesse,
Et juge en regardant cette belle Maitresse
Si celui qui pour toy l'oste à son ravisseur
N'a pas bien mérité l'échange de ta sœur.

CLARICE à *Chrysante*.

Je ne sçaurois souffrir qu'en ma presence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie,
Et pour un tel amy luy voir si peu de foy,
Me feroit redouter qu'il en eust moins pour moy,
Mais Alcidon survient, nous l'allons voir luy-mesme
Contre un rival & vous disputer ce qu'il aime.

SCENE IX.

CLARICE, ALCIDON,
PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN,
DORIS.

CLARICE à *Alcidon*.

Mon abord t'a surpris, tu changes de couleur,
Tu me croyois sans doute encor dans le malheur,

Voicy qui m'en délivre, & n'étoit que Philiste
A ses nouveaux desseins en ta faveur resiste,
Cét amy si parfait qu'entre tous tu chéris
T'auroit pour recompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le desordre éclatant qu'on voit sur mon visage
N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage :
Je forcène de voir que sur vostre retour
Ce traître assure ainsi ma perte & son amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des Maîtresses,
Et mon honneur perdu tu gagnes leurs caresses?

CELIDAN à *Alcidon*.

Quoy, j'ay sçu jusqu'icy cacher tes lâchetés,
Et tu m'oses couvrir de ces indignités!
Cesse de m'outrager, ou le respect des Dames
N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE à *Alcidon*.

Cher amy, ne crains rien, & demeure assuré
Que je sçay maintenir ce que je t'ay juré,
Pour t'enlever ma sœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON à *Philiste*.

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flame,
Il te faut malgré moy faire un honteux aveu
Que si mon cœur brusloit, c'étoit d'un autre feu.
Amy, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice,
Voicy l'auteur du coup, & voila le complice.
Adieu, ce mot lâché, je te suis en horreur.

SCENE X.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE,
CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE à *Philiste*.

Et bien, rebelle, enfin fortiras-tu d'erreur?

CELIDAN à *Philiste*.

Puis que son desespoir vous découvre un mystère
Que ma discretion vous avoit voulu taire,
C'est à moy de montrer quel étoit mon dessein.
Il est vray qu'en ce coup je luy prêtay la main,
La peur que j'eus alors qu'après ma résistance,
Il ne trouvaît ailleurs trop fidelle assistance...

PHILISTE à *Célidan*.

Quittons-là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta sincérité se fait assez connoître.
Je m'obstinois tantost dans le party d'un traître,
Mais au lieu d'affoiblir vers toy mon amitié,
Un tei aveuglement te doit faire pitié.
Plains moy, plains mon malheur, plains mon trop de franchise
Qu'un amy déloyal a tellement surpris,
Voy par là comme j'aime, & ne te souvien plus
Que j'ay voulu te faire un injuste refus.

Fay malgré mon erreur que ton feu persévère,
Ne puny point la sœur de la faute du frère,
Et reçois de ma main celle que ton desir
Avant mon imprudence avoit daigné choisir.

CLARICE à *Célidan*.

Une pareille erreur me rend toute confuse,
Mais icy mon amour me servira d'excuse.
Il serre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CELIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me satisfait de cette belle bouche,
Mais hélas, quel espoir ose rien présumer
Quand on n'a pu servir & qu'on n'a fait qu'aimer?

DORIS.

Reünir les esprits d'une mère & d'un frère,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir sçeu me défaire,
M'arracher à Florange & m'oter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'est avoir sçeu me rendre un assez grand service
Pour espérer beaucoup avec quelque justice,
Et puisque on me l'ordonne, on peut vous asseurer
Qu'alors que j'obéis c'est sans en murmurer.

CELIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joye.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême, & que sur mes vieux ans
Le favorable Ciel me fait de doux presens !
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange !
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange !
Puisse-t'elle pour comble accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre par les fruits de ce double Hyménée
Ma dernière vieillesse à jamais fortunée.

CLARICE à *Chrysante*.

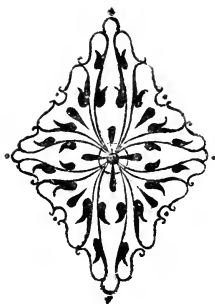
Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir icy prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prepare,
Tant qu'un mystère saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce feroit me priver de tout contentement.

Fin du cinquième & dernier Acte.







NOTES.

AU LECTEUR.

Page 3. — *Les Hollandois m'ont frayé le chemin.* — Les Elzéviros avaient adopté ce système dès 1630.

P. 8. — *Dans celle qui s'est faite in folio.* — L'édition de 1663 en 2 vol. in-fol., où parut pour la première fois l'avis au lecteur sur le nouveau système orthographique.

DISCOURS DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES DU POEME DRAMATIQUE.

P. 11. — Ce discours se trouve dans l'édition de 1660, 3 vol. in-8°.

P. 13. — *Il ne faut pas prétendre...* — Aristote, *Poétique*, XIV, 2.

P. 14. — *Aristote le dit.* — Ibid., xv, 6.

— *Où il parle de la Comédie.* — Ibid., ix, 5.

P. 14. — Appliquant *ainfi* aux conditions du Sujet. — Éditions antérieures à 1682.

— *Il en donne pour exemple la Fleur d'Agaton.* — *Poétique*, IX, 7.

— *La Fleur d'Agaton.* — Cette pièce, d'un poète contemporain d'Eschyle et de Sophocle, ne nous est pas parvenue.

P. 15. — *Notre Docteur dit...* — *Poétique*, XIV, 10.

P. 16. — *Aussi les anciennes Tragédies...* — *Ibid.*, XIII, 5.

P. 18. — *Centuriæ seniorum...* — Horace, *Art poétique*, t. I, p. 253, éd. Lemerre.

P. 19. — *Ces ornemens ambitieux, qu'Horace...* — *Ibid.*, p. 259.

P. 20. — *Cette démangeaison qu'Horace...* — *Ibid.*, p. 242.

P. 22. — *Le Thyeste de Sénèque.* — Pièce de Monléon, représentée en 1633.

— *Dès le temps d'Aristote.* — *Poétique*, XIII, 7.

P. 24. — *Aristote en nomme quatre.* — *Ibid.*, XII.

— *Ce Philosophe y en trouve six.* — *Ibid.*, VI, 6.

P. 25. — *Une imitation de personnes basses.* — *Ibid.*, V, 1.

P. 26. — *Pour s'élever jusqu'à la Tragédie.* — Ainsi dans toutes les éditions antérieures à 1682, où l'on trouve *pour l'élever*.

P. 27. — *Nec minimum meruere decus...* — Horace, *Art poétique*, t. I, p. 249.

— *O imitatores...* — Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. XIX, t. II, p. 222.

— *Dit Tacite.* — *Annales*, liv. XI, ch. XXIV.

P. 30. — *Pour la Comédie, Aristote.* — *Poétique*, XIII, 8.

P. 31. — *La dispute du mesme Ajax & d'Ulysse.* — Tra-

gédie de Benserade : *La Mort d'Achille, et la Dispute de ses armes*, 1637, in-4°.

P. 33. — *C'est ainsi qu'Aristote.* — *Poétique*, vii, 2, 5, 7.

P. 34. — *Dont je parlerai en un autre lieu.* — Dans le *Discours de la Tragédie*.

P. 35. — *Aristote leur prescrit.* — *Poétique*, xv, 1.

— *Horace a pris soin de décrire.* — *Art poétique*, t. I, p. 239 et 241.

P. 36. — *Un passage d'Aristote.* — *Poétique*, xv, 8.

P. 37. — *Robortel.* — Robortello (Francisco), philologue italien (1516-1567), qui a publié une excellente édition d'Aristote.

— *Iracundus, inexorabilis.* — *Art poët.*, t. I, p. 249.

— *Pacius.* — Alexander Paccius, traducteur de *Aristotelis Poetica, per Alexandrum Paccium... in latinum conversa.* Aldus, M. D XXXVI, in-8°.

— *Vidorius.* — Vettori (Petro), critique italien, auteur d'une édition de la *Poétique* d'Aristote en 1573.

— *Heinsius.* — Heinsius (Daniel) (1580-1655), éditeur de la *Poétique* d'Aristote en 1611.

P. 38. — *Castelvétro.* — Castelvetro (Lodovico), critique italien (1505-1571), auteur de *La Poetica d'Aristotele volgarizzata e sposta*, 1570, in-4°.

— *Ce qu'entend Aristote.* — *Poétique*, xv, 6.

P. 40. — *Ce qu'Horace dit des Mœurs.* — *Art poétique*, t. I, p. 241.

P. 41. — *Sit Medea ferox.* — Ibid, p. 239.

P. 42. — *... Servetur ad inum.* — Ibid., p. 239.

— *Ce qu'Aristote appelle des mœurs.* — *Poétique*, xv, 5.

P. 42. — *Ce qu'entend Aristote.* — *Poétique*, VI, 11.

P. 43. — *Ce Philosophe dit en suite.* — *Ibid.*, VI, 12.

P. 45. — *Voilà tout ce que nous en dit Aristote.* — *Ibid.*, XII, 2.

P. 48. — *J'ay trouvé le moyen d'y remédier en cette Edition.* — Ce changement était déjà fait dans l'édition de 1660.

P. 53. — *L'Epifode selon Aristote.* — *Poétique*, IV, 15, et XVII, 6.

P. 54. — *Aristote blasme fort les Epifodes détachez.* — *Ibid.*, IX, 10.

P. 55. — *Mariane.* — *Mariamne, Tragédie. Par Alexandre Hardy.* T. II, p. 393, du *Theatre.* Paris, 1623-1628.

— *L'excellence de l'Acteur.* — Mondory, acteur français (1580-1651), un des meilleurs comédiens de la troupe du Marais.

P. 58. — *Balzac.* — J.-L. Guez de Balzac, littérateur français (1594-1654), membre de l'Académie française.

EXAMEN DE MELITE.

P. 61. — Cet examen et les suivants ont paru en 1660.

— *Hardy.* — Alexandre Hardy, poète dramatique français (1560-1632), dont le *Theâtre*, Paris, 1623-1628, forme 6 vol. in-8°.

P. 65. — *Ce que j'examineray ailleurs.* — Dans le *Discours des trois unitez*.

EXAMEN DE LA GALLERIE DU PALAIS.

P. 76. — *Les Trachiniennes.* — Tragédie de Sophocle.

— *Les Phœniciennes.* — Tragédie d'Euripide.

P. 79. — *Dégagé des pointes dont j'ay parlé.* — Dans les Examens de *Clitandre* et de *La Veuve*. Voyez pp. 67 et 75.

EXAMEN DE LA SUIVANTE.

P. 83. — *La peinture que fait Quintilian.* — II^e Déclamation, ch. xiv.

P. 84. — *Ce passeroit... dont j'ay déjà parlé.* — Dans l'Examen de *La Galerie du Palais*. Voyez p. 78.

P. 85. — *Quand je m'expliqueray sur l'unité de lieu.* — Dans le *Discours des trois unités*.

EXAMEN DE MEDÉE.

P. 94. — *Je pense l'avoir déjà dit.* — Dans le *Discours de l'utilité, et des parties du poëme dramatique*. Voyez p. 52.

EXAMEN DE L'ILLUSION.

P. 99. — *Ces deux vers d'Horace.* — *Art poët.*, t. I, p. 237.

MELITE.

P. 101. — Cette pièce, représentée à Paris à la fin de 1629 ou au commencement de 1630, ne fut publiée qu'en 1633. En voici le titre original : « MELITE, OV LES FAVSSES LETTRES. PIECE COMIQUE. A Paris, chez François Targa, au premier pillier de la grande Salle du Palais, deuant les Consultations, au Soleil d'or. M.DC.XXXIII. Avec priuilege dv Roy. » In-4^o de 6 feuillets non chiffrés et de 150 pages.

P. 111. — *Je me range toujours avec la verité.* — Les éditions de 1668 et 1682 seules portent d'*avec*.

P. 120. — *Se mettre en pourpoint*. — Se disposer pour se battre (Littré).

P. 128. — Ce sonnet, composé avant la pièce (voir notre Notice), parut en 1632 dans les *Meslanges poetiques* qui suivent *Clitandre*.

P. 129. — *Qui tenoit ta franchise*. — C'est-à-dire qui l'avait captivé. Franchise, dit Littré, état de celui qui n'est assujetti à aucun maître; liberté.

P. 133. — *Plège*. — Ancien terme de jurisprudence. Celui qui sert de garant, de caution (Littré).

CLITANDRE.

P. 199. — Cette comédie fut imprimée, l'année même de sa représentation, sous le titre suivant : « CLITANDRE, OV L'INNOCENCE DELIVRÉE TRAGI-COMEDIE. DEDIEE A MONSIEUR LE DUC DE LONGUEVILLE. Paris, chez François Targa... M. DC. XXXII. Avec Priuilege du Roy. » C'est un volume in-8° de 159 pages en y comprenant les « MESLANGES POETIQUES DU MESME », qui commencent à la page 121.

P. 240. — *Qu'on les traîne à la bouë*. — C'est-à-dire qu'on les traîne sur la claie et qu'on les jette ensuite à la voirie.

P. 257. — *Tu devois pour le moins...* — L'édition de 1682 donne *devrois*, qui ne se trouve pas dans les autres.

P. 269. — *Il suffit de Cleon*. — Il suffit *que*, seulement dans l'édition de 1682.

P. 279. — *Qui voudra deormais se fier* (1682).

LA VEFVE.

P. 289. — La première édition, vol. in-8° de 20 feuillets non chiffrés et de 144 pages, a pour titre : LA VEFVE OV LE TRAISTRE TRAHY, COMEDIE. A Paris, chez François Targa... M. DC. XXXIV. *Avec Priuilege du Roy.*

P. 293. — *Eau d'Ange.* — Ancienne eau aromatique analogue à l'eau de rose ou à celle de fleur d'orange (Littre).

P. 298. — *Céladon.* — Personnage de l'*Astrée*, roman publié par d'Urfé en 1610.

P. 334. — *Que je te veux de mal.* — Ainsi dans toutes les éditions antérieures.

P. 340. — *Le discours de Cloris.* — *Mélite*, acte III, sc. v, p. 156.

P. 341. — *Un masque de courage* (1682)

P. 343. — *Rendre le change à quelqu'un.* — Lui répliquer fortement, lui rendre la pareille (Furetière)

— *Au regard de.* — En ce qui concerne, par rapport à (Littre).

P. 347. — *Courratier.* — Synonyme de courtier, pris en mauvaise part. Pour l'étymologie du mot courtier, Littre dit : Berry, picard et saintongeois, *couratier*, vagabond, coureur.

P. 352. — *Tappabort* — Sorte de bonnet pour la campagne, dont on peut rabattre les bords, pour se garantir de la pluie et du vent (Littre). Voyez la gravure des éditions de 1660 et de 1664.

P. 367. — *Rapprocher* de son premier amour. — L'édition de 1682 donne : *t'approcher*.

P. 380 :

Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.

Vers passé dans l'édition de 1682.

P. 390. — *Portraits*. — Reproduits.

P. 398. — *Forcener*. — Devenir furieux.

P. 399. — *Trop fidelle* assistance. — On a, par erreur, mis *foible* en 1682.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
AVERTISSEMENT	I
NOTICE	V
AU LECTEUR.	3
DISCOURS DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES DU POÈME DRAMATIQUE	II
EXAMEN DE MELITE.	61
EXAMEN DE CLITANDRE	67
EXAMEN DE LA VEUVE.	72
EXAMEN DE LA GALLERIE DU PALAIS.	76
EXAMEN DE LA SUIVANTE	81
EXAMEN DE LA PLACE ROYALE.	87

EXAMEN DE MEDÉE.	91
EXAMEN DE L'ILLUSION.	98
MELITE.	101
CLITANDRE.	199
LA VEFVE.	289
NOTES.	403



Achevé d'imprimer

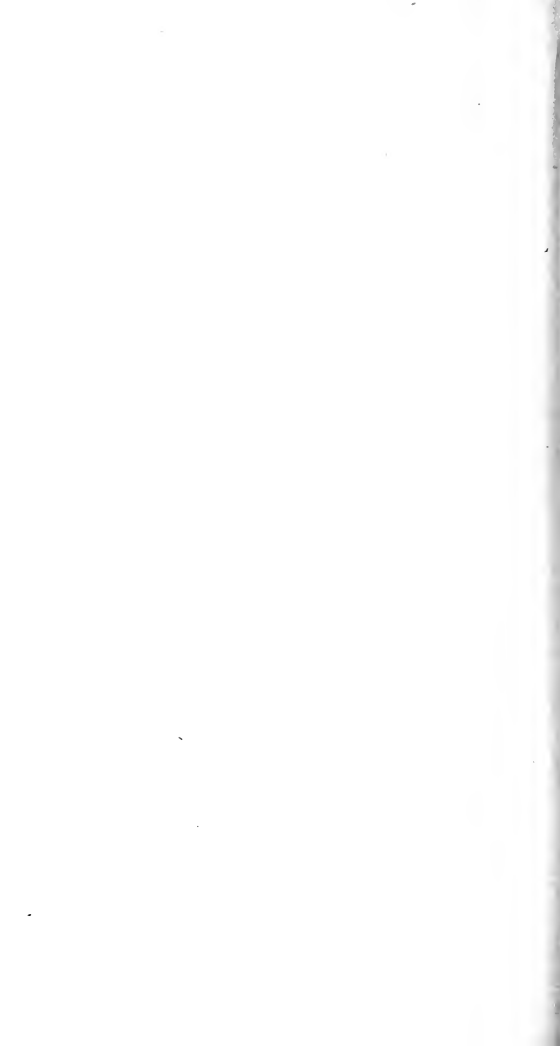
le 10 mars mil huit cent quatre-vingt-un

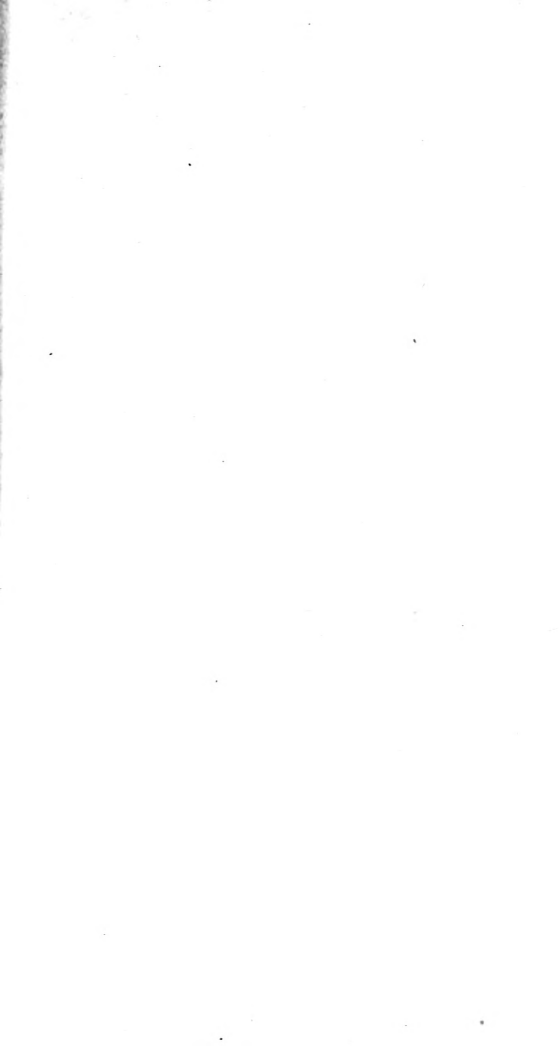
PAR CH. UNSINGER

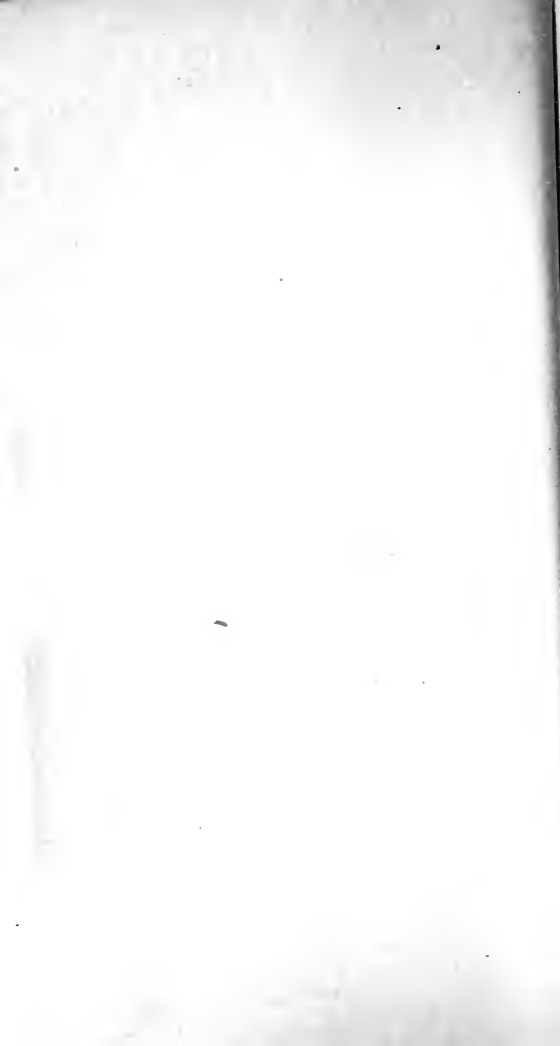
POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS









La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date

--	--	--

CF



a39003



002372497b

CE PQ 1741

1881 VOC1

CJO CCRNEILLE, P THEATR

ACC# 1315512

